

PAUL DUPLESSIS.

L'ILLUSTRE

POLINARIO



PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,

37, RUE SERPENTE, 37.

PAUL DUPLESSIS.

L'ILLUSTRE

POLINARIO

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, RUE SERPENTI, 37.

OUVRAGES DE PAUL DUPLESSIS.

Le Batteur d'Estrade.....	2 vol.
Aventures mexicaines.....	4 vol.
Les Grands-Jours d'Auvergne....	4 vol.
La Sonora... ..	2 vol.
Les Boucaniers	4 vol.
L'illustre Polinario.....	1 vol.

SOUS PRESSE.

Un Monde inconnu.....	1 vol.
Les Mormons.....	2 vol.
Les Étapes d'un Volontaire.....	3 vol.

I

Grâce à une existence aventureuse et nomade, j'ai souvent assisté déjà, quoique jeune encore, à de nombreuses catastrophes, à bien des drames sanglants. J'ai vu les grandes colères de la nature et les méchantes passions des hommes déchaînées ; les ouragans du Tropique enlever dans un tourbillon irrésistible les colosses centenaires des forêts vierges ; les tremblements de terre secouer les montagnes rocheuses des Cordilières et creuser des abîmes là où se dressaient orgueilleusement naguère des géants de granit ; la guerre civile, semblable à un oiseau de proie affamé, s'abattre sur les jeunes républiques du Nouveau-Monde, marquer partout son funeste passage de traces de larmes et de sang.

Parmi ces souvenirs, il en est un, — le moins remarquable peut-être et le plus lointain de tous, — resté présent à ma mémoire, comme s'il ne datait que d'hier. Pourquoi cela ? je l'ignore. C'est ce souvenir que je vais raconter.

Au mois d'octobre 1834, je me trouvais, vers les cinq heures du soir, après une fatigante journée de marche, à un quart de lieue au plus des portes de Saragosse. Le mulétier qui m'avait loué ma monture et me servait de guide chantait en signe de joie, à gorge déployée, une *jota* nationale. En effet, arriver sain et sauf dans une ville, n'était pas, à cette époque, un événement ordinaire. Les bandes indisciplinées de *christinos* et de *carlistes*, qui sillonnaient alors les campagnes, rendaient la position du voyageur peut-être plus dangereuse encore que celle du guérilla. Tout *christino* le traitait en *carliste*, et tout *carliste* en *christino*.

— Voici l'Aljafenia, *senor*, me dit mon guide après avoir achevé sa *jota*. Dans cinq minute ? nous serons à Saragosse.

— Qu'appellez-vous l'Aljaferia ?

— Ce monument blanc et carré qui s'élève solitaire, à cinq cents pas devant nous, au bord des boulevards extérieurs, c'est l'ancien palais des rois maures ; aujourd'hui il sert de prison.

— Et cette prison me semble assez peuplée, car j'aperçois derrière les grilles qui garnissent ses fenêtres de nombreuses têtes serrées les unes contre les autres.

— Oui, ce sont les *caballeros* qui respirent l'air frais du soir.

Deux minutes plus tard, les caballeros de l'Aljaferia, comme les appelait mon guide, nous saluaient à notre passage par un chœur de hurlements et de clameurs sauvages.

— Silence donc, senores, cria une voix qui domina le tumulte ; vous compromettez votre caractère d'hommes politiques.

A cet ordre les vociférations cessèrent aussitôt, et le silence se rétablit comme par enchantement.

— Bonjour, Ortega, continua la même voix en s'adressant à mon guide. As-tu fait un bon voyage, mon garçon ? Quoi de nouveau dans l'Aragon ?

— Excellent, seigneurie, je vous remercie bien... J'ai entendu dire qu'avant-hier l'en a passé dix-neuf *nationales*¹ par les armes.

— C'est peu, mais enfin cela vaut toujours mieux que rien. Au revoir, Ortega. Ah ! j'oubliais... dépose ce soir à la geôle une caisse de deux cents cigares pour moi ; tu m'obligeras.

— Je n'y manquerai pas, seigneurie N'avez-vous plus d'ordres à me donner ?

— Non, merci. Je te souhaite bien du plaisir au divertissement de demain.

— Quel divertissement, señor ?

— Tu ne sais pas ? Au fait, c'est vrai, tu arrives de voyage ; mais j'ai mon chapelet à réciter avant le coucher du soleil, et je ne puis causer plus longtemps avec toi. Au reste, interroge le premier passant venu, et il t'expliquera cela.

J'avais remarqué, pendant que mon guide causait avec le prisonnier, que ce dernier, tandis que ses compagnons se pressaient en foule aux fenêtres voisines pour pouvoir aspirer quelques bouffées d'air, en occupait une entière à lui seul. Je fis part de mon observation à Ortega.

— Oh ! cela vient du respect que Gomez inspire à ses compagnons, me répondit-il. Tous rendent hommage à la supériorité de son esprit et de son cœur.

— Quel est donc ce Gomez ?

— Quoi ! n'en avez-vous jamais entendu parler ? s'écria mon guide avec étonnement.

— Jamais.

— Cependant, Gomez est connu de toute l'Espagne, comme l'un des plus braves combattants du parti carliste, et comme le plus ferme soutien du parti christino ; en ce moment, il est arrêté en qualité de carliste, mais il y a à

peine deux mois qu'il a manqué d'être fusillé comme christino... ses aventures rempliraient dix volumes.

— Vous le connaissez beaucoup ?

— Depuis vingt ans ! Il m'a tenu sur ses genoux le jour de ma naissance. Ah ! voici la *guerita* (octroi) de Santa-Engacia, nous entrons dans Saragosse.

Nous trouvâmes, mon guide et moi, en arrivant au *Coso*, espèce de boulevard intérieur, moitié rue, moitié place que les habitants de la ville ont adopté comme lieu de réunion et de promenade, une foule nombreuse et agitée, que nous eûmes beaucoup de mal à traverser. Les mots de Morella, Pardinas et Ayuntamiento répétés sur tous les tons par les promeneurs, frappaient, de tous les côtés, mes oreilles.

— Il paraît qu'il y a du nouveau, me dit mon guide. Cette animation n'est pas ordinaire, jamais je n'ai vu le *Coso* aussi bruyant.

— Votre ami Gomez ne vous a-t-il pas annoncé une *funcion*, ou divertissement, pour demain ?

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais... Mais nous voici rendus à la posada de la *Incarnation*, le meilleur hôtel de la ville ; si votre seigneurie veut y descendre, je crois qu'elle n'aura pas lieu de s'en repentir.

— Volontiers, répondis-je en mettant pied à terre.

— Que diable signifie cela ? s'écria mon guido Ortega, en trouvant la cour de l'auberge encombrée de mules de charge et de chevaux sellés. Holà ! eh ! *muchachos*, une chambre pour sa seigneurie et de l'avoine pour mes bêtes... Eh ! holà !

Malgré les cris et les gestes furieux d'Ortega, pas un garçon d'auberge ne daigna se déranger.

— Je n'y comprends plus rien, me dit-il. Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous adresserez à ce gros caballero que vous voyez appuyé contre ce pilier... là, en face de moi ; c'est le maître de la maison.

La réputation des posaderos espagnols est aussi solidement qu'honorablement établie : tout le monde sait qu'ils respectent trop leur propre dignité pour la compromettre en s'occupant du bien-être des voyageurs : ils laissent à leurs serviteurs ce soin vulgaire. Hâtons-nous d'ajouter, pour rendre à chacun justice, que ces derniers s'acquittent de cette mission de la façon la plus maussade qu'il soit possible d'imaginer.

L'hôtelier de la *Encamacion*, fidèle aux traditions de sa noble corporation, m'écouta avec une profonde indifférence, avec un superbe

sang-froid.

— Quand bien même je m’occuperais de la posada, señor, me répondit-il, après que j’eus cessé de parler, il ne m’en serait pas moins impossible de faire droit à votre prière. Non seulement toutes les chambres et toutes les écuries sont louées, mais elles le sont encore à prix d’or.

— Pourquoi donc ?

— Comment, pourquoi ? parce que c’est demain le jour du tirage !

— J’ignore absolument de quel tirage vous voulez parler.

— Ah bah ! s’écria-t-il avec étonnement. Eh bien, je vais vous l’apprendre : Vous ne devez pas ignorer que le général Pardinas, le plus valeureux champion de notre cause, est tombé le mois dernier, après la levée du siège de Morella, dans une embuscade qui lui a été tendue •aux environs de Maëlla, et qu’il a été indignement massacré ?

— Oui, j’ai appris ce triste événement ; mais il ne m’explique pas...

— Un moment de patience donc ! La mort de Pardinas produisit d’abord parmi nous autres christinos une grande et douloureuse stupéfaction qui ne tarda pas à faire place en nos cœurs au désir de la vengeance. Les ayuntamientos² de notre province décidèrent à l’unanimité que l’on passerait par les armes, dans chaque ville de l’Aragon, une partie des prisonniers carlistes. Seulement, comme il eût été imprudent d’en consommer une trop grande quantité et de se dégarnir tout à fait, — car d’un jour à l’autre l’on peut encore avoir besoin de ces chiens maudits pour de nouvelles représailles, — les ayuntamientos s’entendirent entre eux pour fixer à chaque ville, au prorata de ses prisonniers, le nombre de ceux dont elle devait disposer.

Saragosse, qui par bonheur en était à ce moment abondamment pourvue, a obtenu pour sa quote-part quarante-huit morts ; or, c’est demain que l’on doit procéder, par le sort, au tirage des noms de ces quarante-huit royalistes qui seront fusillés ensuite dans l’après-midi. L’annonce de cette magnifique solennité a, comme bien vous le pensez, attiré dans notre ville une énorme affluence de curieux ; les posadas regorgent de voyageurs. Je doute fort, si vous ne possédez ici aucune connaissance, que vous puissiez parvenir à vous procurer un gîte pour ce soir.

— J’avoue pourtant qu’il me serait désagréable de camper cette nuit en plein vent.

— Bah ! je vous conseille de vous plaindre... Ne serez-vous pas amplement dédommagé de ce léger ennui par le beau spectacle de demain ?

La perspective de ce dédommagement me fit passer un frisson par le corps : toutefois, j'étais déjà trop au courant des mœurs espagnoles pour laisser deviner à l'aubergiste la double impression de commisération et de dégoût que je ressentis à ses paroles ; ma franchise, en me rendant suspect à ses yeux, eût pu m'attirer de graves ennuis.

— Je ne connais personne ici, lui répondis-je, mais je suis porteur d'une lettre de recommandation très-pressante pour le senor don Valentin del Garrillo.

— Le senor don Valentin del Carrillo ! répéta t-il avec respect. Recevez, caballero, mes compliments sur votre chance. Le senor don Valentin est justement le président de l'ayuntamiento, et vous pourriez bien obtenir, grâce à sa puissante protection, d'être placé demain matin sur l'estrade réservée aux autorités. Si cette faveur insigne vous est accordée, vous ne perdrez pas un détail de la cérémonie... Mais j'y pense, j'ai conservé le plus bel appartement de mon hôtel pour un interventor de *rentas*³ que j'attends depuis deux jours et qui n'est pas encore arrivé. Voulez-vous prendre cet appartement ?

— Parbleu !

— Ah ! permettez, j'y mets une condition. C'est que vous m'obtiendrez du seigneur del Carrillo l'autorisation d'assister demain au tirage. Ma femme, qui est douée d'une sensibilité exquise, ne serait pas fâchée d'avoir quelques détails sur cette loterie nouvelle, qui ne peut manquer d'offrir un spectacle plein d'intérêt... Acceptez-vous ma proposition ?

— Il le faut bien. Indiquez-moi la demeure du senor del Carrillo.

— Si votre seigneurie veut bien me suivre, je vais l'y conduire, me dit le mulétier Ortega, qui, depuis un moment, écoutait notre conversation.

— Allons, répondis-je avec un soupir de résignation.

— Senor, me dit cinq minutes plus tard Ortega lorsque nous fûmes arrivés devant la maison du président, ne vous serait-il pas possible de m'obtenir un permis pour que je puisse aller serrer, ce soir, la main de mon ami Gomez, et lui porter les deux cents cigares qu'il a bien voulu me demander.

— Attendez-moi dans la rue, je vais essayer.

L'important don Valentin del Carrillo, après avoir pris connaissance de ma lettre, s'excusa beaucoup de ne pouvoir m'offrir l'hospitalité et de ne pas me retenir davantage ; mais ses amis des environs avaient métamorphosé, depuis la veille, sa maison en une auberge, et sa femme

ainsi que ses filles réclamaient sa présence et ses conseils, pour prendre une détermination définitive sur le choix de la toilette qu'elles devaient porter le lendemain à la fonction. Il m'accorda au reste, le plus obligeamment du monde, un permis de passe à mon nom, qui m'autorisait à entrer, quand bon me semblerait, à l'Aljaferia avec deux personnes.

II

De retour à l'hôtellerie, le posadero, fidèle à notre convention, ordonna à un garçon de me conduire au logement réservé pour l'Interventor et que je venais de conquérir. C'était bien, ainsi qu'il me l'avait dit, l'appartement d'honneur de sa fonda. Il se composait de deux pièces, d'un salon et d'une chambre à coucher. Dans le salon se trouvait une chaise, et dans la chambre à coucher un lit. C'était le luxe espagnol des provinces poussé à son dernier degré de raffinement.

Après m'être restauré avec deux œufs peu frais, enduits d'huile rance et saupoudrés de piment rouge, je me disposais à aller faire un tour au Gose, lorsque mon guide Ortega entra dans mon salon. Il portait une caisse de cigares sous son bras, et venait me supplier de l'accompagner à l'Aljaferia. Je me rendis d'autant plus volontiers à sa prière, que je souhaitais depuis longtemps voir de près ces fameux partisans carlistes sur le compte desquels on racontait de si sanglantes histoires.

— Votre seigneurie désire-t-elle visiter la prison, ou parler seulement à un des détenus ? me demanda poliment le geôlier en chef, après que je lui eus communiqué mon laissez-passer. Dans le premier cas, je me permettrai de lui faire observer qu'il est déjà presque nuit, et que...

— Non, je vous remercie... Je désire seulement parler au senor Gomez.

— Asseyez-vous, caballero, — me dit le geôlier en me désignant du doigt un banc placé contre le mur ; — je vous l'amène de suite.

— Ah ! senor, je suis tout ému à l'idée que je vais serrer la main de Gomez, me dit Ortega après le départ du geôlier. Vous ne pouvez vous imaginer quel galant et vaillant homme est mon ami... Ses ennemis eux-mêmes sont forces de rendre justice à ses admirables qualités.

— Je n'en doute pas ; seulement il me semble que votre ami change bien souvent de parti... tantôt carliste, tantôt christino... — Vous faites là l'éloge de son bon cœur et de sa générosité... Gomez se met toujours du côté du plus faible... Mais le voici qui vient... je reconnais le bruit de son pas.

En effet la porte de la geôle s'ouvrit et le prisonnier entra.

Gomez pouvait avoir de trente-huit à quarante ans, c'était un grand et bel homme aux épais favoris noirs, au teint bronzé, à la tournure leste et

dégagée. Son œil vif et brillant, ses lèvres rouges et un peu épaisses, l'expression railleuse de sa physionomie me firent reconnaître en lui un enfant pur sang de l'Andalousie.

— Tiens, c'est toi, mon garçon ? — dit-il au muletier en lui tendant une main que celui-ci saisit avec un respectueux empressement ; — comment diable as-tu fait pour parvenir sitôt jusqu'à moi ? — C'est à la bienveillante protection de ce caballero que je dois ce bonheur, — répondit Ortega en étendant sa main vers moi.

Le seigneur Gomez se retourna de mon côté et m'adressa en termes choisis et avec une rare facilité d'élocution un remerciement fort galamment tourné.

— Ah ! tu m'apportes mes cigares, reprit-il, en s'asseyant sur le banc auprès d'Ortega, merci... Je regrette seulement de t'en avoir demandé une aussi grande provision. Je n'ai plus songé, en te chargeant de cette commission, que je pouvais être fusillé demain.

— Au nom du ciel, seigneurie, ne prononcez point de semblables paroles, vous me déchirez le cœur.

— Enfant, va ! Ne doit-on pas toujours finir par être fusillé ? Qu'importe que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Quant à moi, je t'avouerai franchement que si le sort me désigne demain pour faire partie des quarante huit, loin de me plaindre, j'éprouverai au contraire une joie véritable... La vie m'ennuie au-delà de toute expression..., Cela paraît t'étonner ? Tu as tort... Depuis deux ans, je me suis aperçu que je me fais vieux, que les femmes n'aiment plus eu moi que la réputation de ma jeunesse, hélas ! évanouie ; que le soleil devient positivement monotone, et que mon couteau commence à manquer de vigueur.

— Oh ! pouvez-vous dire de semblables choses, seigneur Gomez, interrompit vivement Ortega. Rappelez-vous qu'il y a deux ans à peine la perle des beautés de Bilbao, la jeune Gloria, s'est enfuie de son couvent pour s'associer à vos dangers ; que quelques jours plus tard vous tuâtes son fiancé, un des meilleurs couteaux d'Espagne, après un combat acharné et dont les amateurs ont conservé le meilleur souvenir. Eh bien ! ce que vous étiez il y a deux ans, vous l'êtes toujours encore...

— Oui, au fait c'est possible ; tu peux avoir raison ; mon esprit seul a changé. Mais depuis deux ans Polinario est mort ; et vois-tu, mon enfant, je crois qu'il a dû emporter avec lui une partie de mon âme dans la tombe, car depuis ce jour je me sens incomplet.

Gomez, prononçant le nom de Polinario, souleva par un geste plein de dignité le chapeau andalou qui couvrait sa tête, et sembla saluer un être invisible pour nous.

— M'est-il permis sans indiscretion, caballero, lui dis-je, de vous demander quel est ce Polinario, dont la mort vous affecte si profondément ? Si je ne me trompe, ce n'est pas la première fois aujourd'hui que ce nom est prononcé devant moi.

A cette question, le seigneur Gomez ouvrit de grands yeux et me regarda avec un étonnement extrême.

— Parlez-vous sérieusement, caballero ? me demanda-t-il enfin.

— Très-sérieusement. Que voyez-vous donc de si extraordinaire à ma demande ?

— Et vous, senor, ne trouveriez-vous pas fort étrange que le nom de l'empereur Napoléon ne fût jamais parvenu jusqu'à moi, que son existence me fût tout à fait inconnue ?

— Certes ! Eh bien ?

— Eh bien ! votre ignorance à l'égard de Polinario me fait éprouver le même étonnement que vous causerait la mienne au sujet Napoléon.

— Ah ! permettez. Napoléon et le senor Polinario...

— Sont deux hommes également grands, quoi qu'à dire vrai, j'accorde plutôt la préférence à ce dernier qu'au premier, interrompit le prisonnier avec feu. Napoléon a fait de belles choses, j'en conviens, mais il avait pour moyen d'action des alliés nombreux, un grand peuple, une armée formidable... Et puis, après tout, nous l'avons à la fin vaincu, nous autres, Espagnols ; tandis que Polinario, lui, n'a jamais été vaincu.

— C'était donc un général, que ce Polinario ?

— Un général ! Allons donc ! mieux que cela. C'était un guerrier libre et indépendant, un chef de parti, Le roi d'Espagne a traité d'égal à égal avec lui, et Polinario ne s'est point incliné devant sa puissance.

— Vous avez été son ami ?

— Son ami et son esclave ? me répondit avec feu le prisonnier. Cependant, ajouta-t-il après une légère pause, et en relevant sa tête par un de ces mouvements si pleins à la fois d'emphatique fanfaronnerie et de véritable fierté qui n'appartiennent qu'aux Andalous, je ne suis pas un homme facile à dominer ; je fais plier les volontés les plus énergiques sous mon regard.

— J'aurais une demande à vous adresser, señor Gomez, mais à une condition : c'est que, si vous la jugez indiscrete, vous ne vous fâchez pas.

— Je suis votre débiteur, caballero, me répondit Gomez en me montrant le mulétier Ortega, et je serais heureux de vous montrer que vous n'avez pas obligé un ingrat : parlez sans crainte.

— Voici ma demande en deux mots : je voudrais bien que vous me racontiez votre histoire.

— Mon histoire ! répéta-t-il en réfléchissant. Au fait, pour peu que cela vous procure une heure ou deux de distraction, pourquoi vous refuserais-je ? et puis, le moment est bien choisi. A présent que mon pied touche la tombe, que la préoccupation de l'avenir ne trouble plus mes pensées, je vois mon passé se reproduire tout entier devant moi, comme si les événements qui le remplissent dataient d'hier. Placez-vous là, à mes côtés, et acceptez ce cigare, — un véritable planteur ; — je commence.

Je ne me fis pas répéter cette invitation : j'allumai le cigare, je m'assis sur le banc, et je me disposai, avec une vive satisfaction, à écouter le récit de l'illustre partisan. C'était là, pour moi surtout, voyageur amoureux et curieux d'aventures vraies et de traits de mœurs, une de ces bonnes fortunes que le hasard ne place pas tous les jours sur notre chemin.

III

Je ne vous parlerai ni de ma famille, ni de mon enfance, reprit Gomez sans préambule, je touche aujourd'hui à ma trente-neuvième année, et je n'ai commencé à vivre qu'à partir de ma vingt-deuxième.

C'est donc de l'année 1822 que débutera mon récit. J'étais à cette époque étudiant à l'université de Salamanque, cette reine alors sans rivale de la bohème et de la folie. Je m'y plaisais beaucoup, et mon séjour m'y eût semblé encore plus agréable si mon manque absolu de fortune n'avait jeté une ombre dans ma vie.

Toutefois, une rare habileté à jouer du couteau et de la guitare, beaucoup de bonheur au jeu, certaines aventures assez dangereuses et délicates dont je parvins à sortir avec autant d'intrépidité que d'adresse, ne tardèrent pas à me faire lier d'amitié avec de jeunes riches seigneurs, étudiants comme moi, et à mettre quelque son ces d'or dans ma bourse.

L'Espagne, à cette époque, n'était pas ce qu'elle est devenue depuis, un ennuyeux pays où l'on ne s'occupe que de politique : nous nous battions bien de temps en temps pour la constitution — sans savoir au juste ce que c'était que la constitution — mais cela ne nous faisait pas négliger nos plaisirs. J'étais bien résolu, quant à moi, de rester étudiant jusqu'à l'âge de cinquante ans ; à cinquante ans je comptais me faire moine.

Il existait parmi nous un usage, à Salaman que, usage qui, comme toutes les bonnes choses, s'est presque perdu de nos jours : c'était, à l'époque des vacances, de prendre notre volée à travers l'Espagne, sans un maravédis en poche, sans une lettre de recommandation. Les plus riches s'y conformaient comme les plus pauvres, et mettaient même un certain amour propre à posséder les manteaux les plus troués, les chaussures les plus problématiques. Pour nous défrayer pendant la durée de notre tournée, nous ne possédions que notre guitare et notre esprit. Un pain se payait avec un quatrain, un jambon avec une tirade ; l'entrée dans un bac pour passer la rivière, par un bon mot, et un abri pendant la nuit, par un regard.

Combien de fois, à bout de ressources, n'ai-je pas improvisé des chansons sur les places publiques, à la complète jubilation des vrais

amateurs de la poésie et au grand profit de ma bourse !

Et mon manteau, señor, mon pauvre vieux manteau tellement percé à jour, qu'il ressemblait à un écheveau de fil rompu et embrouillé, que de bonnes aubaines ne m'a-t-il pas valu ! Le manteau était alors là gloire et la fortune de l'étudiant : il y avait des professeurs de capa qui vous enseignaient à vous en servir, des gens de génie qui se drapaient dans une ficelle ! Quand il avait plu, j'étendais le mien, par un geste de noble et gracieux empressement, devant les jeunes señoras qui devaient franchir les degrés boueux de l'église, et presque toujours une pièce d'argent, quelquefois même d'or, me récompensait de ma galanterie.

Ma récolte achevée, mon gousset garni, je secouais dédaigneusement au vent la fange attachée à mon manteau, et je le jetais sur mes épaules avec tant d'art, qu'on me prenait, en me voyant passer par la ville, pour un brillant cavalier, habillé de neuf, à la dernière mode, par le tailleur en vogue de la cour. Hélas ! c'était là le bon temps. En 1822, j'arrivai un soir, pendant ma tournée annuelle des vacances, dans la petite ville d'Elvicio, qui est située juste à l'entrée de la Sierra-Morena. Comment et pourquoi me trouvais-je là ? je ne saurais vous le dire : l'oiseau ne doit pas se rendre compte des caprices de son vol.

Comme j'étais fatigué, j'entrai dans la première habitation que j'aperçus : c'était une jolie petite maison coquettement bâtie, à Azoteas, et isolée du bourg. Deux personnes, déjà d'un certain âge, un homme et une femme, étaient assis dans la première pièce où je pénétrai. Après avoir écouté avec une bienveillante attention le compliment rimé que je leur débitai, et dans lequel je faisais une peinture assez plaisante du délabrement de mon estomac, ils me prièrent, suivant l'usage des Espagnols, bien élevés, de considérer leur maison comme mienne, et me servirent un bon souper où je dévorai de façon à ne pas donner un démenti à mes vers.

— Caballero, me dit ensuite mon hôte, je dois me rendre ce soir même, avec ma femme, à la ville d'Elvicio qui est située à deux lieues d'ici. Si c'est votre chemin et que cela ne vous contrarie pas, nous ferons route ensemble.

Comme tout chemin était le mien, et que peu m'importait de passer la nuit dans un bourg appelé Elvicio ou dans une ville nommée Elvicio,

j'allais accepter la proposition de mon hôte, lorsque je vis entrer une jeune fille âgée de seize à dix-sept ans et d'une si incroyable beauté, que sa vue me frappa d'admiration et de stupeur ; je crus à l'apparition d'un ange. Je m'aperçus dès ce moment que j'étais extrêmement fatigué, et qu'il me serait impossible d'atteindre la ville d'Elvicillo.

— Nous allons, ma chère Trinidad, partir, ta mère et moi, pour la ville, dit mon hôte à la jeune fille. N'as-tu aucune commission à nous donner ?

— Aucune, mon bon père, répondit l'adorable créature que l'on venait d'appeler Trinidad, je vous remercie.

— En ce cas, au revoir et d'heureux songes ; nous serons de retour demain au point du jour, lui dit son père en l'embrassant. Puis, se retournant vers moi, il ajouta : — Caballero, je vous attends.

Pour ne pas se rendre à une invitation aussi formelle, il fallait être un étudiant de Salaman que ; or, j'en étais un, vous le savez, et même des meilleurs. Je répondis donc effrontément à mon hôte que je me sentais trop fatigué pour me remettre en route, et que, puisqu'il avait bien voulu me prier de considérer sa maison comme étant la mienne, j'y resterais, pour me reposer, jusqu'au lendemain. Je m'attendais à voir ma prétention accueillie sinon par des injures et des cris, au moins par des moqueries : il n'en fut rien.

— Qu'il soit fait selon votre désir, caballero, me dit tranquillement mon hôte : ne vous gênez en rien ; ma fille vous tiendra compagnie, si cela peut vous être agréable, et se retirera si vous préférez rester seul.

Vous n'auriez, dans ce cas, qu'à l'appeler, lorsque vous sentirez le besoin du repos, et elle vous conduira à votre chambre. Bonne nuit.

Mon hôte, après cette réponse, partit avec sa femme en refermant la porte derrière lui. Ce qui m'arrivait était si en dehors de toute prévision, de tout usage, qu'un moment je fus tenté de me croire le jouet d'un songe. Je pris la main de la jeune fille pour m'assurer que je ne rêvais pas, et son contact me fit passer un frisson par le corps. Je souhaitais ardemment lui parler et je ne savais que lui dire. Pour la première fois de ma vie j'étais embarrassé et ne pouvais plus me rendre compte de ma position.

Une idée subite et terrible me traversa tout à coup le cerveau : je me figurai être tombé dans un piège. En effet, la Sierra-Morena, célèbre en tout temps, mais surtout jadis, par les vaillants *caballistas* auxquels elle n'a cessé de servir de refuge, avait depuis deux ou trois années retrouvé son antique splendeur et ses anciens beaux jours. Une *cuadrilla Montera* ⁴ de hardis enfants de la liberté s'y maintenait depuis cette époque, au grand effroi des voyageurs, et en dépit de tons les efforts tentés par le gouvernement pour l'en chasser.

Cependant, en y réfléchissant, je compris bientôt combien ma crainte était ridicule et dénuée de fondement. A quoi bon tendre un piège à un étudiant vagabond et râpé ? C'eût été stupide.

— Bah ! pensais-je, Trinidad est adorable, et ses parents sont de braves et honnêtes gens, comme devraient être tous les parents, qui lui passent ses charmants petits caprices et respectent sa liberté. A quoi bon gâter par le soupçon le bonheur imprévu que le hasard m'envoie ; il vaut mieux en profiter.

Je m'approchai aussitôt de la jeune fille, et, me glissant à ses genoux avec toute la grâce que sait déployer en pareille circonstance un étudiant émérite de Salaman que, je murmurai à son oreille la chanson d'amour la plus tendre et la plus brûlante à la fois de mon répertoire.

Trinidad m'écouta sans m'interrompre.

— Voilà de jolis vers, me dit-elle après que j'eus cessé de chanter. Si vous nous faites l'honneur de demeurer quelques jours chez nous, je vous prierai d'être assez bon pour me les apprendre.

— Si je reste quelque temps chez vous, Trinidad ! m'écriai-je avec transport ; mais je compte y rester toujours ; je ne veux plus vivre que par vous et pour vous.

— Est-ce une pièce de vers que vous me récitez-là ? me demanda-t-elle en souriant.

— Non, Trinidad ; c'est un cri parti de mon cœur... Vous vous taisez... Vous aurais-je offensée ?

— M'offenser, moi ! Qui donc l'oserait ? dit elle avec fierté. Et pourquoi m'auriez-vous offensée ?

— Alors, je ne vous déplaïs donc pas trop ? ajoutai-je de ma voix la plus insidieuse, et avec un aplomb d'étudiant.

— Non ; au contraire, vous me plaisez beaucoup ! Vous êtes joli garçon, vous me semblez honnête et vous chantez à ravin A propos, êtes vous brave

?

Je sentis à cette question le sang me monter au visage, et il me fallut un suprême effort de volonté pour m'empêcher de compromettre ma position auprès de Trinidad par une réponse déplacée.

— Eh bien, reprit-elle, vous vous taisez !

— Fixez un instant vos yeux sur les miens, Trinidad, lui dis-je, et pour peu que vous sachiez lire dans le regard d'un homme vous ne m'adresserez plus une aussi humiliante question.

Elle me considéra pendant quelques instants d'un œil assuré et qui ne faiblit pas devant l'éclair du mien.

— Oui, vous êtes brave, je le vois, dit-elle enfin.

— Eh bien ! Trinidad, si jamais vous aviez besoin de mon bras — m'écriai-je — sachez qu'il n'a jamais encore failli à ma volonté, et qu'il obéira désormais aveuglément à la vôtre. Je ne suis qu'un simple étudiant, c'est vrai, mais pourtant quand les professeurs de couteau de Salaman que — et ce sont les plus renommés de toutes les Espagnes — m'aperçoivent dans la rue, ils commencent à me saluer à vingt pas de distance, et se hâtent de descendre du trottoir pour me céder le pas...

— Comment vous nommez-vous ?

— Pedro Gomez.

— Eh bien, Gomez, reprit-elle en me tendant la main, j'accepte votre dévouement et je vous offre mon amitié en échange. A partir d'aujourd'hui nous ne nous quitterons plus.

Quoique mon séjour à l'université de Salaman que, égayé par de nombreuses et faciles aventures, m'eût donné peu de confiance dans la vertu des femmes et une fort bonne opinion de ma personne, l'action et les paroles de Trinidad me causèrent cependant autant d'émotion que de surprise ; je sentis un nuage passer devant mes yeux, et mon cœur battre avec violence. Trinidad était, je vous l'ai déjà dit, d'une si merveilleuse beauté, que je ne pouvais croire à un triomphe aussi facile et aussi éclatant à la fois que celui que je venais de remporter. Toutefois, mon émotion, ou pour parler plus justement, mon éblouissement, fut de courte durée. Attirant à moi la jeune fille par la main qu'elle m'offrait avec tant de grâce et d'abandon, je la pressai contre ma poitrine avec tout l'emportement de l'amour le plus passionné.

Dieu, dans sa colère, m'infligerait cent années d'existence, que je me rappellerais encore à ma dernière-heure le cri de rage et d'angoisse que

poussa Trinidad en sentant frémir mes lèvres sur sont front : C'est ainsi que doit rugir la lionne blessée dans le désert !

Profitant de ma surprise et de mon indécision elle se dégagèa brusquement de mon étreinte ; puis faisant vivement deux pas en arrière, elle enveloppa son bras gauche de son écharpe, et retira de sa ceinture un joli petit poignard qui y était caché.

— Lâche et infâme ! s'écria-t-elle d'une voix sourde et en me fixant d'un regard ardent. Lâche et infâme ! Insulter une femme que l'on croit sans défense ! Une femme qui se fie à votre honneur et dont les parents viennent de vous accorder généreusement l'hospitalité ! Lâche !...

L'explosion de cette colère, à laquelle j'étais si loin de m'attendre, m'atterra, et je restai sans répondre.

Trinidad reprit :

— Ah ! tu as cru m'effrayer et m'éblouir en me parlant de ton adresse et en m'offrant ton courage, tu t'es trompé ! Je ne te crains pas, vil fanfaron que tu es, et je te méprise, car je suis parfaitement à même de me défendre.

La charmante enfant, après ces paroles, replia son bras gauche et attendit : sa pose résolue, conforme aux règles de l'art, me prouva qu'elle ne se vantait pas, et qu'elle possédait réellement la science du couteau. Cette découverte fit naître en moi l'admiration la plus profonde et l'amour le plus vif. Comment, en effet, ne pas devenir amoureux fou d'un ange de seize ans qui sait jouer du couteau.

— Pardonnez-moi, Trinidad, lui dis-je humblement et sans éprouver d'autre sentiment, en l'entendant m'appeler lâche et infâme, que celui de la douleur : car en vérité vous êtes une énigme pour moi, et votre colère dépasse de beaucoup mon offense. J'ai été peut-être trop osé avec vous ; mais votre conduite et celle de vos parents à mon égard n'excusent-elles pas un peu ma hardiesse ? Eux, sans me connaître, sans s'inquiéter si je suis un homme d'honneur ou un misérable aventurier, me laissent seul avec vous, dans cette maison isolée, pour y passer, la nuit ; vous, vous paraissez écouter sans ennui les vers que je soupire à vos genoux, vous m'avouez que je vous plais beaucoup, que vous me trouvez joli garçon ; puis enfin, vous m'offrez votre main et me dites en accompagnant ces mots d'un délicieux sourire : « A partir d'aujourd'hui, Pedro Gomez, nous ne nous quitterons plus ! » Que diable ! je suis un homme, plus qu'un homme même, un étudiant de Salamanque, et vous vous indignez que devant tant de laisser-aller et de séduction, je ne sois pas resté froid et insensible ! Jusqu'à ce jour

j'avais cru connaître les femmes ; mais j'avoue, Trinidad, que votre façon d'agir me semble inexplicable et confond mon intelligence !

Trinidad m'écouta avec attention : lorsque je cessai de parler, elle replaça son poignard dans sa ceinture, rejeta son écharpe sur ses épaules, puis elle se mit à rire en me regardant d'un air moqueur.

— Ah ! vous m'avez fait l'honneur de me supposer folle de votre mérite, me dit-elle dédaigneusement. Eh bien, seigneur Don Pedro Gomez, vous vous êtes grossièrement trompé voilà tout La beauté de cette singulière jeune fille m'avait un moment, je vous le répète, ébloui ; son mépris me rendit à moi-même.

— Trinidad, lui répondis-je froidement, je regrette de tout mon cœur que vous n'ayez point un frère qui puisse accepter vis à vis de moi la responsabilité de vos actions ; mais coupons court à cette conversation. Indiquez-moi, je vous prie, ma chambre ; je suis fatigué, et vous ne m'amusez plus.

— Un frère, répéta Trinidad en redevenant grave. J'ai mieux qu'un frère, senor. Gomez, j'ai un amant, un fiancé à vous offrir.

— Ah ! caramba ! m'écriai-je, voilà une bonne nouvelle dont je vous remercie. Je tuerai demain votre amant. Cette pensée va me faire passer une nuit délicieuse.

— Vous ! dit-elle avec un air d'incrédulité dédaigneuse. Allons donc ! Est-ce que vous vous imaginez bonnement que si votre colère pouvait l'exposer au moindre péril, je vous aurais parlé de lui ? Non, mille fois non !... Mais il n'a rien à craindre. Il est invincible !... Les hommes les plus braves sentent leur courage faiblir et s'inclinent devant un froncement de ses sourcils.

— Ah ! voilà qui est charmant ! je m'inclinerai, moi ?

— Certes ! ou vous tomberez comme tous ceux qui ont voulu essayer de lui tenir tête.

— Peut-on vous demander, Trinidad, le nom de cet invincible et terrible fiancé ?

— Polinario ! me répondit-elle lentement, et en appuyant pour ainsi dire sur chaque syllabe de ce nom, d'un air de fierté triomphante.

Quoique la perspective d'un danger fût pour moi, à cette époque de ma vie, plutôt un sujet de joie que d'ennui, Ce nom de Polinario me causa cependant une certaine émotion. Polinario, depuis deux ans déjà, jouissait d'une grande célébrité en Espagne comme chef de cuadrilla, et j'avais moi-

même rimé sur ses exploits une ballade qui était devenue populaire. Toutefois, le premier moment de la surprise passé, je finis par me réjouir intérieurement de cette aventure qui, si j'en sortais, comme je l'espérais, à mon honneur, devait me poser sur un magnifique piédestal.

— Le nom que vous venez de prononcer, dis-je à Trinidad, après un moment de silence, m'explique enfin votre manière d'agir et la conduite de vos parents. Votre père et votre mère, après avoir toléré vos amours avec un salteador *Montera* ⁵, ne doivent plus guère s'inquiéter de votre réputation et de vos actions, cela se conçoit ; quant à vous, vous n'aviez pu vous imaginer que vous rencontreriez quelqu'un d'assez téméraire pour oser se poser en rival du séduisant et redouté Polinario, et vous m'avez traité, d'après cette supposition peu flatteuse pour mon courage, comme un être sans conséquence et sans valeur. Eh bien ! j'espère vous prouver demain, Trinidad, que l'étudiant ne le cède en rien au saltéador, et que les couteaux de Salaman que valent ceux de la Sierra-Morena.

J'observais du coin de l'œil l'effet que mes paroles produisaient sur la jeune fille. Je la vis, coup sur coup, pâlir, puis rougir, mais elle n'essaya pas de m'interrompre.

— Senor Gomez, me répondit-elle froidement, votre langage n'est ni celui d'un honnête homme, ni celui d'un caballero. Vous auriez dû attendre pour m'insulter de vous trouver demain en face de Polinario. Voilà quatre ans que je connais Polinario, car j'étais encore enfant le jour où je le vis pour la première fois, et j'ai le droit de jurer devant la Vierge, la mère de notre divin Sauveur, que pendant ces quatre années son amour pour moi a été le plus pur et le plus saint de tous les amours. Polinario, avec moi, est doux et timide comme un enfant ; lui, si terrible et dont la voix domine le bruit de la fusillade dans les combats, n'a jamais eu pour moi que de doux accents et de tendres paroles : un nuage qui passe sur mon front amène des larmes dans ses yeux et le rend tout triste et tout tremblant.

Il prétend — et il a fait partager cette opinion à ses compagnons — que je suis son génie protecteur dans le danger : aussi tous m'aiment comme une madone. La plus grande faveur qu'il ait jamais sollicitée de moi est un ruban qui retenait ma chevelure, et qu'il porte toujours sur son sein. Il dit que ce talisman le rend invulnérable. Le peu d'instruction et de raison que je puis avoir, c'est à lui que je le dois. Quant à mes parents, que la guerre civile avait ruinés, c'est encore Polinario qui a rétabli leur fortune. Aujourd'hui nous sommes les plus riches d'Elvicio.

Comme tout le inonde, ils admirent ses nobles qualités et voient son amour pour moi avec joie, car ils savent que cet homme fera le bonheur de ma vie. Ils ont donné leur consentement à notre mariage. Je dois épouser Polinario dans quinze jours.

Malgré les efforts tentés par Trinidad pour garder son sang-froid et donner de l'assurance à sa voix, je compris cependant au ton de sa réponse, qu'elle était vivement émue, et je me sentis pris de remords.

— Trinidad, lui dis-je, je vous demande pardon pour mes paroles outrageantes ; elles m'ont été dictées par un mesquin sentiment d'amour propre froissé. Je connais, comme toute l'Espagne, le seigneur Polinario de réputation, et je suis forcé d'avouer que cette réputation ne concerne pas seulement son courage, mais bien encore son caractère chevaleresque et généreux. Je crois sincèrement à tout le bien que vous venez de me dire sur son compte.

— Alors, que tout soit oublié, me répondit-elle, j'y consens... Cet oubli vous sauvera la vie.

— Ah ! permettez, m'écriai-je, en sentant la rougeur de la honte me monter au visage, vous ne me comprenez pas. Je m'incline devant la jeune fille que j'ai brutalement outragée, Trinidad, elle me pardonne et j'en suis heureux ; mais je n'en dois pas moins pour cela une réparation au *Montera* ⁶ dont j'ai insulté la fiancée. Si demain donc, malgré votre promesse, vous ne me faites pas rencontrer avec le seigneur Polinario, j'irai le chercher moi-même. Il faut que le prochain soleil éclaire nos couteaux !

— Allons, je vois que je m'étais trompée et que vous êtes un vrai caballero, me répondit elle. ne craignez rien. Pour moi, une promesse est une chose sacrée ; je tiendrai la mienne. Mais vous êtes fatigué, avez-vous dit ; laissez-moi vous indiquer votre chambre. N'oubliez point que vous aurez besoin, dans quelques heures, de toutes vos forces et de tout votre courage.

Elle alluma aussitôt une lampe, puis, marchant devant moi, elle me pria de la suivre. La chambre dans laquelle elle me conduisit était située au rez-de-chaussée et donnait sur la campagne, ainsi que je le remarquai en regardant à travers une fenêtre grillée qui s'y trouvait. Trinidad me remit, sur le seuil de la porte, la lampe qu'elle tenait à la main, et me souhaita poliment une bonne nuit avant de s'en aller.

J'étais trop au courant des mœurs de la bohème pour que l'idée me vînt, une fois seul, de passer l'inspection de ma chambre. Soupçonner Trinidad

d'une trahison m'eût semblé une monstruosité, et, en supposant même que son amour pour son fiancé eût pu lui suggérer une aussi mauvaise pensée, je savais Polinario incapable de s'y associer : rien n'est chatouilleux sur le point d'honneur et ne tient à sa réputation comme un vrai chef de cuadrilla : c'est connu.

Ce fut donc seulement par habitude et non par méfiance qu'avant de me coucher je déposai sur la chaise où ma lampe était placée mon fidèle couteau catalan, Je retirai ensuite mes chaussures qui blessaient mes pieds endoloris par la route, puis, ayant détaché ma ceinture, je me jetai tout habillé sur mon lit.

Pendant plus d'une heure, j'essayai en vain de m'endormir. Mille pensées confuses et pressées se heurtaient dans ma tête et éloignaient le sommeil de mes paupières. Une force inconnue, plus puissante que ma volonté, ramenait sans cesse devant mes yeux l'image de Trinidad, et cette image me causait une émotion que jamais encore je n'avais ressentie jusqu'à ce jour, et dont je ne pouvais me rendre compte. Je me rappelais minutieusement jusqu'aux plus insignifiants détails de mon entrevue avec elle, sans oublier une de ses paroles, un de ses gestes, un de ses regards. Les moindres intonations de sa voix résonnaient à mes oreilles comme si elle eût été toujours présente et qu'elle m'eût encore parlé. La figure de Polinario, que je me représentais fière et insolente, m'apparaissait aussi, par moments, à côté de celle de Trinidad ; alors des bouffées de férocité et de rage me montaient au cerveau et faisaient passer un nuage sanglant devant mes yeux, Brisé par cette irritante insomnie — que j'attribuai aux fatigues de la journée — je résolus d'employer toute mon énergie pour la vaincre. Je me levai ; j'ouvris la croisée et je fis quelques tours de promenade dans ma chambre. Un peu calmé par cet exercice et par l'air frais de la nuit, j'éteignis ma lampe et me couchai.

Je dormais profondément lorsqu'un cri aigu me réveilla en sursaut. Ma première action fut de saisir mon couteau et de me jeter au bas de mon lit. Pendant une minute j'écoutai, le col tendu, l'oreille attentive ; le silence le plus profond régnait autour de moi. Persuadé que j'avais été le jouet d'un rêve, j'allais reprendre mon somme interrompu, quand je crus entendre, au-dessus de ma tête, un bruit sourd de piétinements inégaux et de gémissements étouffés ; on eût dit l'agonie d'une lutte acharnée, dans laquelle l'un des deux combattants, vaincu par la force supérieure de son

adversaire, protestait dans la défaite, par un suprême et dernier effort, en faveur de son courage. Je redoublai d'attention.

Bientôt un nouveau cri de détresse, presque immédiatement comprimé, vint me frapper au cœur — car je crus reconnaître la voix de Trinidad — et fixer toutes mes incertitudes. Le doute ne m'était plus possible : un crime se commettait à quelques pas de moi.

Je me précipitai aussitôt à tâtons vers la porte de la chambre. Elle était fermée en dehors !...

La seconde d'angoisse qui suivit pour moi cette découverte dut dépasser en souffrance la douleur qu'éprouve le damné en enfer. Ma résolution fut prompte. Je me reculai de quelques pas, puis, prenant un élan furieux, je m'élançai à corps perdu, et avec le délire de la folie, contre la porte. Il fallait que le désespoir qui m'animait fût bien grand, presque surhumain, car je n'eus ni la conscience de ce terrible choc, ni celle du bruit que fit la porte en tombant en éclats derrière moi.

Vous expliquer à présent comment je parvins à trouver mon chemin au milieu des ténèbres et dans une maison dont la distribution m'était complètement inconnue, me serait impossible. Toujours est-il que j'arrivai au premier étage sans hésitation et sans retard.

— Trinidad, m'écriai-je, où êtes-vous ?

— Ici ! au secours ! me répondit aussitôt une voix sourde et étranglée.

Ma main gauche étendue pour me guider et tenant de ma droite mon Couteau ouvert et prêt à frapper, je me précipitai dans la direction d'où venait de se faire entendre cette voix. Je trouvai une porte entrouverte que je poussai violemment, et j'entrai dans une pièce également plongée dans l'obscurité.

— Me voici, Trinidad, m'écriai-je ; ne craignez plus rien, vous êtes sauvée !

J'achevais de prononcer ces paroles quand je reçus un coup de poignard en pleine poitrine : je jugeai de suite que ma vie était une chose perdue, et, prenant à l'instant mon parti, je restai droit, immobile, sans pousser un cri : je voulais au moins essayer de rendre utile ma mort et ne pas la laisser sans vengeance. Cette résolution arrêtée, et vous savez, señor, comme sont promptes les décisions qu'on prend dans le danger ? produites pour ainsi dire par l'instinct, elles dépassent de beaucoup la vitesse de la pensée : je recueillis mes forces et j'attendis.

A peine quelques secondes s'étaient-elles écoulées que je sentis un souffle humide et chaud passer sur mon visage ; presque au même instant une main qui semblait tâtonner dans l'ombre effleura mon corps, et un second coup de poignard m'atteignit à l'épaule.

Sans me laisser distraire de mon projet par l'émotion ou par la douleur, je me précipitai sur mon invisible ennemi avant qu'il eût pu s'éloigner, et, le saisissant entre mes bras ouverts d'avance, je parvins à l'enlever de terre ; seulement mon effort, à ce moment suprême, fut si brusque et si violent, que je perdis moi même l'équilibre et que je roulai avec lui sur le sol.

IV

Bien souvent pendant le cours de mon existence si accidentée, je me suis trouvé dans des positions critiques ; souvent j'ai vu la mort reculer devant mon audace, lorsque mon pied glissait déjà sur le seuil de l'éternité. Mais une fois le péril passé, l'orage dissipé, une heure de tranquillité, un rayon de soleil suffisait pour effacer de ma mémoire, sans y laisser de trace, le souvenir du danger que je venais de courir. Eh bien ! je vous avouerai que je ne puis me rappeler encore aujourd'hui, sans une singulière émotion, la lutte acharnée que je soutins dans la chambre de Trinidad.

Epuisé par le sang que je perdais en abondance, je sentais mes forces s'enfuir avec rapidité et je pouvais presque calculer, à quelques secondes près, le moment où ma faiblesse allait me laisser entièrement au pouvoir de mon ennemi. Enlacés ainsi que des reptiles, nous nous roulions par terre sans pousser une imprécation, un cri ; sans prononcer une parole.

Nos respirations oppressées troublaient seules, par une espèce de sifflement saccadé, le silence effrayant qui présidait à notre combat.

Réunis dans une étreinte furieuse, et ne pouvant nous servir de nos armes, nous nous déchirions à toutes dents comme deux bêtes fauves. J'avais, quant à moi, complètement perdu le sentiment de la douleur. Une seule idée dominait, dans mon esprit, celle de la vengeance. Cependant, je vous l'ai déjà dit, le sang qui coulait par mes blessures entraînait avec, lui, sinon mon énergie, du moins ma vigueur ; je me sentais mourir. Mes bras commençaient à se détendre, mes yeux à se fermer, lorsque la voix de Trinidad vint ranimer tout mon courage.

— Tenez bon, Gomez, me dit-elle, à présent, je suis libre.

Il me sembla, en entendant ces paroles, qu'une vie nouvelle revenait en moi, et j'eus honte de mon abattement. Réunissant aussitôt mes forces défaillantes, je me dégageai violemment, par une secousse irrésistible, de l'étreinte de mon ennemi, et lui appuyant mon genou sur la poitrine, je lui plongeai mon couteau dans le corps.

Ce dernier effort m'avait achevé ; je me sentis défaillir, et si ma main en s'avancant instinctivement dans le vide, n'eût rencontré un point d'appui contre la muraille, je serais tombé auprès de mon adversaire vaincu.

— Trinidad, dis-je d'une voix à peine intelligible, je sens que je vais mourir... Une lumière, au nom du ciel !

Des myriades de points brillants, semblables à des étincelles, voltigeaient devant mes yeux ; un bourdonnement douloureux et confus résonnait à mes oreilles ; un frisson glacial engourdissait mon corps ; un moment je perdis la conscience de mon être.

Une violente douleur au cerveau, semblable à celle que m'eussent causée des coups de massue sur le crâne, me retira de ma léthargie. Lorsque je revins à moi, une vive clarté illuminait la chambre ; ma première pensée fut pour mon assassin ; mon regard interrogea vainement toutes les parties de la chambre : il avait disparu. Une mare de sang qui tachait le parquet, des meubles renversés, un moustiquaire de gaze (celui du lit de Trinidad sans doute) déchiré en morceaux, tels furent les seuls objets qui frappèrent d'abord ma vue. Bientôt après j'aperçus Trinidad elle-même à moitié cachée dans l'ombre ; les cheveux épars et les vêtements en désordre, elle avait sa tête passée à travers les grilles d'une fenêtre dont un barreau avait été détaché, et laissait deviner par sa pose qu'elle regardait avidement en dehors.

Je l'appelai d'une voix faible, elle se retourna aussitôt. Elle était pâle comme une statue de marbre :

— Du courage ! Gomez, me dit-elle en s'élançant vers moi et en me prenant la-main, des secours vont nous arriver tout à l'heure... je viens de sonner la cloche d'alarme... du courage !...

La jeune fille, en parlant ainsi, fixait ses yeux sur les miens avec une expression d'anxiété et d'angoisse qui me fut droit au cœur, de grosses larmes tremblaient dans ses cils ; je remerciai intérieurement Dieu du bonheur qu'il m'accordait à mon heure dernière. Je n'eusse pas en ce moment changé ma position désespérée contre le sort de l'homme le plus fortuné du monde, excepté, toutefois, hélas ! contre celui de Polinario.

— Trinidad, lui répondis-je d'une voix que j'essayai de rendre ferme et en lui faisant signe de la main de ne pas m'interrompre, je sens que j'ai peu d'instant à vivre... écoutez-moi... Il est une heure suprême dans la vie, Trinidad, où l'âme, prête à paraître devant Dieu, se dépouille de toutes les méchantes et mesquines passions humaines et ne peut plus mentir

Cette heure vient de sonner pour moi : vous pouvez donc croire à mes paroles...

— Oh ! non, vous ne succomberez pas, Gomez, je ne le veux pas ! s'écria-t-elle en m'interrompant ; puis, levant ses mains jointes vers le ciel, elle fondit en larmes. Je crus que j'allais mourir de bonheur.

— Merci, Trinidad, merci de l'intérêt que vous me témoignez... Mais, je vous le répète, je me sens condamné, lui dis-je, laissez-moi parler... Trinidad, je ne vous connais que depuis quelques heures à peine, et je vous aime comme je n'avais pas encore soupçonné que l'on pût aimer... Promettez-moi, lorsque je ne serai plus, de conserver mon souvenir... je vous demande de nouveau pardon de mes offenses de ce soir... la jalousie et la douleur m'avaient rendu fou... Ne pleurez point, Trinidad, je ne suis pas à plaindre Non... je vous jure sur mon salut éternel que je suis heureux de mourir pour vous !...

Trinidad, vivement émue, ne put me répondre : les sanglots l'étouffaient.

— N'entendez-vous pas, Gomez, me dit-elle, tout à coup, après un moment de silence, ces voix qui viennent de la forêt ? Elles nous annoncent que Polinario et ses hommes ont entendu la cloche d'alarme !

Je sentis, au nom de Polinario, comme un fer rouge me brûler le cœur ; l'idée que j'allais me trouver désarmé et sans force devant cet homme, me causa un mouvement de désespoir sans nom, et éveilla dans mon esprit une abominable pensée.

Je ramassai mon couteau que j'avais laissé tomber après la lutte, et je me traînai vers la fenêtre où Trinidad était retournée : je voulais la tuer.

Lorsque j'arrivai près d'elle, je la trouvai agenouillée et priant. Mon nom, qui s'échappa de ses lèvres avec un accent d'indicible ferveur, m'arrêta au moment où j'allais frapper. Je rejetai loin de moi mon arme avec horreur.

— Ah ! le voici qui arrive, s'écria-t-elle en se relevant, et sans se douter du danger terrible auquel elle venait d'échapper.

En effet, presque au même instant un coup violent, frappé sur la porte de la rue, retentit dans toute la maison.

— Arrêtez ! lui dis-je en la retenant par le bras. Trinidad, il faut que vous me pardonniez avant que je meure !...

— Vous pardonner, Gomez, lorsque vous venez de sacrifier votre vie pour sauver mon honneur.

Je l'interrompis en lui montrant d'un geste désespéré mon couteau qui gisait à terre.

— Il n'y a qu'un instant, lorsque vous étiez à prier, j'ai levé cette arme sur vous, Trinidad ; — Vous ! c'est impossible ; le délire vous égare, Gomez.

— Non, Trinidad... Le nom de Polinario, que vous avez prononcé devant moi ; la pensée que dans quinze jours vous lui appartiendrez... Mais à quoi bon vouloir vous expliquer la cause de mon crime ? Il faudrait, pour que vous pussiez comprendre ce crime et l'excuser, que vous eussiez déjà aimé comme je vous aime.

Trinidad allait me répondre, lorsqu'un grand bruit arrêta la parole sur ses lèvres. Polinario et ses hommes venaient de jeter bas la porte de la rue.

— Le voici ! me dit-elle en s'élançant à la rencontre du montero.

L'énergie de mon amour avait seule, jusqu'alors, soutenu ma faiblesse ; en voyant la jeune fille s'éloigner, je me sentis défaillir.

J'essayai de ramasser une seconde fois mon couteau, mais je ne pus parvenir à me baisser et je fus obligé de m'appuyer contre la muraille.

J'entendis alors confusément, car la vie m'abandonnait, des pas pressés retentir sur l'escalier ; presque au même instant, il me sembla qu'une foule nombreuse envahissait la chambre où je me trouvais. Réunissant, par un prodigieux effort de volonté, mes forces épuisées, je voulus au moins essayer de jeter, avec mon dernier soupir, un cri de mépris et de haine à Polinario, mais ma bouche resta muette.

Des vapeurs chaudes et enivrantes, semblables à celles que produisent les vins capiteux, me montaient au cerveau et paralysaient toutes mes facultés.

Bientôt après je me sentis tomber de toute ma hauteur sur le plancher, et je perdis complètement connaissance.

En cet endroit du récit de Gomez, la porte de la geôle s'ouvrit, et le porteclefs en chef, tenant à la main une espèce de grossière lampe en fer, entra.

— Je vous demande bien pardon, senor, de Venir vous importuner, me dit-il ; mais neuf heures sonnent au couvent voisin, et vous ne pouvez, malgré votre laissez-passer, rester plus longtemps ici.

Cette interruption à laquelle je ne m'attendais pas me contraria vivement, et je ne pus retenir un mouvement assez prononcé de mauvaise humeur.

— Je vous remercie, non-seulement, caballero de l'intérêt que vous avez bien voulu porter à l'histoire de ma vie, me dit alors Gomez, mais encore du plaisir que vous m'avez cause en reportant ma pensée aux joies de mon enfance. Ces souvenirs m'ont fait du bien.

— C'est moi au contraire, qui suis votre obligé, seigneur Gomez pour l'heure délicieuse que vous m'avez fait passer, lui répondis-je en me levant de dessus mon banc. Puis-je espérer que vous voudrez bien reprendre votre récit demain ?

— Oh ! fort volontiers. A demain donc, me dit-il en me tendant la main, que je crus pouvoir, en ma qualité de voyageur, serrer cordialement dans la mienne.

Précédés du geôlier qui nous éclairait, nous nous dirigeons. Ortega et moi, vers la porte de sortie, lorsque Gomez me rappela.

— Je songe à une chose, seigneurie, me dit il, c'est que, puisque vous n'aimez pas les histoires interrompues, vous feriez bien de ne revenir demain à l'Aljaferia que dans l'après midi.

— Vous avez disposé de votre matinée, très bien ; j'attendrai, en ce cas, quoique ma curiosité soit vivement excitée, jusqu'au milieu de la journée.

— Oh ! vous vous trompez, je n'ai nullement disposé de mon temps, mais vous oubliez que c'est demain le jour du tirage, et que le sort pourrait bien disposer de moi comme acteur dans la *funcion* que préparent les *nationales*.

— Quelle idée !

— Dame ! vous m'avouerez pourtant qu'il n'y aurait rien dans cet événement que de très naturel. D'abord, j'ai toujours eu beaucoup de bonheur à la loterie... vous verrez que le hasard me désignera l'un des premiers... Vous verrez... Ah ! mais j'y songe. Voulez-vous venir demain, au point du jour, prendre le chocolat avec moi ? J'en ai d'excellent de Rayonne à vous offrir. Si ma proposition ne vous effraie pas trop, nous pourrions encore passer quelques heures ensemble.

— Merci de votre invitation, Gomez, lui répondis-je avec émotion, je l'accepte.

— Je vous rends mille grâce. Ainsi, voilà qui est convenu. A présent, caballero, je vous baise les mains ; au revoir, mon brave Ortega ; tâche d'accompagner Sa Seigneurie, cela me fera plaisir.

Je fis un léger salut au prisonnier, et je m'éloignai à grands pas sans ajouter une parole. Je ne voulais pas lui laisser voir, — pitié inutile et qui n'eût pu qu'affaiblir sa fermeté, — les larmes qui obscurcissaient mes yeux.

— Eh bien ! caballero, me demanda mon guide Ortega dès que nous fûmes hors de la prison, que pensez-vous du senor Gomez ?

— Rien. Le danger qu'il doit courir demain, uni à la profonde indifférence qu'il montre pour la vie, lui donnent à mes yeux un intérêt qui m'empêche de porter un jugement réfléchi sur son compte. Toutefois, je crois pouvoir avancer, sans crainte de me tromper, qu'il n'est pas un homme ordinaire.

— J'espère, si le sort le désigne, que vous viendrez avec moi le voir fusiller, señor ? reprit Ortega. Je vous réponds qu'il succombera en galant caballero, avec autant de grâce que de courage.

— Que le diable vous confonde avec vos sottes questions, Ortega...

— Pardon, seigneurie, si j'insiste ; mais je connais le seigneur Gomez, moi, et je puis vous assurer que si vous n'assistiez pas à son exécution, il serait extrêmement peiné et affecté de votre absence, car il y verrait un signe de mépris ; personne n'est plus à cheval que lui sur le chapitre des convenances. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Une fois de retour à l'hôtel, et après avoir bien recommandé à Ortega de me réveiller au point du jour car je me méfiais de l'exactitude et de la complaisance des garçons de la Funda, je courus m'enfermer dans mon appartement ; j'avais besoin de me retrouver seul.

Ces mœurs de la vieille Espagne que la parole pittoresque et animée de Gomez avait ressuscitées pour moi, absorbaient mon imagination au dernier point. Je pris dans ma valise mon album de voyage, et je me mis à jeter sur le papier, avec la rapidité d'un sténographe, le récit que venait de me faire l'illustre partisan. L'impression profonde qu'il m'avait causée, en le gravant dans ma mémoire, me permit de le reproduire avec une scrupuleuse fidélité.

Ce travail terminé, ma montre, que je consultai, m'apprit, à mon grand étonnement, qu'il était deux heures du matin. Je me jetai tout habillé sur mon lit et ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil agité par de fantastiques rêves.

Les lueurs blanchâtres et transparentes de l'aube éclairaient à peine l'horizon, qu'Ortega, fidèle à sa promesse, frappait à la porte de mon appartement. Dix minutes plus tard, grâce au laissez-passer de don Valentin del Carrillo, je pénétrais dans l'Aljaferia. Le seigneur Gomez, averti de mon arrivée par un porte-clefs, entra presque en même temps que moi dans la

geôle, Quoique son sort dût se décider dans quelques heures, je ne remarquai aucune trace d'altération sur son visage. C'était toujours la même expression de fierté et de raillerie, de calme et de dignité que je lui avais vue la veille.

Après les compliments d'usage, et sans qu'aucune allusion eût été faite de part et d'autre au terrible événement qui devait se passer dans la journée, il s'assit ; sur le banc dont j'ai déjà parlé et reprit son récit.

— J'en étais resté, si je ne me trompe, me dit-il, au moment où, en voyant entrer Polinario, je perdis connaissance.

— C'est cela même, seigneur Gomez.

— Je continue. Lorsque je revins à moi, je me trouvai enveloppé dans une obscurité profonde ; les secousses que j'avais éprouvées avaient affaibli à un tel point mon cerveau, que je fus assez longtemps avant de pouvoir me rendre un compte exact de ma position. Je reconnus avec étonnement que j'étais couché déshabillé dans un lit, et un effort inutile que je fis pour me soulever m'apprit combien était grande ma faiblesse.

Peu à peu cependant la mémoire du passé me revint ; je me rappelai cette belle jeune fille, Trinidad, dont j'étais tombé si éperdûment amoureux ; mon combat nocturne avec un ennemi inconnu, mes blessures, mon évanouissement, enfin le duel que je comptais avoir avec Polinario.

— Où suis-je ? Quelqu'un ! balbutiai-je.

— Silence ; me répondit aussitôt une voix qui me parut partir près du chevet de mon lit.

Je ne saurais vous dire l'impression profonde que me causa le timbre doux et caressant de cette voix et les souvenirs qu'elle éveilla en moi. Toutefois, je restai un instant silencieux et recueilli avant d'oser risquer une nouvelle question. Je craignais de m'éveiller et d'interrompre ainsi un délicieux rêve.

— Dormez-vous, Gomez ? reprit la voix pendant que j'essayais de fixer ma raison chancelante.

Oh ! cette fois, je ne doutai plus. Je sentis le sang affluer à mes joues et à mon cœur ; une commotion électrique fit frémir tout mon corps.

— Trinidad ! m'écriai-je avec explosion.

— Toujours moi ! toujours moi !... pauvre Gomez ! murmura la personne invisible, comme se parlant à elle-même et en accompagnant ses paroles d'un soupir. Quand donc le quittera ce délire qui le tue ?

— Non, Trinidad, c'est la joie qui me tue... Mais répondez-moi donc... que j'entende votre voix... parlez-moi, Trinidad, parlez-moi encore.

— Au nom du ciel, gardez votre calme et ne vous fatiguez pas ainsi, Pedro, me répondit alors Trinidad. Le médecin vous ordonne le repos le plus absolu. Tenez, prenez d'abord cette potion calmante et tâchez de vous rendormir.

A ces mots, elle souleva doucement ma tête et me présenta le breuvage annoncé. Ainsi penchée sur moi, je sentis ses cheveux toucher ma figure et son souffle effleurer mon front.

Une émotion sans nom dans la langue humaine, délirante, comme jamais, hélas ! je n'en ai plus ressenti de semblable dans tout le reste de ma vie, m'inonda, en ce moment, d'une joie ineffable, et me révéla la nature du bonheur que doivent éprouver les élus de Dieu dans le ciel !

Enhardi par l'obscurité qui m'enveloppait, ou pour mieux dire enivré, fasciné, j'appuyai mes lèvres sur la main qui me présentait la potion calmante. Jamais je n'oublierai ce baiser !

La nuit était profonde, je vous l'ai déjà dit, eh bien, je vis Trinidad pâlir et rougir tour à tour ; je vis sa poitrine se soulever, son regard voilé de larmes s'élever suppliant vers le ciel... Ne me demandez pas l'explication de cet étrange et bizarre phénomène, je ne pourrais point vous la donner. Je raconte un fait, pas autre chose.

Un silence de quelques secondes, rempli pour moi d'enivrantes pensées, suivit ma hardiesse. Ce fut Trinidad qui la première le rompit.

— Buvez donc, Gomez, me dit-elle avec une grande douceur.

J'obéis.

— A présent, dormez, reprit-elle.

— Oh ! non, je ne puis, Trinidad, m'écriai-je, ces ténèbres m'épouvantent ! elles me rappellent de trop poignants et récents souvenirs... Je suis encore si faible ! Je vous en conjure, ne me laissez pas ainsi dans l'obscurité !

Trinidad ne me répondit pas, mais un frôlement léger produit par sa marche et le bruit d'une porte que l'on ouvrit, firent battre violemment mon cœur. Elle se rendait à mon désir : j'allais donc la revoir !

En effet, à peine une minute s'était-elle écoulée, qu'elle revint tenant à la main une lampe allumée. Quoique mes yeux déshabitués de la lumière souffrissent cruellement de son éclat, je contemplai la jeune fille d'un regard fixe et ardent. Je la trouvais mille fois plus belle encore en réalité, qu'elle ne l'était dans mon souvenir. Je fus littéralement parlant, ébloui.

Elle déposa la lampe de façon que ses rayons ne blessassent pas ma vue ; puis, mettant un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence, elle me fit un léger signe de tête et s'en fût.

Brisé, accablé par une émotion au-dessus de ses forces, je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, il faisait grand jour. Trinidad, assise près de mon lit, veillait sur mon repos.

— Eh bien ! señor Gomez, comment vous trouvez-vous ce matin ? me demanda-t-elle.

— On ne peut mieux, et surtout on ne peut plus heureux.

— C'est ce que le médecin, qui est venu vous voir pendant votre sommeil, a également remarqué, dit-elle en m'interrompant. Il nous a annoncé que vous étiez tout à fait hors de danger.

— J'ai donc été en danger de mort ?

— Hélas ! oui ; en danger de mort ! Je poussai un profond soupir.

— Pourquoi ne suis-je pas mort ? lui dis-je. Un silence embarrassant suivit mon exclamation désespérée. Je n'osai regarder Trinidad ; la respiration oppressée de la jeune fille m'apprit qu'elle aussi partageait le trouble qui m'agitait. Quelques phrases banales que je parvins à balbutier assez gauchement, nous sortirent enfin, elle et moi, de cette position gênante et nous permirent de reprendre notre conversation.'

La charmante enfant me fit alors le récit du sanglant événement qui avait failli me coûter la vie et dont j'ignorais complètement les détails.

Elle venait à peine de s'endormir, lorsqu'elle fut réveillée par un léger bruit qui lui sembla partir dans la direction où se trouvait placée la fenêtre de sa chambre. Elle allait se lever, quand un homme entrant par cette fenêtre se précipita vers elle et, la saisissant par la gorge, lui appuya un poignard sur le cœur en lui ordonnant de garder le silence.

— Trinidad, lui dit l'inconnu, je t'aime avec fureur..., et je ne reculerai pas devant un crime.

Ces paroles furent les seules qu'il prononça. La pauvre enfant les acceptant comme un arrêt de mort se mit à appeler au secours. Elle était résignée, me dit-elle, au sacrifice de sa vie, mais non pas à celui de son honneur, et elle tenait à faire constater son innocence. L'inconnu, par bonheur, ne tint pas sa parole. Arrachant le moustiquaire qui entourait le lit de Trinidad, il le tordit en guise de corde et essaya de la bâillonner et de

l'attacher. Ce fut alors qu'elle eût à soutenir, et qu'elle soutint cette lutte dont le bruit arriva jusqu'à moi.

Pendant mon duel, Trinidad parvint à se défaire des liens qui l'enveloppaient ; elle se trouva libre au moment où, après avoir frappé mon adversaire, je lui criai d'apporter une lumière. Elle se hâta d'obéir, mais il était trop tard, le mystérieux inconnu avait disparu.

Polinario, accouru au son de la cloche d'alarme, fouilla en vain, en compagnie de ses gens, le bourg entier d'Élvicio et ses alentours. Une trace de sang qu'il suivit, à partir de la porte de la maison, jusqu'à une centaine de pas plus loin, fut le seul indice qu'il remarqua de la fuite de l'assassin.

Trinidad et lui en était encore aux suppositions, le voile le plus épais enveloppait toujours ce ténébreux événement.

— Mais vous ne m'avez pas appris dans quel endroit je me trouve en ce moment, Trinidad ? lui dis-je.

— Chez mes parents... dans la chambre de mon père.

— Et vous ne m'avez pas quitté un seul instant pendant ma maladie ?

— C'était un devoir, après ce que vous avez fait pour moi, me répondit-elle en rougissant. Dieu m'a donné la force, à moi faible enfant, de vous Veiller pendant votre délire. C'est que rien n'est saint et sacré comme une dette de reconnaissance ! Depuis que vous êtes gisant sur ce lit de souffrance, j'ai été assez heureuse pour ne pas céder une minute aux tentations du sommeil.

— Et y a-t-il longtemps que je suis malade ? Trinidad ne répondit pas à cette question : seulement sa rougeur augmenta, et ses paupières, en s'abaissant, couvrirent de leurs longs cils soyeux la confusion qui, je le devinai, devait se lire dans son regard.

— Ne voulez-vous point m'apprendre depuis quand je suis couché dans le lit de votre père, Trinidad ? repris-je en insistant.

— Depuis quinze jours ! murmura-t-elle d'une voix si basse que je devinai plutôt que je n'entendis ces paroles.

Se doutant, probablement, de l'émotion qu'avait dû me causer cet aveu, Trinidad s'éloigna aussitôt en balbutiant, le premier prétexte venu.

Quant à moi, señor, quoique l'on prétende que la langue espagnole soit la plus riche du monde, je vous avoue en toute sincérité, que je ne lui connais pas d'expressions qui puissent rendre la joie dont je me sentais inondé.

J'admettais et je comprenais la reconnaissance de Trinidad ; mais je me disais que ce sentiment n'eût pas été assez puissant, à lui seul, pour soutenir

la délicate et charmante enfant, pendant ces quinze jours et ces quinze nuits de veilles continuelles, passés à mon chevet, sans prendre une heure de repos, si son courage n'eût été stimulé par un peu d'affection pour moi. J'étais certes loin de croire qu'elle m'aimât, seulement le dévouement qu'elle venait de me montrer éclairait mon avenir d'une lueur d'espérance.

Je ne sais si Trinidad avait deviné mes pensées ; toujours est-il que lorsqu'elle rentra dans ma chambre, une heure après, pour m'apporter la dernière prescription du docteur, elle me parut gênée et embarrassée.

— Vous me parliez naguère de reconnaissance, lui dis-je, comment pourrai-je jamais reconnaître, de mon côté, les soins que vous avez eus pour moi ? Tenez, Trinidad, quand je pense que pendant quinze nuits... Oh ! n'essayez pas de me démentir ; vous-même m'avez avoué que pendant quinze jours et autant de nuits...

Je m'interrompis brusquement ; puis poussant un cri déchirant que je ne pus retenir, un cri qui partit du cœur ; j'éclatai en sanglots. Une affreuse pensée m'avait traversé l'esprit.

V

Trinidad, vivement émue, me prit la main et essaya de calmer, par quelques phrases entre coupées que je n'entendis même pas, ce qu'elle regardait comme un nouvel accès de délire.

— Oh ! plutôt à Dieu que j'eusse perdu la raison, lui répondis-je ; le fou trouve souvent son bonheur dans sa folie, et puis il ne souffre pas.

Trinidad retira aussitôt sa main de la mienne ; elle avait compris au ton de ma réponse que je possédais toute ma raison.

Honteux de ma faiblesse, je parvins à retenir mes larmes et j'essayai de me composer un visage souriant.

— Allons, c'est bien, Gomez, me dit-elle d'une voix pénétrante. Ce n'est pas tout dans la vie, voyez-vous, que de savoir braver la pointe d'un poignard, un homme de courage comme vous l'êtes, doit aussi mettre son orgueil à rester calme et digne devant les souffrances du cœur. Hélas ! les blessures les plus cruelles ne sont pas toujours celles qui viennent du plomb ou du fer !

Trinidad avait prononcé ces derniers mots avec une mélancolie et une lenteur singulière. Je la regardai avec stupéfaction. Grave, recueillie, elle resta pendant quelques instants absorbée dans une profonde rêverie. Secouant enfin son adorable tête d'un air mutin, comme si elle eût voulu chasser une pensée importune, elle reprit un air enjoué et vint se rasseoir près de mon lit.

— Gomez, me dit-elle en souriant, voulez vous, avec votre imagination, éterniser votre convalescence et retarder ainsi, peut-être à tout jamais, mon mariage ?

— Votre mariage !... mais...

— Était justement fixé pour aujourd'hui, continua-t-elle en m'interrompant et en parlant très-vite. Votre état me l'a fait remettre à une époque plus éloignée. Auriez-vous donc une si mauvaise opinion de ma délicatesse, que vous me croyiez capable, tandis que vous êtes en danger de mort pour avoir sauvé mon honneur, de passer mon temps en plaisirs et en fêtes ?... !

— Trinidad, vous n'êtes pas une femme, mais bien un ange ! m'écriai-je avec transport. Ah ! pas une autre que vous n'eût deviné comme vous venez de le faire le motif de mon désespoir et de ma douleur. Ces quinze jours pendant lesquels je suis resté entre la vie et la mort, vous assuraient l'impunité... Ah ! pardon... A présent, oui, je suis un insensé qui extravague... C'est la joie... je pleure... mais je n'ai pas honte de mes larmes... Trinidad, devant Dieu qui m'entend et qui lit dans mon cœur, je vous répète, en revenant à la vie, ce que je vous disais lorsque je ne voyais plus devant moi que la tombe, que je vous aime comme je n'avais pas encore soupçonné que l'on pût aimer... que je vous appartiens en entier... que je suis votre esclave... que je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir....

Accablé plutôt encore par la joie que par l'émotion, je perdis alors connaissance.

Lorsque je revins à moi, Trinidad n'était plus à mes côtés. J'étais si plein de son image et de mon bonheur que je supportai patiemment jusqu'à la nuit son absence. Ce fut seulement lorsque j'entendis le bruit de son pas s'arrêter devant la porte de ma chambre, que je réfléchis combien grande avait été ma hardiesse avec elle. Peut-être l'avais-je cruellement offensée ? Quelle contenance garderait-elle vis-à-vis de moi ! Mon Dieu, si elle allait ne plus revenir !

Je n'avais que trop bien deviné. La porte s'ouvrit, et ce fut une femme déjà âgée qui entra.

— Ah ! senor, que toutes les bénédictions du ciel vous suivent pendant le cours de votre carrière, me dit l'inconnue en s'avançant vers moi et en prenant ma main qu'elle baisa. Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis la mère de Trinidad... de Trinidad que vous avez sauvée, et qui mêle à présent chaque soir votre nom béni à ses prières,

— Senora, vous attachez trop de prix à la conduite que j'ai été assez heureux pour tenir dans cette triste circonstance ; le premier venu eût agi comme je l'ai fait...

— Oh ! ce n'est point là ce que pense ma chère enfant, et je partage son opinion, à ses yeux son sauveur est un héros. Je suis chargée par elle de vous présenter ses regrets sur son absence ; elle voulait à toute force se rendre près de vous, mais elle était tellement fatiguée que j'ai cru pouvoir,

en apprenant la sensible amélioration de votre santé, l'envoyer prendre un moment de repos.

Ces paroles de la mère de Trinidad me causèrent un grand plaisir, car non-seulement-elles me prouvaient que sa charmante fille me pardonnait mon imprudente déclaration ; mais elles me permettaient même de supposer que cette déclaration ne l'avait point offensée.

Je ne m'appesantirai pas, *senor*, sur ma convalescence. Ma mémoire conservera toujours le souvenir de ce temps comme du plus heureux de ma vie. Trinidad ne me quitta pas un seul instant. Elle changea pour moi ces longs et ennuyeux loisirs, qui sont la suite inévitable de toute maladie, en heures d'enchantement et d'ivresse. L'amour, banni de nos conversations par ses ordres, trouvait moyen de se déguiser en propos insignifiants — ou du moins qui eussent paru tels à des indifférents — mais que nous comprenions, nous, sans un grand effort d'imagination, je vous le jure. Les improvisations passionnées que je chantais, en m'accompagnant sur la guitare, célébraient toujours une Mariquita, une Dolores ou une Carmen de convention, mais Trinidad savait bien qu'elles ne s'adressaient qu'à elle seule.

Quant à Polinario, par suite d'une convention mutuelle et tacite, il n'en était jamais question dans nos entretiens. J'étais tellement heureux que je ne pensais presque plus à lui.

Ce délicieux état de choses dura dix-huit jours : le dix-neuvième Trinidad ne vint me trouver que vers le milieu de la journée. Je remarquai sur son visage un air d'abattement et de tristesse si profond, que je me sentis pris d'une immense et invincible frayeur, et n'eus pas la force de lui adresser mon compliment d'usage.

— *Senor Gomez*, me dit-elle en voyant que je gardais le silence, je crois que, si vos forces vous permettent de continuer votre voyage, vous ferez bien de quitter le plus promptement possible Elvicio. Le médecin ne cesse de nous répéter que l'air de ce pays-ci ne vous vaut rien, et nuit beaucoup à votre convalescence.

La foudre serait tombée à mes pieds, que je n'aurais pas éprouvé une stupeur pareille à celle que me causèrent ces paroles.

— Je vous remercie, *senorita*, lui répondis-je après un moment de silence, de m'avoir averti que je devenais indiscret et importun. Votre

conseil ne sera pas perdu : je partirai dans une heure.

— Ah ! Gomez, est-ce ainsi que nous devrions nous quitter ?

— Pourquoi non ? Que suis-je, moi ? Un étudiant misérable et vagabond, un oiseau de passage ! Est-ce que je tire à conséquence ? Allons donc, ce serait me faire trop d'honneur. J'arrive exténué à une étape, l'on me donne par pitié un morceau de pain. J'amuse, l'on me tolère ; je fatigue, on me jette dehors !

Ces paroles me parurent produire une vive impression sur Trinidad : elle pâlit affreusement et ses yeux se remplirent de larmes.

— Vous avez eu raison de me traiter avec ce mépris, Gomez, me dit-elle. Je reconnais que je suis cruelle et ingrate envers vous, que je ne suis digne ni de votre estime, ni de votre amitié. Oubliez-moi ; haïssez-moi, je le mérite ; mais au nom du ciel, ne restez pas plus longtemps ici... Abandonnez de suite Elvicio.

Cette étrange insistance m'étonna et me donna à réfléchir.

— Trinidad, m'écriai-je en la fixant d'un regard interrogateur, vous avez vu Polinario depuis peu ?

Confuse, elle baissa la tête et ne répondit pas, Je repris.

— C'est Polinario qui, par votre entremise, m'ordonne de partir... Alors, je reste.

— Et quand bien même ce serait le seigneur Polinario, me dit-elle doucement, quel mal trouveriez-vous à cela ? N'est-il pas mon fiancé ? n'a-t-il pas ma promesse et celle de mes parents ? ne lui dois-je pas déjà respect et obéissance ?

— Mais une promesse n'est pas un fait accompli, Trinidad, repris-je en comprimant la colère qui m'animait. On a souvent vu des mariages convenus longtemps à l'avance se rompre la veille de leur célébration

— Hélas ! me dit-elle en soupirant, une promesse est une chose sacrée. Dieu punit les parjures.

— Soit, je le veux bien ; alors je vous rappellerai, Trinidad, que vous êtes liée à moi aussi par une promesse que vous n'avez pas encore accomplie...

— Laquelle ?

— Celle de me faire rencontrer avec le seigneur Polinario. — m'écriai-je avec éclat, — avec ce Polinario si séduisant et si redoutable, que, devant un de ses regards, les jeunes filles oublient leur pudeur et les hommes leur courage ; avec ce Polinario, que votre amour insensé, scandaleux, éhonté, voudrait poétiser à l'égal d'un héros, et qui n'est au total qu'un voleur, dont

tout le mérite consiste à posséder un meilleur cheval que ceux des dragons qui le poursuivent... Oh ! je vous le jure, je le tuerai sans remords, sans pitié, que dis-je, avec un immense plaisir, comme on tue une bête fauve, ou je perdrai la vie !...

— Pedro, au nom du ciel ! je vous en conjure, me dit Trinidad, en tombant à genoux devant moi, abandonnez ce funeste projet, renoncez à cette inutile vengeance. Quel grief avez-vous contre Polinario ? aucun. Moi seule ai été ingrate, injuste, inconvenante envers vous. Eh bien ! je vous le répète, méprisez-moi, repoussez-moi avec dégoût, je ne me plaindrai pas, je subirai avec résignation mon humiliation et ma honte méritées... Mais, je vous en prie, je vous en prie à genoux, vous le voyez, à mains jointes, n'exigez pas que je tienne ma promesse, que je vous conduise vers Polinario.

Ces supplications, en me montrant jusqu'à quel point Trinidad aimait mon rival, puisque, pour lui éviter un danger, elle n'hésitait pas, elle que j'avais connue si fière, à s'abaisser jusqu'à l'humiliation — ne firent qu'accroître ma fureur.

— Vos larmes, ma chère amie, lui répondis je froidement, et en affermissant ma voix pour ne point lui laisser deviner combien je souffrais, vos larmes ne peuvent rien contre ma résolution arrêtée. Dussé-je, pour parvenir jusqu'à lui, fouiller la *sierra* dans ses retraites les plus inaccessibles, je veux voir fit je verrai le seigneur Polinario,

— Me voici, seigneur Gomez, dit une *voix* derrière moi. Que me voulez-vous !

Cette apparition, car Polinario était entré dans ma chambre sans faire de bruit me cause au premier abord un certain trouble. Toutefois, je repris presque aussitôt ma présence d'esprit, et je me mis à le regarder bine en face, entre les yeux. Le célèbre chef de *cuadrilla* me parut âgé de vingt-cinq à, vingt-sept ans... Sa taille, au-dessus de la moyenne, admirablement prise, ne manquait ni de grâce ni de distinction. Sa figure, d'une pâleur mate légèrement bronzée par le soleil, et entourée de favoris soyeux, noirs comme, l'ébène, présentait une grande pureté, une excessive délicatesse de traits, peut-être même était-elle un peu trop efféminée. Seulement une contenance froide et hautaine, un regard fixé, rayonnant pour ainsi dire, dont on ne pouvait soutenir longtemps l'éclat, démentaient énergiquement

ces signes menteurs de, faiblesse. Quand à Trinidad, elle semblait anéantie et tenait ses yeux fixés vers la terre.

Polinario, je dois lui rendre cette justice, supporta avec beaucoup d'indifférence mon minutieux examen ; il eut même le bon goût de ne pas me montrer qu'il avait remarqué mon émotion, et il attendit quelques secondes avant de me répéter sa première question.

— Ce que je veux de vous, seigneur Polinario ! m'écriai-je avec force, c'est que vous mesuriez votre couteau avec le mien !... A moins toutefois, ajoutai-je après une légère pause, que vous ne préféreriez l'assassinat au combat !

— Mon Dieu ! caballero, me répondit-il avec un flegme parfait, vous venez d'exprimer un désir si raisonnable et si naturel, que je ne sais trop comment m'y prendre pour vous refuser. Cependant ce combat n'est pas possible.

— Ah, bah ! et pourquoi donc, je vous prie ?

— Parce que vous avez sauvé du déshonneur, au prix de votre sang, ma belle fiancée Trinidad...

— Je l'ai sauvée parce que je l'aimais, et je veux vous tuer parce que je l'aime toujours !

— Voilà une franchise qui me plaît fort !... Je conçois, mieux que personne, votre sentiment et j'approuve votre projet ; seulement, vous me permettez de vous faire observer que vous êtes bien faible en ce moment pour pouvoir appuyer vos paroles de votre couteau.

— Que vous importe !

— Comment, que m'importe ? Ah ça ! croyez vous bonnement que je ne tiens pas à ma réputation d'honnête homme ? Vous vous tromperiez du tout au tout. Je tue assez volontiers un ennemi quand l'occasion s'en présente : c'est connu ; mais l'on sait aussi que j'aime à tuer loyalement, sans recourir à d'autres moyens que ceux que m'offre mon courage. Or, dans le duel que vous me proposez avec tant d'obstination, j'aurais pour auxiliaires la fièvre qui vous a brisé, la diète qui vous a affaibli... Voilà pourquoi je ne puis me rendre à votre aimable désir.

— Ainsi, vous me refusez ?

— Oui, cent fois oui, pour le moment. Mais, tenez, seigneur Gomez, ajouta Polinario en remplaçant l'air glacial, presque moqueur, qu'il avait gardé jusqu'alors, par une expression d'indéfinissable bonté. Voulez-vous me croire ? Soyons amis et ne parlons plus de combat. Cette prière, car

c'est là une prière que je vous fais, semble vous étonner ! Je conçois cela. Vous ne me connaissez pas encore. Vous avez entendu parler de moi comme d'un homme emporté, vindicatif, cruel, féroce, qui cherche sa volupté dans le sang et le carnage, n'est-ce pas ? Eh bien ! il n'est rien de plus faux. Ces calomnies ont été inventées par des dragons poltrons et par des vieilles femmes bavardes et crédules. Je suis tout simplement un bon garçon, d'une nature un peu vive, c'est possible, mais au total, joyeux vivant et possédant un cœur sensible.

Vous me demanderez pourquoi je suis montera ? Rien n'est plus simple à expliquer. Si je commande aujourd'hui à une bande de hardis compagnons, c'est que l'horreur de l'obéissance et du travail, l'amour du luxe et des aventures sont des goûts innés en moi, et que je n'ai jamais eu la force de vaincre. Mon Dieu ! que voulez-vous ? Chacun possède ici-bas ses petits défauts ! Au total, — je vous fais cet aveu tout naïvement, sans amour-propre, — je crois que la somme du bien l'emporte en moi sur celle du mal. Vous doutez de ma sincérité, je le vois ; mais, dites-moi donc, je vous prie, quel est celui de nous deux qui vient de prononcer à l'instant des paroles de défi et d'insulte ? Qui veut à tout prix une lutte mortelle, sans miséricorde et sans pitié ? est-ce moi ? Non, certes ! C'est, au contraire, à moi que l'outrage s'adresse ; et c'est pourtant moi qui recule et qui supplie. Que diable ! vous ne me soupçonnerez cependant pas d'avoir peur, je l'espère ?...

Polinario s'arrêta alors et me regarda fixement. je baissai les yeux malgré moi, mais je continuai de garder le silence ; il reprit :

— Avant votre arrivée dans ce pays, j'étais heureux ; tout me souriait : le présent et l'avenir. Pourquoi êtes-vous venu vous mettre entre le bonheur et moi ? C'est le hasard qui l'a voulu ainsi, sans doute. Il n'y a eu dans votre conduite ni préméditation, ni idée de vengeance, soit ; mais enfin n'avez-vous pas manqué, envers un galant homme, de loyauté ? Le bon droit n'est-il pas de mon côté, le mauvais du vôtre ? Eh bien ! je veux tout oublier, tout, excepté la reconnaissance que je vous dois.

Tenez, voici ma main : acceptez-la connue celle d'un frère et d'un ami.

Les paroles de Polinario décelaient une telle loyauté, le geste par lequel il m'offrit sa main était si plein d'abandon et de franchise, qu'en dépit de ma résolution, je fus attendri, presque subjugué ; je me sentis pris d'une sympathie irrésistible pour cet homme qui, réputé à juste titre brave parmi les plus braves, répondait à mes provocations et à mes insultes, — dominé

comme il l'était par un noble sentiment de reconnaissance, — par l'offre de sa sincère amitié. Un moment j'oubliai Trinidad et mon amour, ma haine et mes projets de mort. Cependant, une fois ce tribut payé à la justice, une complète réaction ne tarda pas à s'opérer dans mon esprit. Furieux contre ma faiblesse, honteux de me voir plier aussi facilement sous une influence supérieure à ma volonté, j'appelai au secours de ma colère évanouie mon amour-propre blessé, et je me reculai d'un pas sans toucher la main que Polinario m'offrait.

— Eh quoi ! reprit-il en souriant, vous ne pouvez vous décider à me pardonner les torts que vous avez eus envers moi ?

— Senor Polinario, lui dis-je, je vous reconnais, si vous le désirez, toutes les vertus possibles. Vous vous exprimez, j'en conviens aussi, avec une rare facilité ; toutefois vous n'avez pas encore répondu à ma question. Quand mesurerons-nous nos couteaux ? Il hésita un moment.

— Jamais ! s'écria-t-il enfin.

— Jamais ! Mais vous êtes donc un lâche ?

Ce mot fatal et terrible était à peine prononcé que j'en éprouvais un regret profond, presque un remords : il était trop tard ; le coup avait porté. Polinario, devenu d'une pâleur livide, les sourcils froncés, les yeux injectés de sang, la lèvre supérieure contractée par une expression effrayante de sauvage férocité, levait un regard désespéré vers le ciel. Je compris qu'il demandait à Dieu de lui accorder la force de ne pas me poignarder.

— Trinidad, dit-il après un moment de silence, en se retournant vers la jeune fille muette de stupeur, vous vous êtes étrangement abusée, je le vois, sur le compte de cet homme, en le prenant pour un caballero ! Je regrette que votre erreur, en me donnant le désir de le voir, et en m'imposant l'obligation de le remercier, vous ait exposée à cette scène brutale et de mauvais goût. Ne m'en veuillez pas, je vous en conjure ; je ne pouvais pas raisonnablement supposer que cette entrevue se passerait ainsi !

— C'est moi qui vous demande grâce, Polinario, pour vous avoir exposé à un tel outrage, lui répondit Trinidad d'une voix suppliante et émue. Mais songez à l'état de faiblesse du senor Gomez.

— Je ne lui en veux nullement, Trinidad, rassurez-vous. On naît caballero, mais on ne le devient pas. Cet homme a obéi à son instinct et parlé selon sa nature, voilà tout ! Veuillez me laisser seul un instant avec lui ; j'ai besoin de l'entretenir au sujet de son départ d'Elvicio. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

La jeune fille interrogea son fiancé d'un regard plein de prière et de méfiance tout à la fois ; Polinario y répondit par un doux et bienveillant sourire. A moitié rassurée, elle partit, Nous restâmes, Polinario et moi, en présence.

A peine la porte fut-elle fermée sur Trinidad, qu'il s'avança vers moi.

— Señor, me dit-il, je me rends à vos désirs. Nous nous battons demain.

— Enfin, ce n'est pas malheureux ! lui répondis-je d'un air dégagé, car je m'étais trop avancé pour pouvoir reculer, et il ne me restait plus qu'à soutenir mon rôle.

— Je viendrai vous prendre à midi, continua t-il, voilà qui est convenu. A présent, señor Gomez, retenez bien ceci : c'est que si je consens à me battre avec vous, il ne s'en suit pas que je vous reconnaisse pour mon égal.. Nullement ! Si vous n'aviez pas sauvé la vie de Trinidad, je vous aurais étendu mort à mes pieds lorsque vous avez eu l'impudence de me parler grossièrement. Si je daigne descendre à me mesurer avec vous, c'est seulement afin d'acquitter la dette de reconnaissance que vous doit ma fiancée... pas pour un autre motif. A demain !

Polinario, sans attendre ma réponse, sortit de ma chambre, après m'avoir salué cavalièrement d'un geste de main.

Je passai le reste de la journée en proie à un trouble extrême. Chose étrange ! depuis que je me trouvais à la veille de ce combat si ardemment souhaité, je n'éprouvais plus de haine pour mon rival, et j'aurais donné tout au monde afin d'empêcher notre duel. La pensée que je pouvais tuer Polinario m'apparaissait comme un remords. Pourquoi ? je l'ignorais. Quant à la crainte de succomber moi-même, elle ne se présenta pas une seconde à mon esprit. Je crois, autant que je puis me rappeler aujourd'hui les impressions dont tant d'années me séparent, que la perspective d'une mort prochaine me souriait. Je me sentais tellement fatigué de corps et d'âme, que le repos de la tombe me semblait un vrai bonheur. Ah ! combien j'étais loin alors de ressembler au joyeux étudiant parti un mois auparavant de Salaman que, en quête d'aventures et de plaisirs !...

Ce qui m'affectait le plus douloureusement, c'était la conduite de Trinidad. Avec quelle perfidie elle m'avait trompé ! Quelle coquetterie cruelle ! Mais, était-il bien certain qu'elle m'eût si indignement joué ? N'était-ce pas à la crainte que lui inspirait Polinario plutôt qu'à son amour pour lui, qu'il fallait attribuer sa conduite ? Je ne savais que croire !

Je résolus, pour sortir de mon incertitude, dût la plus complète désillusion être la suite de ma démarche, de solliciter de Trinidad un rendez-vous. Je comptais lui adresser cette demande pendant le dîner, car cette heure nous réunissait à la même table, ses parents, elle et moi. Ce fut donc avec une certaine émotion que, le moment du repas venu, je descendis dans la salle à manger.

La table était dressée et servie comme d'habitude, seulement, au lieu de quatre couverts, il n'y en avait qu'un seul, le mien. Je parcourus en vain la maison, personne ne s'y trouvait.

Inquiet, agité, je sortis dans la rue pour aller prendre des informations. Le premier voisin que j'interrogeai m'apprit que Trinidad était passée devant sa maison avec son père et sa mère, il y avait à peine une heure, se dirigeant vers Elvicillo.

Triste et découragé, je rentrai dans ma chambre et je me jetai sur mon lit. L'obscurité me surprit plongé dans mes réflexions. Jamais nuit ne me parut aussi mortellement longue. Ce fut avec un sentiment de joie véritable que je saluai le premier rayon de lumière qui pénétra jusqu'à mon chevet. Je n'avais pas fermé les yeux depuis la veille.

Cinq à six heures me restaient encore à vivre — car je ne doutais plus de l'issue de mon duel, j'avais le pressentiment de ma mort — je résolus de les employer à écrire une lettre à Trinidad.

Je venais de m'asseoir devant ma table, lorsque deux légers coups frappés à la porte de ma chambre me causèrent une inexprimable émotion. Peu après, Trinidad entra : mon cœur ne m'avait pas trompé. Quoiqu'elle fût fort pâle, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, on voyait qu'une animation fébrile la soutenait. Ses vêtements et sa chevelure en désordre, sa respiration oppressée me firent penser, avec raison, qu'elle venait d'accomplir une course longue et rapide. Elle prit une chaise et s'assit en face de moi.

— Gomez, me dit-elle après s'être recueillie un instant, nous sommes arrivés à une heure de notre vie, où tout est grave et sérieux pour nous. D'un mensonge, d'un simple manque de franchise de notre part, peut résulter un crime ou un malheur. J'ai quitté cette nuit mon père et ma mère pour venir vers vous ; il faut que je reparte dans une heure. Le temps presse, ne le gaspillons pas en petites ruses ou en vain discours. Vous devez vous battre aujourd'hui avec Polinario, n'est-ce pas ?

— Oui, Trinidad.

— Je l'avais deviné. Quelle sera, d'après vous, l'issue de ce combat ?

— Oh ! mon Dieu, peu de chose, ma mort.

— Ne vous sentez-vous donc pas encore assez fort pour vous défendre ?

— Me défendre ! Je le pourrais peut-être si je tenais à la vie ; mais la vie est un fardeau pour moi, et je n'aspire plus qu'au repos de la tombe.

— Et quelle est la raison de votre découragement ?

— Mon amour, dont vous vous êtes si indignement jouée, et celui que vous éprouvez pour Polinario.

— Je m'attendais à cette réponse, et voilà pourquoi je suis venue. Ne m'interrompez pas señor Gomez. Elevée pour ainsi dire par Polinario et n'ayant jamais eu personne devant, les yeux à lui opposer, j'ai cru longtemps que je l'aimais d'amour. Vous voyez que je parle sans ménagement, sans réticences.

Depuis un mois, je me suis aperçue que le sentiment que je lui portais était uniquement un sentiment profond d'amitié et de reconnaissance. Cette découverte m'a causé un trouble extrême et un grand chagrin. Comment reconnaître jamais tout ce qu'il a fait pour mes-parents et pour moi ? Alors j'ai voulu mettre en doute ma découverte, j'ai essayé de me persuader à moi-même que je me trompais... Cela m'a été impossible. J'ai eu beau me répéter que Polinario est un être au-dessus de tous les hommes, qu'il est grand, généreux, invincible, fidèle et dévoué, que je sacrifierais ma vie avec joie pour conserver la sienne, je n'en suis pas moins arrivée malgré tout à être forcée de m'avouer que je n'avais pas d'amour pour lui... parce que... je vous aime, Gomez !...

A ces paroles de Trinidad, auxquelles j'étais si loin de m'attendre, je poussai un cri de joie folle et je voulus me précipiter à ses genoux. Elle m'arrêta par un geste.

— Si je vous fais cet aveu, reprit-elle aussitôt, c'est pour ne pas avoir, Gomez, votre mort à me reprocher. Je soupçonnais, — et vous venez de m'apprendre que je ne m'étais pas trompée, — votre fatale résolution. Entre vous et Polinario un combat est devenu nécessaire, j'en conviens ! Que Dieu dans sa justice prononce ! Le coup mortel qui frappera l'un de vous me touchera, je le sens au cœur...

A présent, Gomez, pas un mot de plus sur ce sujet, je vous en conjure. Ne me faites pas repentir de ma confiance en vous... Rappelez-vous au moment de combattre que je vous aime ; mais pendant les courts instants que nous avons à passer ensemble, ne voyez plus en moi qu'une sœur. Venez !

VI

Trinidad descendit alors dans la salle à manger et me montrant par un geste de doux reproche les plats du dîner de la veille restés intacts sur la table :

— Un homme de cœur ne doit pas se laisser aller ainsi au découragement, Gomez, me dit elle, car son honneur ne lui appartient pas en entier, il appartient aussi à ceux qui l'aiment et qui ont foi en lui. Asseyez-vous à cette table et réparez vos forces... Oh ! pas de refus... Laissez-moi au moins la triste consolation, si Dieu vous rappelle à lui, de pouvoir pleurer votre mort sans avoir à en rougir.

— Ne craignez rien, Trinidad, lui répondis je, je saurai rester digne de vous.

Trinidad poussa un soupir et me regarda avec des yeux attendris et pleins de larmes.

— Oui, je conçois vos craintes et je devine votre pensée, repris-je, vous ne croyez pas que l'on puisse résister à Polinario ; vous vous trompez. Et puis, après tout, qu'importe si je succombe ? ne nous reste-t-il pas toujours le ciel pour nous aimer d'un éternel amour ?

Voulant éviter, après cette réponse, de me laisser gagner par l'émotion, je pris un air gai, enjoué, et je donnai un autre cours à la conversation. Trinidad resta près de moi pendant trois heures.

Ces trois heures d'une délicieuse intimité occupent encore aujourd'hui plus de place dans ma mémoire que le reste de ma vie. Elles me firent éprouver toutes ces voluptés ineffables d'un amour passionné et chaste tout à la fois, et que tant d'hommes sont morts sans avoir jamais connues !

Enfin, le moment de notre séparation arriva. Il me parut que Trinidad était embarrassée et qu'elle reculait, soit devant une prière, soit devant un aveu. J'insistai avec tant de force auprès d'elle, qu'elle se décida enfin à parler. Elle avait deux recommandations à me faire : la première, de me confesser si je pouvais parvenir à trouver un prêtre ; la seconde, de réparer ma toilette par trop délabrée : elle voulait que je parusse à mon avantage devant les hommes et devant Dieu. Je lui promis de me conformer à ses désirs.

— Au revoir, Gomez, me dit-elle, prête à franchir le seuil de la porte. Rappelez-vous que Polinario a toujours été un frère dévoué pour moi, que je lui dois tout !... Mais n'oubliez pas non plus que je vous aime de toutes les forces de mon cœur et démon âme, ajouta-t-elle en se jetant dans mes bras et en éclatant en sanglots.

Je la pressai avec délire contre ma poitrine.

— Au revoir, au revoir ! murmura-t-elle en s'arrachant à mon étreinte, et en s'enfuyant droit devant elle sans se retourner une fois vers moi.

Après le départ de Trinidad je remplaçai, pour obéir à sa volonté, mes vêtements usés de l'université de Salaman que par un manteau, un chapeau et des chaussures neufs, qu'elle m'avait procurés à mon entrée en convalescence, puis je sortis pour chercher un prêtre. Il n'y en avait pas dans'Elvicio ; mais l'on m'indiqua un bourg voisin. Craignant d'être devancé par Polinario à notre rendez-vous, je renonçai à me confesser, et je rentrai dans ma chambre. Il pouvait être onze heures.

L'enivrement que m'avait causé mon entrevue avec Trinidad un peu dissipé, je me mis à réfléchir sérieusement à ma position. Depuis que j'avais acquis la certitude que Trinidad m'aimait, depuis que je voyais un avenir resplendissant de bonheur s'ouvrir devant moi, la mort ne m'apparaissait plus, ainsi que quelques heures auparavant, comme un heureux sommeil ; bien au contraire, elle m'épouvantait. La conscience de ma faiblesse actuelle redoublait encore mes angoisses. Ma défaite me paraissait une chose certaine, inévitable, j'avais peur. Une seule espérance me restait, celle que Polinario ne voudrait pas profiter de ma convalescence, ainsi qu'il me l'avait déjà déclaré la veille, pour obtenir une facile victoire, et qu'il se refuserait au combat. Mon cœur amolli par l'amour était descendu jusqu'à la lâcheté.

Un coup frappé à la porte de ma chambre me rappela au sentiment de ma dignité : je me composai aussitôt une contenance, car je ne voulais pas que Trinidad eût à rougir de moi et que mon rival pût jouir de mon abattement, puis je criai d'entrer. Polinario se présenta.

Le célèbre montero était revêtu d'un splendide costume andaloux. En voyant son maintien grave et froid, je sentis s'évanouir ma dernière espérance.

— Midi viennent de sonner, êtes-vous prêt, señor ! me dit-il en s'inclinant devant moi.

— A vos ordres, caballero, répondis-je, en lui rendant son salut. Veuillez passer pour m'indiquer le chemin, je vous suis.

Polinario descendit l'escalier sans ajouter un mot, puis traversa ensuite le bourg d'Elvicio dans toute sa longueur. Je marchais derrière lui à quelques pas de distancé. Je remarquai que tous les habitants se découvraient humblement à son passage. Polinario répondait à ces politesses par un petit signe amical de la main ou par une légère inclination de tête : on eût dit un roi débonnaire, mais respecté, se proirîèment incognito, et sans étiquette dans ses États.

Ce ne fut qu'après une course de plus d'une heure qu'il s'arrêta. Nous nous trouvions en pleine Sierra-Morena. Pas une seule parole n'avait été échangée entre nous deux pendant, toute la durée du trajet.

Polinario jeta un rapide coup d'œil autour de lui, puis abandonnant le sentier que nous avions suivi jusqu'alors, il entra dans la forêt ; je le suivis sans hésiter. D'énormes rochers, des fourrés épais et inextricables que nous devions tourner à chaque instant, ne nous permettaient d'avancer qu'avec beaucoup de lenteur. Polinario gardait toujours le silence ; seulement il écartait avec soin tous les obstacles qui eussent pu entraver ma marche et me frayait un chemin.

Il y avait une demi-heure que nous étions dans la forêt, lorsqu'un : « Qui vive ! » sonore retentit à une centaine de pas de nous, poussé par un personnage invisible. Polinario s'arrêta de nouveau.

— *Beylen et Mina !* répondit-il.

Aussitôt une vingtaine d'hommes armés d'escopettes et de poignards sortirent de derrière un rocher et s'avancèrent en courant à notre rencontre. Ma présence parut les surprendre, mais pas un d'entre eux ne m'adressa la parole.

— *Muchachos*, leur dit Polinario, je vais avoir besoin de vous. Écoutez-moi attentivement.

Les monteras entourèrent leur chef avec empressement, et celui-ci reprit :

— J'ai une affaire d'honneur à vider avec ce caballero — et Polinario me désigna — qui a bien voulu se fier à ma parole et m'accompagner jusqu'ici. Il est probable, pour ne pas dire certain, que je le tuerai ; toutefois, si par un hasard que je ne puis prévoir, le sort se déclarait contre moi, n'oubliez pas que je veux, que j'ordonne qu'on le respecte à égal de moi-même et qu'on

le laisse sortir sain et sauf de la Sierra-Morena. Jurez-moi sur la Vierge, *muchachos*, que vous obéirez à ma recommandation.

Une légère hésitation se manifesta parmi les monteros.

— Eh bien reprit Polinario d'une voix brève, ne m'avez-vous pas compris, caballeros ?

— On ne peut mieux, seigneurie, répondit un montero ; seulement, vous conviendrez qu'il serait pénible pour nous de respecter la vie d'un homme qui viendrait de ravir la vôtre.

— Oh ! quant à cela, je vous répète qu'il y a mille à parier contre un que cet événement n'arrivera pas... Ce n'est pas chose facile que de tuer Polinario, enfants !

— Au fait, c'est vrai, seigneurie — reprit le montero — qui diable pourrait vous tuer ? personne. Je m'engage donc par serment, devant l'Immaculée mère de notre divin maître et sauveur, à ne point attenter aux jours de ce caballero, quoi qu'il arrive.

— Nous le jurons aussi, ajoutèrent en chœur les autres monteros.

— Très bien. A présent, señor, me dit Polinario en se retournant vers moi, de quelle façon voulez-vous que se passe notre combat ?

— Peu m'importe : réglez-le ainsi qu'il vous, plaira : je m'en repose entièrement sur votre loyauté.

— Je vous remercie infiniment de cette marque d'estime et de confiance, me répondit-il en me saluant avec une exquise courtoisie ; je ferai de mon mieux pour sauvegarder vos intérêts. Seulement, une pensée me tourmente et me préoccupe. A peine remis de vos blessures et faible comme vous l'êtes encore, votre position de convalescent vous donne un désavantage extrême vis-à-vis de moi. C'est cette inégalité que je voudrais faire disparaître, et voici et à quoi j'ai songé. Nous allons prendre deux trabucos⁷ dont l'un seulement sera chargé : vous désignerez, sans la connaître, cela va sans dire, celle des deux armes que vous voudrez, puis nous tirerons ensuite à bout portant l'un sur l'autre. Acceptez-vous cette proposition ?

— Avec joie et reconnaissance ! m'écriai-je en sentant l'espoir me revenir au cœur.

— Alors voilà qui est convenu. Que l'on apporte deux trabucos, dit Polinario en s'adressant à ses monteros.

Des murmures violents accueillirent parmi ceux-ci l'ordre de leur chef.

— Depuis quand donc réfléchit-on lorsque je commande ! s'écria Polinario d'une voix vibrante. Obéissez !...

— Mais, seigneurie, dit le montero qui avait déjà pris la parole, si vous abdiquez ainsi votre adresse et votre force en faveur du hasard, il ne fallait point nous faire jurer de respecter la vie de ce callabero. Voici deux trabucos, mais permettez-moi...

— Silence, enfants ! dit Polinario. Vous avez donc tous bien peu de confiance dans mon étoile pour craindre un seul instant que le hasard puisse se déclarer contre moi ? Je sais ce qui doit m'arriver. Un événement ne me surprend jamais ; je le connais toujours d'avance. Eh bien ! cette fois, je vous le dis et vous l'affirme hautement, la chance sera pour moi. Que diable ! ne voyez-vous en moi qu'un homme ordinaire !... Mais si j'étais un homme ordinaire, je ne vous commanderais pas !

Ces paroles, prononcées par Polinario froidement, presque avec hauteur, produisirent une profonde impression sur ses monteros *et* m'expliquèrent la grande réputation dont il jouissait ; je m'avouai qu'elle n'était pas usurpée et qu'il la méritait bien.

Le récit de mon ami Gomez fut interrompu on cet endroit par l'apparition d'un porte-clefs qui entra dans la geôle, apportant avec lui une petite table et trois tasses de chocolat.

— Ah ! voici notre déjeuner, me dit Gomez ; placez-vous près de moi, seigneurie, et acceptez d'avance toutes mes excuses pour le mauvais repas que je vais vous faire faire. Que voulez-vous ? une prison n'est pas une hôtellerie.

— Votre chocolat de Rayonne est au contraire excellent, lui répondis-je en trempant dans ma tasse une tranche de pain d'œufs ; et puis, serait-il détestable que je m'y résignerais encore volontiers pour avoir le plaisir de vous entendre raconter votre histoire. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point elle m'intéresse.

— Et moi, caballero, je ne saurais vous exprimer le bonheur que j'éprouve à ressusciter ainsi par le souvenir les jours passés de la vieille Espagne, de l'Espagne de mon temps ! Je trouve, hélas ! comme je vous le disais hier, que depuis quelques années, mon pauvre pays a beaucoup changé à son désavantage. L'amour, les bonnes manières, la galanterie, l'esprit et la gaîté y ont été détrônés par la politique. Et quelle politique ! je vous le demande ? Une politique à laquelle personne ne comprend rien ! qui expose les honnêtes gens à se tromper à chaque instant sur leur propre opinion, et ne profite qu'aux ambitieux ! Pour peu que cette métamorphose

continue, nous serons aussi tristes et aussi ridicules dans vingt ans d'ici, que le sont aujourd'hui les Anglais.

Notre déjeuner terminé, mon guide Ortega qui, par respect, s'était tenu tout le temps debout derrière nous, s'assit à son tour à table, et se mit à déguster en vrai connaisseur sa tasse de chocolat. Gomez alluma une cigarette, pour se préparer à fumer après, avec plus de volupté, un *planteur* qu'il roulait entre ses doigts, puis il reprit son récit.

— La façon dont nous allons nous battre, Polinario et moi, est peut-être le seul exemple qu'on ait eu jusqu'à cette époque d'un duel semblable en Espagne. On ne connaissait alors que le couteau. Les Français, en envahissant notre territoire, ont substitué depuis parmi nous l'usage des armes à feu à celui du fer. Ah ! je ne puis trop le répéter, l'Espagne se perd de jour en jour ! Je reviens à mon histoire. Un *montero*, porteur de deux trabucos, dont l'un seulement, d'après les ordres de Polinario, avait été chargé, nous suivit plus avant dans la forêt.

— S'il vous convient, *senor*, que nous nous arrêtions ici, je crois la place bien choisie, me dit Polinario, en me désignant une espèce de voûte de verdure formée par un enchevêtrement d'arbres et de ronces.

— Volontiers.

Polinario renvoya alors le *montero* qui nous avait accompagnés, mais non pas toutefois sans lui recommander de nouveau, si le hasard me favorisait, de tenir à son serment, et de respecter ma vie et ma liberté. Le *montero*, vivement ému, s'en fut en essayant de cacher ses larmes qu'il ne pouvait retenir et qui l'humiliaient. Polinario et moi nous nous trouvâmes seuls en présence.

— Prenez, caballero, le trabuco que vous voudrez, me dit-il.

— Peu m'importe. Laissez-moi celui qu'il vous plaira.

— C'est possible, mais à moi il importe beaucoup de ne me servir que de l'arme que vous/ n'aurez point choisie. Je ne veux point qu'en mourant vous emportiez avec vous l'idée d'une trahison.

— Je prends celui-ci, répondis-je en ramassant au hasard un des deux trabucos que le *montero* avait, en s'en allant, déposés sur le gazon. Polinario s'empara de l'autre et se recula de cinq ou six pas de moi.

— Si je ne mesure pas la distance, c'est que cela me semble tout à fait inutile ; ce trabuco contient une dizaine de balles, et nous ne pouvons nous manquer, me dit-il avec le plus grand sang-froid.

— Ah ! mais, à propos, reprit-il en baissant le canon, qu'il levait déjà, j'oublie, caballero, de vous demander si vous désirez réciter une dernière prière. C'est là une chose qui ne se refuse jamais à un mourant, et que je suis tout disposé à vous accorder.

Ces paroles qui, dans la bouche de toute autre personne, eussent "été une fanfaronnade, furent dites par Polinario avec tant de calme et de simplicité, que malgré mon courage je me sentis défaillir en les entendant. Cet homme me parut commander au hasard. Je m'inclinai mentalement devant sa sinistre prophétie.

— Merci, caballero, lui répondis-je : je suis prêt.

— Alors, terminons-en, me dit-il. Si vous voulez le permettre, je vais donner le signal.

Je recommandai mon âme à Dieu, je prononçai le nom de Trinidad, et je dirigeai le canon de mon trabuco sur la poitrine de mon adversaire.

— Feu ! s'écria peu après Polinario d'une voix ferme et nettement accentuée.

J'appuyai le doigt sur la détente de mon arme, l'amorce seule s'enflamma. J'avais choisi le trabuco non chargé. Polinario, placé à cinq pas devant moi, me tenait en joue. Je le regardai alors sans insolence et sans colère, il est vrai, mais bien en face et sans sourciller ; puis, j'ouvris mes bras pour mieux laisser ma poitrine à découvert. Au moment de mourir, je venais de me rappeler la recommandation que m'avait faite Trinidad le matin même : « Que si Dieu me rappelait à lui, j'eusse à succomber en brave, afin qu'elle pût pleurer ma mort sans avoir à en rougir ! »

Polinario, les yeux fixés sur les miens, semblait vouloir lire dans ma pensée : je fus obligé un instant d'abaisser ma paupière devant son regard. Une épouvantable explosion retentit, et je sentis retomber sur ma tête des débris de branches d'arbre et de feuilles hachées. Polinario avait tiré en l'air.

Pendant quelques secondes je restai comme anéanti : j'avais concentré toutes mes forces pour mourir, mais je n'étais pas préparé à ce qui m'arrivait. Me retrouver vivant, à présent que Trinidad m'aimait ! n'y avait-il pas dans cette pensée de quoi devenir fou de joie ?

— Senor Polinario, m'écriai-je en sortant de mon étourdissement et en m'avançant vers le montero qui, appuyé sur son trabuco fumant, me regardait d'un œil impassible, hier, obéissant à un sot orgueil, j'ai repoussé l'amitié que vous m'offriez ! aujourd'hui, je vous demande comme une

grâce et comme un honneur de me laisser serrer votre main dans la mienne...

— Je refuse, senor, me répondit-il d'un ton sec et hautain ; vous n'en êtes plus digne.

— Oh ! pourquoi alors ne m'avez-vous pas tué ! murmurai-je, écrasé sous cette humiliation.

— Parce que je vous devais la vie de ma fiancée et que j'étais résolu à me libérer envers vous, à tout prix, même au prix de mon sang. A présent que nous voilà quittes, je ne vous connais plus. Adieu.

Attirés par le bruit de l'explosion, les hommes de Polinario arrivèrent, en ce moment près de nous en courant. La joie qu'ils manifestèrent à la vue de leur chef sain et sauf, tenait du délire.

— Eh bien ! mes enfants, leur dit-il en souriant, avais-je tort ? Mettez-vous encore une autre fois ma parole et mes pressentiments en doute ? Que cette leçon ne soit pas perdue pour vous. N'oubliez plus que je ne me trompe jamais.

Des cris forcenés de « Viva Polinario ! » poussés par les monteros, répondirent à ces paroles de leur chef, et retentirent au loin, répétés par les échos, dans les solitudes de la SierraMorena.

Cet enthousiasme un peu calmé, vinrent les questions inspirées par ma présence. Les monteros intrigués, contrariés peut-être de me voir encore vivant, après l'explosion qu'ils avaient entendue, entouraient Polinario, et lui demandaient tous à la fois des détails sur notre combat.

— Senors, m'écriai-je en m'élançant au milieu d'eux, écoutez-moi, je vous en conjure ! Hier j'ai insulté stupidement et gravement le seigneur Polinario. Tous les torts étaient de mon côté. Aujourd'hui, le sort m'a mis en son pouvoir, et il m'a fait grâce en déchargeant son trabuco en l'air, lorsqu'à cinq pas de lui se trouvait ma poitrine. Devant vous tous, je déclare donc ici que je me suis conduit envers votre noble chef comme un homme sans délicatesse et sans savoir-vivre, comme un misérable !

A ces mots, je m'avançai vers Polinario, et mettant un genou en terre :

— Je ne puis accepter votre générosité sans la reconnaître, lui dis-je ; je n'en serais plus digne. Je viens donc vous demander humblement pardon de mon indigne conduite.

Je me relevai alors, et redressant ma tête :. « S'il se trouve quelqu'un parmi vous, ajoutai je en m'adressant aux monteros, qui pense que mon humilité m'est inspirée non par le sentiment de l'honneur mais par celui de

la crainte, qu'il parle !... l'étudiant Gomez n'a jamais laissé une provocation impunie.

— Vous êtes un noble jeune homme, *senor*, me dit Polinario avec émotion. Voici ma main ; à présent vous êtes digne de la presser dans la vôtre, car pour agir comme vous venez de le faire, il faut plus que du courage, il faut du cœur.

Les monteros applaudirent à notre réconciliation, et, au lieu d'accepter mon défi, ils me comblèrent de compliments et de prévenances. Sur un ordre de Polinario, ils regagnèrent alors leur premier poste, et nous laissèrent de nouveau tous les deux seuls.

— *Senor Gomez*, me dit-il, je ne vous retiens plus. *Trinidad* doit être mortellement inquiète sur votre compte : vous pouvez aller la rassurer.

Ces paroles, prononcées sans aucune ironie, plutôt même avec mélancolie et tristesse, me causèrent un pénible remords. Je maudis la destinée qui m'avait ainsi jeté entre Polinario et son bonheur. En effet, lors de mon arrivée à *Elvicio*, ainsi qu'il me l'avait fait remarquer la veille, tout lui souriait, le présent et l'avenir ; ma présence seule avait détruit toutes ses espérances et tous ses rêves.

— Merci de votre conseil, *senor*, lui répondis-je, mais je ne puis le suivre. Si la *senorita Trinidad* me voyait revenir seul, elle n'aurait qu'une malédiction pour moi, et la pensée que vous êtes mort lui porterait un coup terrible.

— Soit, je vous accompagnerai ; seulement, je ne partage pas votre crainte. L'égoïsme inspiré par les passions les plus violentes, telles que l'ambition, la cupidité, l'envie, n'est rien à côté de celui que produit l'amour. *Elvire*, qui donna sa main au *Cid* après qu'il eut tué son père, n'eût jamais pardonné à son père la mort de son amant. *Trinidad* est femme et Espagnole ; elle ressent une sincère amitié pour moi ; mais, pour vous, elle éprouve un violent amour ; elle eût été, si vous m'eussiez tué, une nouvelle *Elvire*.

— Oh ! ne croyez pas cela !...

— *Rah I* Quoique jeune j'ai déjà tant vécu que le cœur humain n'a plus guère pour moi de mystères. Vous semblez surpris de m'entendre parler ainsi ? Eh ! mon Dieu ! ne voyez-vous donc en moi qu'un montero rapace et intrépide, toujours en embuscade, l'escopette au poing ! qu'un homme qui sait diriger une balle dans l'espace, forcer une serrure, dépister un détachement de dragons ? *Caramba* ! si telle est ma réputation, on me juge

affreusement mal. Je suis un homme tout comme un autre ; j'aime, je pense, je souffre, je m'amuse et je prie. Croyez-vous bonnement que je sois insensible aux passions bonnes ou mauvaises, qui agitent l'espèce humaine ? Nullement. Tout à l'heure encore, lorsque vous avez levé votre trabuco sur moi, eh bien ! j'ai eu peur. Cet aveu vous étonne ? Mon Dieu ! si je n'étais pas aussi sûr de ma force de volonté et de caractère, je ne vous parierais pas ainsi. Mais je sais que je ne puis faiblir, que jamais ni un homme ni un événement ne me feront plier ; que désirer de plus ?

— Ah ! senor Polinario, m'écriai-je, je ne vous soupçonnais pas tel que vous êtes. Combien votre mérite et votre esprit dépassent votre réputation !

— Mais du tout. Quelle est ma position dans la société ? celle d'un montero, pas autre chose. Le monde a parfaitement raison, et il me juge comme il le doit.

— Si j'osais vous adresser une question ?

— Osez, senor Gomez,

— Comment se fait-il que vous soyez devenu chef de cuadrilla ?

— Oh ! cela serait fort long à vous expliquer, et je n'aurais pas fini lorsque nous arriverions chez Trinidad...

— Vous avez eu sans doute à vous plaindre de la société !

— Jamais ! c'est-elle au contraire qui a le droit de se plaindre de moi, puisque je l'attaque sans cesse. Dame ! que voulez-vous ? je suis loin d'être parfait ! J'aime le luxe, la dépense, les aventures, et je possède le caractère le plus despotique qu'il soit possible d'imaginer. Tous ces goûts et tous ces penchants seraient fort excusables, si je n'y joignais une horreur profonde et insurmontable pour le travail : l'idée d'une occupation sédentaire ou réglée m'effraye au dernier point. La légalité a aussi le don de m'agacer les nerfs ; je suis très-nerveux ; l'imprévu seul me plaît.

— Je comprends parfaitement vos raisons et je les apprécie, seulement

— Dites toujours. Nous causons.

— Eh bien, je crois que si vous réfléchissiez aux dangers sans cesse renaissants auxquels vous vous exposez, surtout aux... inconvénients...

— Oui, je sais !... A cela je vous répondrai que le danger est le plus délicieux excitant que je connaisse : il ne blase jamais ! — Quant aux inconvénients — et soit dit en passant, je trouve ce mot plein de finesse et de tact, digne d'un étudiant de Salaman que, — quant au *garrote*⁸ — pour parler d'une façon plus précise — que la juste reconnaissance de mes concitoyens élèvera peut-être un jour en mon honneur, sur une place

publique, que voulez-vous que je vous dise ? J'aurais mérité sa caresse de fer. Pourquoi me plaindre d'un malheur prévu, et qu'il m'eût été facile d'éviter en changeant de conduite ? Je payerai mon arriéré, voilà tout.

Seulement, je puis vous assurer que, quoique fort contrarié intérieurement, je m'exécuteai gracieusement, en homme du monde, en caballero.

— Plus je vous entends, seigneur Polinario, et plus ma surprise s'accroît.

— Vous êtes cependant un garçon d'esprit et de Bohême ; vous devriez mieux qu'un autre me comprendre. Mais revenons à Trinidad, je vous prie. Nous voici presque arrivés chez elle, et je désire que nous terminions cette affaire auparavant. Quelle conduite comptez-vous tenir à son égard ? En faire votre maîtresse ? Je ne le souffrirai pas ; je vous poignarderai plutôt. Votre femme, soit ; vous pouvez la rendre heureuse : je la doterai richement. Voyons, répondez.

— Mais, seigneur Polinario, qui sait si elle m'aime ?

— Vous, caramba ! Trêve d'une modestie hypocrite. N'allez-vous pas à présent me traiter comme un rival ordinaire ? Allons donc ! Il est vrai que votre amour mutuel me contrarie, vivement même : mais qu'y faire ! Gela est ! Et puis, en justice, à qui la faute ? à moi. J'ai aimé cette petite d'un amour idéal ; je l'ai élevée dans ma pensée au-dessus de l'humanité ; j'en ai fait une sainte, une madone, que sais-je ? Une création céleste ! En un mot, j'ai été stupide. Oui, je vous le répète, je me reconnais le seul coupable de mon malheur. Que diable, avais-je besoin de jucher cette enfant sur un piédestal haut de cent pieds !

C'est une fort belle chose qu'un piédestal assurément, mais l'on doit s'y trouver très-mal à l'aise, surtout à quinze ans, cet âge où l'on soupire après l'espace et la liberté ! Qu'en est il résulté ? que Trinidad s'est empressée d'accepter la première main qui s'est tendue vers elle pour l'aider à regagner la terre. Je devais tout simplement lui parler d'amour, — comme tout le monde en parle, — lui faire ma cour, lui chanter des romances, en un mot, et ce mot résume tout, la traiter en femme, comme vous l'avez fait. De cette façon elle eût éprouvé pour moi la passion qu'elle ressent aujourd'hui pour vous. Je ne me plains donc pas.

— Oui, mais vous souffrez.

— Eh bien, oui, je souffre ! s'écria Polinario avec explosion. Cet aveu chatouille agréablement votre amour-propre, n'est-ce pas ? J'en suis ravi.

— Oh ! seigneur Polinario !

— Ne parlons plus de cela ; j’ai tort. Une fois marié, vous emmènerez Trinidad loin d’ici, hors d’Espagne, en Amérique, par exemple. Me le promettez-vous ? Je la doterai richement, je vous le répète.

— Vous me trouverez toujours prêt à obéir à vos moindres désirs. Quant à ce mariage, il n’aura pas lieu. Je n’assurerai jamais mon bonheur au détriment du vôtre. !

Polinario, plongé dans ses réflexions, ne me répondit pas ; il se contenta d’accélérer le pas, et je le suivis en silence.

— Ah ! voici Trinidad, me dit-il lorsque, trois quarts d’heure plus tard, nous entrâmes dans le bourg d’Elvicio. Pauvre enfant, comme elle est pâle ! Elle vous croyait perdu pour elle à tout jamais !

VII

Trinidad, qui se tenait sur le seuil de la porte de la maison, poussa un faible cri en nous apercevant, et parut d'abord vouloir s'élancer à notre rencontre. Soit que la pudeur la retînt, soit que l'émotion paralysât ses mouvements, elle s'arrêta presque aussitôt.

— Chassez toute triste pensée loin de vous, *senorita*, lui dit Polinario en la saluant avec une grâce parfaite, nous sommes devenus, Gomez et moi, les meilleurs amis du monde. Le ciel vous a conservé votre frère et votre amant.

Trinidad, déconcertée par ces paroles, n'y put répondre : elle nous pria d'entrer. Nous acceptâmes.

— Chère enfant ! lui dit Polinario en lui prenant la main. Que vois-je ? des traces de larmes sur vos joues. Ah ! combien je suis coupable. Mais à quoi bon revenir sur le passé, occupons nous plutôt du présent et de l'avenir. Voici le seigneur Gomez que je vous ramène plus amoureux de vous que jamais. C'est un bon et loyal jeune homme en qui j'ai toute confiance, et qui fera, je l'espère, votre bonheur. La conduite qu'il vient de tenir avec moi lui vaut toute mon amitié et toute mon estime. Je serais heureux de signer à son contrat de mariage. Vous rougissez ! de plaisir, sans doute ? Tant mieux. Cette affaire alors ne souffrira pas de retard.

Polinario, en parlant ainsi, avait l'air joyeux et fraternel ; son visage décelait un contentement parfait ; l'observateur le plus sagace n'eût pu saisir le plus léger indice de douleur ou d'affectation dans ses traits. Je reconnus qu'en me parlant naguère de sa force de volonté, il était encore resté au-dessous de la vérité.

Quant à Trinidad, sa contenance trahissait ingénieusement toutes les émotions qui l'agitaient. Il lui fallut se remettre un instant avant d'être en état de répondre au montero.

— *Senor Polinario*, lui dit-elle d'une voix mal assurée, votre bonté m'accable. Je suis au reste moins coupable que vous le supposez. Si j'ai semblé manquer de franchise envers vous, si je ne vous ai pas fait l'aveu du changement qui s'est opéré en moi, c'est que je ne voulais pas croire à ce changement, et que je me trompais moi-même. Tenez, encore à présent, —

c'est la peur, mon ignorance, une chose inexplicable, — je ne puis définir l'état de mon cœur. Mille pensées contradictoires me bouleversent l'esprit...

— Ce doute, ces perplexités que vous éprouvez font votre éloge, Trinidad, et s'expliquent fort naturellement par la beauté de votre âme. — Vous croyez, — à tort cependant, — me devoir quelque reconnaissance, et vous considérez comme un crime d'ingratitude envers moi le tendre sentiment qui vous attire vers le seigneur Gomez. Rassurez-vous. Le bonheur se trouve à votre portée, ne le laissez pas fuir. Il vous offre un frère et un amant. Acceptez l'amour du mari et conservez l'amitié et le dévouement du frère. Quant à moi, Trinidad, loin de me plaindre, je trouve au contraire fort beau le rôle que vous me laissez dans votre existence, celui de veiller à votre bonheur. J'espère me montrer digne de votre confiance... Ainsi voilà qui est convenu, continua Polinario après une légère pause, vous épousez le seigneur Gomez. Je vais m'occuper dès aujourd'hui des démarches nécessaires pour l'accomplissement de votre mariage.

— Oh ! Polinario, je cherche en vain des mots pour vous exprimer l'admiration que vous m'inspirez, s'écria Trinidad. Insensée que je suis ! par quelle fatale inspiration ai-je pu méconnaître tant de délicatesse et tant de générosité ? Comment peut-il se faire que je ne vous aie pas donné tout mon amour ? Merci, mille fois merci encore de votre abnégation et de votre dévouement ; mais le mariage que vous me proposez ne s'accomplira pas : il est impossible.

Trinidad se tut un moment ; puis, se retournant vers moi :

— N'est-il pas vrai, señor Gomez, me dit-elle, que vous avez le cœur trop haut placé pour accepter ce généreux sacrifice ? que payer votre bonheur à ce prix en ferait un remords pour vous ?

Je partageais l'opinion de Trinidad ; je baissai la tête sans répondre. Elle comprit mon silence.

— Je vous remercie de cette approbation tacite, — continua-t-elle, — elle me rend plus facile l'aveu qui me reste à vous faire. Écoutez-moi bien, senors. Folle, éperdue de douleur en songeant à votre duel, car je vous connaissais assez tous les deux pour être persuadée que la mort de l'un de vous devait en être la suite inévitable, à moins toutefois que Dieu ne permît un miracle en ma faveur, je me suis engagée, par un serment solennel devant la Vierge, à lui consacrer le reste de ma vie si ce miracle se réalisait. Votre présence ici vous dit assez que la mère de notre Sauveur m'a entendue : le miracle a eu lieu, il me reste à accomplir mon serment.

N'essayez pas de combattre ma résolution, elle est irrévocable. Je pars aujourd'hui même pour me rendre au couvent.

Cette résolution de Trinidad m'atterra ; une poignante douleur me traversa le cœur, des larmes me vinrent aux yeux..

— Trinidad, dit alors Polinario d'une voix altérée sans chercher à dissimuler son émotion, vous êtes une adorable créature, rien de parfait comme vous n'existe ici-bas. Votre détermination m'afflige profondément plus que je ne saurais vous l'exprimer, mais je ne la combattrai pas.

C'est le ciel dans sa bonté pour vous peut être, qui vous l'a inspirée. Oui, en y réfléchissant froidement, je vois là le doigt de Dieu. Pauvre enfant ! Qu'avais-je donc rêvé pour vous autrefois ? Que désirais-je aujourd'hui ? Votre malheur. Polinario ou Gomez votre époux ! Monstruosité ! Lier votre âme de sainte à la destinée de l'un de ces deux aventuriers ! Je ne comprends pas comment cette abominable pensée a pu me venir.

Du courage, Trinidad, et ne faiblissez pas. Vous m'avez vu sourire tout à l'heure, n'est-ce pas, lorsque j'arrangeais votre mariage avec Gomez ? Eh bien ! je souffrais tous les tourments de l'enfer. Je vous donnais à mon rival, et jamais mon amour pour vous n'avait été plus violent, plus entier ! L'idée de vous poignarder tous les deux m'est venue plusieurs fois : cependant ni l'un ni l'autre vous ne vous êtes aperçus de l'orage qui grondait en moi. Vous voyez que l'on peut toujours parvenir — lorsqu'on le veut fortement — à se vaincre. Et puis vous n'aurez pas seulement, comme moi, l'amour-propre pour vous soutenir ; vous aurez la religion, l'amour de Dieu pour vous consoler... Oui, Trinidad, partez...

— Je n'attendais pas moins de votre cœur, ô le plus noble des hommes, ô mon frère, s'écria Trinidad en se jetant dans les bras de Polinario.

Des pleurs que le montero n'essayait pas de cacher tombaient de ses yeux. Il me fit un signe que je compris. Tous les trois réunis dans une douce et douloureuse étreinte, nous mêlâmes pendant quelques instants nos larmes et notre douleur.

Le soir même de cette journée à jamais mémorable dans ma vie, Trinidad partit pour le couvent.

— Je vais me trouver bien seul à présent, me dit Polinario en revenant avec moi de Baylen, où nous avons été accompagner la jeune fille, car il est probable que vous aussi vous me quitterez bientôt ?

— Jamais, señor Polinario.

— Que dites-vous ?

— Je resterai avec vous tant que ma présence ne vous ennuiera pas. Oh ! ne me remerciez pas. Avec qui pourrais-je désormais causer d'elle, si ce n'est avec vous ? Et puis, au total, la vie de la Sierra-Morena me paraît bien préférable à celle de l'Université. Quel est mon rôle à Salaman que ! Celui d'un complaisant des jeunes gens riches. Quels sont mes moyens d'existence ? Des aumônes déguisées et des emprunts douteux. N'est-il donc pas plus honorable d'être un franc montero qu'un étudiant équivoque ? Si vous voulez m'accepter dans votre cuadrilla, je ferai en sorte de me montrer digne de votre amitié.

— Je le veux bien, Gomez, me répondit Polinario avec dignité, et, si, comme je n'en doute pas, je suis satisfait de vos services, je prendrai à cœur votre avancement. Quant à Trinidad, il est inutile que vous m'en parliez ; c'est un souvenir que je désire oublier. J'ai été tantôt, je ne sais dans quelle disposition je me trouvais, par trop sentimental avec elle. C'est une jolie nature, j'en conviens ; mais au total toutes les jeunes filles ont de bons mouvements avant de devenir femmes. Cette pauvre Trinidad ne savait plus, en nous quittant à Baylen, lequel de nous deux elle aimait le mieux. Elle fera une excellente religieuse.

Le lendemain matin, Polinario vint me chercher pour me présenter à ses *muchachos*. Ces senors accueillirent la nouvelle de mon enrôlement avec enthousiasme, et me comblèrent de prévenances. Cette formalité terminée, mon nouveau chef me prit par le bras et me conduisit jusqu'à Elvicio, où je devais rester quelques jours encore en attendant la fin de ma convalescence.

— Je regrette de n'avoir pu vous présenter aussi à mon lieutenant le senor don Bernardo Cuimbarda, me dit-il, c'est un excellent soldat, mais il est en ce moment fort loin d'ici, à Cadix, occupé à marier sa sœur et à recueillir un héritage ; nous remettrons donc cette démarche à son retour, qui ne peut au reste beaucoup tarder, car voici près de deux mois que dure son absence. A présent, je dois vous donner quelques renseignements sur notre position. Ma cuadrilla ne dépasse guère trente hommes. Elle sillonne la Sierra-Morena-à partir d'Elvicio jusqu'à Baylen. Seulement, comme la route qui traverse la Sierra est la seule que puissent prendre les voyageurs qui se rendent en Andalousie, il en résulte que les occasions ne nous manquent jamais ; nous n'avons que l'embarras du choix. Mon influence s'étend bien au-delà des limites de mes domaines. Je suis en relation d'amitié offensive et défensive avec une association fort originale qui existe⁹. Ces Siete ninos, ainsi appelés parce qu'ils ne sont jamais ni plus ni

moins de sept — ce qui fait que de nombreux postulants attendent toujours avec impatience la mort de l'un d'eux pour pouvoir le remplacer — exploitent les environs de Ecija, de Librija et poussent même parfois des reconnaissances jusqu'à près de Xérès de la frontera. A Xérès règne le caballero Espada, qui travaille ordinairement entre cette ville et Santa-Maria, au point nommé Buona-Vista. Il dessert aussi parfois la route de San-Lucar de Bamedas, et se relie du côté de Séville avec une cuadrilla intermédiaire, qui touche à celle des Siete ninos. Tous ces caballeros reconnaissent ma prépondérance, respectent religieusement les voyageurs à qui je donne des laissez-passer, et m'avertissent des tentatives que le gouvernement prémédite contre moi. Vous voyez que ma volonté s'étend sur la plus grande et la plus riche partie de l'Espagne ! Mais revenons maintenant à notre cuadrilla. Nos points de ralliement et de refuge sont ordinairement la Calorina, la Carlota et la Luisiana, trois délicieuses colonies allemandes établies par Charles III dans la Sierra-Morena, les oasis de nos solitudes. Nos attaques ont ordinairement lieu près d'une venta appelée la Soledad (la Solitude). L'effroi que mon nom inspire aux voyageurs nous dispense la plupart du temps de combattre. Nous traitons nos prisonniers d'une heure avec tout le respect dû à l'infortune, et ils nous quittent presque toujours amis.

A présent, si vous désirez connaître vos compagnons, je vous avouerai en confidence que ce sont les gens les moins vertueux que l'on puisse trouver. A une trahison près, ils sont capables de tout. Presque tous manquent de religion et négligent leurs devoirs de chrétiens. J'ai tenté plusieurs fois, sans grands succès, de les faire se confesser et suivre les exercices religieux du dimanche. J'ai dû renoncer, de guerre lasse, à leur salut. Au demeurant, façonnés par moi et braves jusqu'à la témérité, ils ne reculent jamais devant un danger. Il se trouve parmi eux plusieurs fils de famille.

— Je vous remercie beaucoup, seigneur Polinario de vos renseignements, lui répondis-je ; mais il en est encore un que vous avez oublié de me donner. Quelles sont donc les distractions que vous vous procurez dans la Sierra ?

— Mes distractions dans la Sierra ! mais vous figurez-vous bonnement que nous soyons des ours pour vivre ainsi toujours dans les forêts ? Nous avons tous nos logements dans les villes voisines, à Elvicillo, à Baylen, à Séville et Andujar. Plusieurs de mes hommes sont mariés et possèdent soit des établissements, soit des magasins de détail qui prospèrent à ravir.

— Mais la police ?

— Jolie question que vous me faites là, Gomez, pour un étudiant de Salamanque ! Est-ce que vous croyez à la police, vous, ou du moins à la sagacité et à la moralité de cette belle institution ? Les trois quarts des dénonciations qui m'arrivent me viennent de pauvres diables d'alguazils qui, sollicitent une place dans ma cuadrilla, et auxquels je jette de temps en temps quelques piastres, non pour les corrompre, mais par compassion. Si la police n'était pas si affamée et n'avait pas besoin de faire croire à son utilité, elle n'arrêterait jamais personne.

Cette conversation avec le seigneur Polinario me confirma dans ma résolution : la vie de montera me parut fort agréable, et je regrettai de ne pas avoir songé plus tôt à embrasser cette profession.

Quinze jours plus tard j'étais entièrement remis de mes blessures, et je prenais ma place dans la cuadrilla.

— Je ne vous raconterai pas, senor, les nombreuses et insignifiantes arrestations auxquelles je coopérai pendant le premier mois de mon engagement. Nous travaillions avec une méthode et une régularité ennemies de la poésie. Je laisserai de côté ces détails monotones et peu importants pour passer au récit d'une aventure qui arriva à cette époque à Polinario. Un jour qu'il nous avait tous convoqués à la Soledad, nous le vîmes arriver au rendez-vous revêtu de ses riches et luxueux vêtements andalous, son costume de prédilection. Il nous salua d'un air joyeux et narquois qui nous fit dresser l'oreille. Nous pressentîmes un événement.

— Mes enfants, nous dit-il, j'ai deux bonnes nouvelles à vous apprendre. La première, c'est que Monseigneur l'évêque de Minorque doit passer aujourd'hui dans la Sierra. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les respects que nous commande sa position, je sais que pas un d'entre vous n'est capable d'y manquer : néanmoins, si quelqu'un s'en écartait par inadvertance, je dois vous prévenir que je lui brûlerai la cervelle à l'instant ! Quant à ma seconde nouvelle, il est inutile que je vous en parle. J'attendrai pour cela que l'épisode de Monseigneur soit terminé.

Deux heures après cette communication de Polinario, nous vîmes arriver le carrosse qui portait Monseigneur. Un officier se tenait à cheval près de la portière ; vingt-cinq dragons le précédaient.

La route de la Sierra-Morena, qui passe près de Soledad, est étranglée entre un précipice extrêmement profond d'un côté, et une montagne boisée de l'autre. Cette route, à peine assez large pour permettre le passage à deux voitures marchant de front, est, comme vous devez le comprendre, très-facile à intercepter et à défendre. Dix hommes adroits et de sang froid y tiendraient aisément un régiment entier en échec.

Le carrosse n'était plus qu'à une vingtaine de pas de nous, lorsque Polinario, monté sur un admirable cheval andaloux, s'avança en caracolant à sa rencontre. A sa vue, le cocher qui conduisait s'arrêta ; un grand mouvement se fit parmi les dragons de l'escorte, et l'officier qui les commandait tira vivement un pistolet de ses fontes.

— Caballeros ! dit alors d'une voix haute et claire notre intrépide chef, je me nomme Polinario. La Quadrilla, embusquée à quelques pas de vous, me demande la bataille. La présence de Monseigneur m'empêche seule d'en donner le signal. Voyez si, par une résistance impossible, vous voulez compromettre la sûreté de Son Eminence ou si vous préférez vous retirer en paix. J'attends.

Un moment d'indécision suivit ces paroles : les dragons décontenancés jetaient à la dérobée des regards furtifs et effarés dans l'intérieur de la forêt.

— Auriez-vous peur, lâches ! s'écria leur officier en poussant son cheval sur Polinario. Allons, du courage ! Ces canailles ne sont pas à craindre. Feu sur le premier qui se montrera.

L'officier, pour donner l'exemple, leva alors son arme, ajusta Polinario et tira. Celui-ci le salua profondément.

— A défaut d'adresse, vous ne manquez pas de bonne volonté, lui dit-il en sortant son sabre du fourreau. Cependant, prenez garde ; un pas de plus, et vous êtes mort.

L'officier parut hésiter une seconde. Le devoir avant tout ! » murmura-t-il en stimulant de l'éperon son cheval. Aussitôt une forte détonation retentit, et il s'abattit avec sa monture au milieu de ses dragons effrayés ; je venais de décharger mon trabuco sur lui. — Sauve qui peut ! s'écria en ce moment un dragon qui tourna bride et s'élança au galop.

A cet exemple et à ce cri, toute l'escorte, semblable à une bande de perdrix qui s'envole à la vue du chasseur, se dispersa dans un désordre complet, laissant en notre pouvoir sans plus y prendre garde, Monseigneur dans son carrosse, et l'officier couché en travers du chemin.

— Quel est celui qui a fait feu contrairement à mes ordres ? s'écria Polinario en revenant vers nous.

— C'est moi, seigneurie, lui répondis-je ; mais je n'ai visé que le cheval... Tenez, voyez plutôt.

En effet, l'officier un instant étourdi par sa chute, se relevait lestement et s'enfuyait à toutes jambes.

— Venez, muchachos, nous dit Polinario en riant.

Nous sortîmes aussitôt de notre embuscade et nous courûmes vers le carrosse. L'évêque en nous apercevant fit plusieurs fois de suite le signe de la croix, et se rejeta dans le fond de la voiture. Polinario ouvrit la portière et abaissa le marchepied.

— Monseigneur, lui dit-il en s'inclinant profondément, que Votre Eminence se rassure : elle est entourée de bons chrétiens qui ne lui demandent qu'une chose, sa bénédiction.

— Et mon argent ? répondit l'évêque de Minorque à moitié rassuré par la politesse de notre chef.

— Dame ! monseigneur ! vous êtes si généreux pour les pauvres, que ces malheureux comptent bien peut-être un peu aussi sur votre charité.

— Allons, je vois que je ne dois pas trop me plaindre, Polinario, je pouvais tomber en de plus mauvaises mains que les vôtres, soupira l'évêque en descendant de son carrosse.

Nous nous découvrîmes tous devant lui avec respect.

— Je remercie Dieu du hasard qui me procure l'honneur de voir Votre Eminence, dit Polinario. C'est un bonheur que je désirais depuis longtemps.

— Pourquoi donc, Polinario ?

— Monseigneur, j'ai dévoré les trois volumes de sermons que vous avez publiés et cette lecture m'a inspiré, avec la plus profonde estime pour leur auteur, le plus vif désir de lui faire ma cour.

— Ah ! vous avez lu mes sermons, vous ? dit l'évêque d'un air extrêmement satisfait et un peu étonné. J'avoue que je serais assez curieux de connaître votre opinion ?

— Mon opinion est celle de tout le monde, Monseigneur ; je les trouve admirables. Il y en a un surtout que je ne pourrai jamais me rassasier de lire.

— Lequel, señor Polinario ?

— Celui qui est intitulé : « De la Grâce », et commence par : « Impies qui vous tordez de douleur dans les abîmes infernaux... »

— C'est cela même ! Je vous félicite de votre bon goût, Polinario : ce sermon compte, en effet, parmi mes meilleures productions. Connaissez-vous celui sur la vanité ?

— « Projets ambitieux, rêves insensés, que devenez-vous à l'approche de la mort ? »

— Parfaitement ! s'écria l'évêque au comble de la surprise. Ah ! comment se peut-il faire, señor Polinario, que doué d'un esprit aussi droit et aussi judicieux, vous soyez devenu chef de cuadrilla ? Pourquoi n'êtes-vous pas plutôt entré dans les ordres ?

— J'y ai songé dans ma jeunesse, Monseigneur, mais la vivacité de mes passions m'a entraîné dans une carrière moins sédentaire. Pourtant je ne désespère pas encore. Qui sait ? Peut-être Dieu, dans sa bonté infinie, me donnera-t-il plus tard la force de me repentir et de sortir du péché !

— Et qui sait aussi, si ce n'est pas la Providence qui m'a envoyé vers vous pour vous sauver ! s'écria l'évêque avec enthousiasme. Polinario, voulez-vous m'obéir ?

— Monseigneur n'a qu'à parler.

— Réunissez vos hommes et ordonnez-leur de m'écouter.

— De suite, Monseigneur.

A un signal de Polinario, les monteros accoururent. Les uns rapportaient des sacs de piastres ; d'autres, des pièces dépareillées d'une nombreuse vaisselle plate en argent ; quelques uns enfin de riches vêtements pontificaux. Ce spectacle arracha un soupir à l'évêque.

— Le zèle de vos gens va me mettre dans un triste état pour continuer mon voyage, dit-il.

— Comment cela, Monseigneur ?

— En ne me laissant ni un réal à distribuer aux pauvres qui se presseront sur mon passage, ni un costume pour officier dans les villes où je passerai.

— Votre Eminence a raison. Holà ! vous autres, — continua Polinario, en s'adressant aux hommes chargés du butin, — reportez tout cela dans le carrosse de Monseigneur.

Cet ordre, malgré le respect absolu que nous inspirait à tous la personne de notre chef, fut fort mal accueilli, et souleva d'unanimes murmures. Polinario se retourna vers nous.

— Eh bien, enfants, reprit-il d'une voix douce, ne m'avez-vous pas entendu ? Quelqu'un aurait-il une observation à me soumettre, qu'il parle !

Un de nos compagnons, après avoir hésité, sortit de la foule, et s'avancant hardiment vers l'évêque, lui arracha, sans prononcer une parôle, la croix pastorale garnie de diamants qui ornait sa poitrine.

— Profanation et sacrilège ! s'écria Polinario, en poussant un véritable rugissement de tigre. Chien maudit, à genoux, ton heure a sonné.

Une seconde plus tard, le montera gisait inanimé dans une mare de sang : Polinario venait de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

VIII

Le châtement avait suivi de si près l'offense, que l'évêque n'avait eu le temps ni de se plaindre du coupable ni d'intervenir en sa faveur.

— Que l'on jette ce cadavre au fond d'un précipice, dit froidement Polinario ; cette bête brute n'est pas digne de l'honneur des funérailles ! A présent, Monseigneur, nous attendons avec tout le recueillement qu'elle mérite votre éloquente et sainte parole.

Le pauvre évêque était tellement ému qu'il lui fut impossible de trouver les premiers mots de l'exorde de son sermon.

— Polinario, balbutia-t-il, je voudrais bien me remettre en route.

— Votre résolution m'afflige profondément, Monseigneur ; n'importe, je dois me soumettre à vos moindres désirs. Je vous prierai toutefois humblement de vouloir bien prendre la peine de vérifier, avant de vous éloigner, si vos bagages sont au complet.

Un quart d'heure plus tard, l'évêque de Minorque, réinstallé dans son carrosse, prenait congé de nous.

— Polinario ! s'écria-t-il, jamais je n'oublierai votre générosité. Un pressentiment me dit que, revenu enfin de vos erreurs, vous rachèterez par une nouvelle existence les écarts de votre passé. Mais qu'avez-vous donc, vous paraissez inquiet, distrait, vous ne m'écoutez pas ?

— Monseigneur, c'est qu'il me semble entendre dans le lointain le roulement d'une voiture... oui, je ne me trompe pas, que Votre Eminence me pardonne... travailler, c'est prier, dit le proverbe. Eh ! les enfants, à cheval !...

L'évêque poussa un profond soupir.

— Encore une arrestation que vous allez opérer, Polinario ?

— Une magnifique affaire, Monseigneur.

— Mais, malheureux, si vous étiez tué... tué en état de pêché mortel... Allons, je ne dois pas me montrer ingrat... Polinario, agenouillez vous, et recevez ma bénédiction...

— Oh ! merci, Monseigneur, s'écria peu après notre chef en se relevant : absous par Votre Eminence, je ne craindrais plus d'arrêter le roi d'Espagne et de Castille, Sa Majesté Très-Chrétienne, en personne.

— Bon ! murmura l'évêque d'un air accablé, voici qu'à présent je me rends involontairement complice de Polinario, que j'excite son courage. Fuyons ! fuyons !

Cette fois Polinario ne jugea pas à propos de nous mettre en embuscade, nous piquâmes en avant, et nous ne tardâmes pas à apercevoir la nouvelle proie que le hasard nous envoyait.

— Enfants, nous dit Polinario en nous désignant un carrosse attelé de six mules dont cent pas nous séparaient à peine, il s'agit maintenant de soutenir la vieille réputation de galanterie des monteras. Ce carrosse renferme la fleur des beautés d'Espagne, la séduisante et renommée duchesse d'A***. Je vous sais trop caballeros pour vous recommander d'être courtois.

N'oubliez point toutefois que la duquessa est habituée aux bonnes manières et à l'amabilité des raffinés de la cour ; que ses jugements, en fait de modes, sont sans appel, et que si nous nous montrons grossiers ou mal élevés, elle nous rendra ridicules dans la société de l'aristocratie ! Que chacun se tienne donc sur ses gardes.

Polinario, après avoir dit ces paroles, éperonna son magnifique cheval andaloux, qui, en quatre ou cinq bonds, vint tomber droit devant l'attelage des mules ; le cocher s'arrêta.

Sept à huit laquais qui servaient d'escorte à la duchesse s'empressèrent de tourner bride et d'abandonner leur maîtresse. Polinario les rappela.

— Holà ! poltrons, leur cria-t-il, rassurez vous ; vous n'avez pas à craindre que nous vous dépouillions de vos livrées, dont nous ne saurions que faire. Restez.

Polinario parlait encore, lorsque la portière du carrosse s'ouvrit et que la duchesse d'A*** mit d'elle-même pied à terre. Ici, señor, je vous demanderai la permission de ne pas essayer de tracer un portrait impossible. Que votre imagination évoque la perfection la plus achevée, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de la beauté de cette jeune femme si justement célèbre. Sa vue nous arracha un cri d'admiration.

Elle rejeta, par un geste fier et hautain, les boucles de son admirable chevelure blonde qui tombaient sur son front, puis, fixant de ses grands beaux yeux noirs notre chef, qui s'était empressé de descendre de cheval :

— C'est vous qui êtes le montero Polinario ? lui dit-elle d'une voix assurée. Très-bien. Moi, je me nomme la duchesse d'A***. Mon nom ne doit pas vous être étranger, et vous n'ignorez pas sans doute de quel crédit je jouis à la cour. Faites votre métier, ami Polinario, volez-moi en ennemie,

mais n'oubliez pas que le moindre mauvais procédé de votre part serait promptement suivi d'un châtement exemplaire et terrible.

— Senora, répondit Polinario, qui, son chapeau à la main, avait écouté la duchesse sans l'interrompre, vous vous méprenez étrangement sur nos intentions. Nous n'obéissons nullement, mes hommes et moi, à une pensée de cupidité ! Nous vous attendions pour vous servir d'escorte.

— Voilà qui est plaisant, dit la duchesse en souriant. Ah ! oui, je devine ! Et à combien fixez-vous, Polinario, l'office que vous m'offrez ?

— C'est, au contraire, moi qui suis à présent votre débiteur, senora.

— Je ne vous comprends pas !

— Vous avez daigné sourire, madame ! Or, j'estime qu'un de vos sourires vaut un million !

A cette réponse, prononcée avec ce grand air de courtoisie que personne ne savait prendre comme notre chef, la duchesse ne put dissimuler son étonnement.

— Mais, vraiment, señor Polinario, c'est à se croire en pleine cour ! dit-elle.

— Ah ! senora, au nom du ciel, je vous en conjure ! ne me confondez pas, moi et mes hommes, avec ces petits seigneurs pommadés, pantins et bruyants, qui s'agitent dans les antichambres des palais ! Cette comparaison serait trop à notre désavantage ; elle vous donnerait une détestable opinion de nous !

— Au fait, c'est possible, Polinario, dit la duchesse pensive... Ma foi, continua-t-elle après un court silence, je ne suis pas fâchée de mon aventure ! Je m'ennuyais à mourir lorsque vous m'avez arrêtée : votre originalité m'aura distraite, je vois que vous êtes un caballero d'esprit, il nous sera facile de nous entendre. Causons sérieusement. J'ai avec moi quelques bijoux, non pas bien précieux, mais à la possession desquels j'attache, comme souvenir, un prix extrême. Voulez-vous me les laisser ? Je vous donne ma parole qu'aussitôt rendue à Cadix, je m'empresserai de vous en faire passer la valeur. Soyez persuadé que vos intérêts n'auront pas à souffrir de votre confiance en ma loyauté.

— Senora, vos paroles d'à présent viennent de gâter votre sourire de tout à l'heure. Mon Dieu, que les réputations sont donc souvent mensongères ! La renommée vous représente comme étant une femme d'esprit supérieur, et...

— Achevez, senor dit la duchesse en voyant notre chef hésiter d'abord, puis ensuite garder le silence.

— Et cette même renommée vous a sans doute parlé de moi comme d'un montera cupide et grossier ?

— Ce qui signifie, Polinario, que votre sensibilité et votre désintéressement égalent mon manque d'esprit.

— Mais après tout, pourquoi vous en vouloir et vous accuser ! reprit Polinario ; le sourd et l'aveugle ne sont pas coupables de ne pas entendre et de ne pas voir ! Habités à un monde ridicule et mesquin, il n'est pas étonnant que l'homme d'énergie et de cœur soit resté, pour vous, un mystère !... Madame la duchesse, je ne vous retiens plus ! vous êtes libre de continuer votre chemin !...

La duchesse rougit et un éclair d'indignation illumina son œil noir.

— Senor, dit-elle d'une voix brève et nettement accentuée, je repousse votre pitié. Je ne me remettrai en route qu'après que vous aurez tarifé ma rançon !... La duchesse d'A*** ne peut être l'obligée d'un montera !... Ne vous gênez pas... je vous avertis que je suis très-riche.

Polinario éclata de rire ; puis, lorsque sa gaîté se fut un peu calmée :

— Convenez, senora duquessa, dit-il, que votre insistance à être dévalisée est une chose fort rare et fort originale.

A cette réflexion la duchesse ne put conserver son sérieux.

— Allons, senor Polinario, répondit-elle, puisque vous avez la force, je dois me soumettre à votre générosité !... Toutefois je ne vous cacherais pas qu'il me serait pénible de m'éloigner sans vous laisser, non pas une indemnité, mais au moins un souvenir ! Que désirez vous ?

— Ce ruban bleu qui orne votre chevelure, senora !

La duchesse rougit, et, affectant de prendre un air moqueur :

— De mieux en mieux ! dit-elle. Nous voici aux anciens temps de la chevalerie, à l'époque du siège de Grenade. Puisque vous avez ma parole, Polinario, il ne m'est plus possible de me dédire ! Tenez, voici ce ruban !

Polinario mit un genou en terre, et reçut avec un profond respect le léger tissu de gaze que lui tendait la duchesse.

— Madame, dit-il en se relevant, du moment que vous avez été assez bonne pour me traiter en caballero, je ne vois pas trop quel motif vous empêcherait d'accepter une légère collation que je vous ai fait préparer dans la venta¹⁰ voisine.

— Je reconnais, Polinario, que vous avez été jusqu'à ce jour indignement calomnié, puisque loin de dévaliser les voyageurs, vous les nourrissez... Sur ma parole, vous êtes un fort divertissant personnage ! J'accepte de grand cœur votre collation. Le récit que j'en ferai aura, je n'en doute pas, un prodigieux succès à la cour.

Une heure plus tard la duchesse était assise devant une table magnifiquement dressée et couverte de fleurs ; les domestiques et ses suivantes attendaient debout qu'elle eût achevé son repas pour prendre leur part des restes du festin dont Polinario lui faisait les honneurs avec une grâce et une aisance que le courtisan le plus raffiné eût enviées. Quoiqu'habitué depuis longtemps à l'irrésistible séduction que notre chef savait donner à ses moindres actions, les ressources qu'il déploya pour tenir tête à la duchesse nous remplirent d'admiration : jamais encore nous ne l'avions vu sous un jour aussi brillant !

Vous n'ignorez pas, senor, qu'en Espagne une fête ne peut se terminer sans que la guitare mêle ses accents à la gaîté des convives. Au dessert, la duchesse d'A*** pria Polinario de chanter.

— Ce serait avec plaisir que je vous obéirais, senora, lui répondit-il, mais, hélas ! je ne sais aucune chanson.

— Tant mieux ! cela vous forcera à improviser.

— L'improvisation est chose dangereuse, madame ! Elle livre parfois les secrets du cœur !

— Je vous promets une discrétion à toute épreuve.

— Et de l'indulgence, madame ?

— Mieux que cela, une absolution, Commencez, j'écoute.

Polinario préluda sur sa guitare ; puis, d'une voix dont le timbre mâle et mélodieux avait un mordant dont vous ne sauriez vous faire une idée :

Si le préjugé vous domine
Regardez-moi : j'ai bonne mine.
Je suis ardent, jeune et bien fait.
Le brave devant moi s'incline.
L'amour m'enflamme et le danger me plaît.
Je vaudrais cent fois mieux qu'un vieux duc en ruine,
Souvent poltron, et toujours contrefait.

Je ne vous redirai pas, señor, cette longue chanson que vous devez connaître ; je continue mon récit. Lorsque Polinario cessa son improvisation, la duchesse se leva brusquement de table ; puis, adressant la parole avec une extrême vivacité à ses serviteurs :

— Que l'on attelle sans plus tarder. Il se fait tard, et nous n'avons déjà que trop perdu de temps. En route

A peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées que la duchesse, installée de nouveau dans son carrosse, continuait son voyage.

— Dès l'instant que vos monteros n'en veulent pas à mes bagages, dit-elle à Polinario, qui caracolait à la portière, votre escorte me devient inutile. Tenez, voici pour vous et pour vos amis.

La duchesse allongea le bras, et laissa tomber une bourse pleine d'or.

— Madame, s'écria Polinario, pâle comme un mort, ce n'est pas parce que vous êtes une femme, mais bien parce que je vous aime, que je vous pardonne ! Nous nous reverrons !

Le soir de ce même jour Polinario me prit à part :

— Gomez, me dit-il, j'ai besoin de parler d'elle, sois mon confident. Je suis fou d'amour !

— Et Trinidad ? lui demandai-je d'un ton de doux reproche.

— Ah ! quelle différence de cette fille du ciel à cet ange des ténèbres, me dit-il : j'avais un culte pour Trinidad, et c'est la passion la plus ardente que je ressens pour la duchesse... Je veux qu'elle m'aime, Gomez ! Ce que je veux s'accomplit toujours tôt ou tard : elle m'aimera !

A partir de ce moment, Polinario changea comme par enchantement : cet homme, doué d'une si prodigieuse force de volonté, se trouva, pour la première fois de sa vie, désarmé contre lui-même ; il tomba dans une sombre mélancolie, et ne s'occupa plus que machinalement de la direction de la cuadrilla.

Une fois je le vis venir à moi tout désespéré : il avait perdu le ruban bleu que lui avait donné la duchesse ; cet accident, d'une si minime importance, prit à ses yeux toute la valeur d'un grave événement.

— J'ai déjà commandé des affiches à un libraire de Baylen, me dit-il : j'entends qu'elles soient placardées dans les principales villes d'Espagne. Je promets une récompense de cent onces ¹¹ à celui qui me rapportera mon trésor.

Ce qui fut dit s'exécuta : les affiches de Poildario eurent un succès inouï, un retentissement fabuleux ; tout le monde y vit un défi jeté au

gouvernement et à l'autorité. Le ruban ne se retrouva pas.

Un matin, — deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait égaré son fameux talisman, — Polinario m'avertit que j'eusse à me préparer pour l'accompagner en expédition. Je regrette, me dit-il, le retard inexplicable de mon lieutenant Guimbarda qui va laisser la cuadrilla livrée à elle-même. Après tout, son organisation est si forte que mon absence sera pour elle sans dangers.

Nous montâmes à cheval, et Polinario lança de toute sa vitesse son cheval andaloux ; en moins de cinq heures nous fîmes vingt lieues, nos bêtes tombaient de fatigue.

— Achetons deux chevaux et continuons notre route, me dit-il.

— Quoi ! vous allez abandonner ainsi votre cheval favori ?

— Que m'importe cette bête ? il s'agit d'arriver. En avant !

Polinario avait les questions en horreur ; je n'osai l'interroger sur le but de notre voyage.

Le lendemain, au point du jour, nous entrions dans la ville du port de Santa-Maria.

— Senor, lui dis-je, nous commettons une imprudence qui n'a pas de nom. La cour, réfugiée à Cadix, doit venir assister aujourd'hui à une superbe course de taureaux qui se donne au port de Santa-Maria. Avant deux heures d'ici, la ville comptera vingt mille âmes... Si un intérêt extrêmement puissant ne vous retient ici, je vous conseille...

— Je n'aime pas les conseils, Gomez, s'écria t-il en m'interrompant. Je n'apprécie que les dévouements aveugles ! Si tu es mon ami, reste ; sinon, pars !

Inutile d'ajouter, senor, quelle fut ma réponse : je restai.

— M'est-il au moins permis d'aller prendre un peu de repos ? lui demandai-je. Depuis hier nous avons franchi une distance de près de cinquante lieues, et je suis brisé de fatigue.

— Fais comme bon te semblera, Gomez, me dit-il. Quant à moi, je ne me suis jamais senti plus frais et plus dispos que ce matin : il faut que je sorte pour me procurer un habit convenable : avec mes vêtements froissés par le voyage et couverts de poussière, je ferais une triste figure à la corrida de tantôt !

— Quoi ! m'écriai-je avec un étonnement rempli d'effroi, auriez-vous donc l'intention d'assister à la course de taureaux ?

— C'est le seul motif qui m'a conduit ici. Tu ne comprends donc pas, Gomez ?

— Qu'avant dix jours nous serons garrotés ! Parfaitement. Tenez, à présent, je n'ai plus sommeil et je suis prêt à vous accompagner où bon vous semblera.

— Que tu es peu intelligent aujourd'hui !... Ne devines-tu pas Qu'elle doit paraître à la corrida ?...

— Ah ! vous êtes sûr de cela ?

— C'est elle-même qui m'a fait prévenir !

— En ce cas, je me tais ! Allons acheter des vêtements.

Il pouvait être deux, heures de l'après-midi lorsque la course commença ; une bonne demi heure au moins avant l'ouverture du *toril*, nous étions déjà, Polinario et moi, placés dans une loge ; assise à vingt pas à peine de nous, la duchesse d'A*** attirait, par sa toilette et par sa beauté, tous les regards. Jamais je n'avais vu une foule pareille à celle qui, ce jour-là, encombra le vaste cirque ; le nombre des spectateurs atteignait près de dix mille personnes.

Les courses furent magnifiques ! au cinquième taureau il y avait vingt chevaux et un homme de tués ! Deux picadores et un chulo avaient également reçu des blessures que l'on disait mortelles. L'enthousiasme était à son comble : les femmes se trouvaient mal de bonheur et sanglottaient de joie ! Le sixième taureau qui fit son entrée dans l'arène nous donna les plus belles espérances ! A son œil sanglant, à ses narines gonflées et fumantes, au frémissement qui agitait son corps nerveux, à l'impétuosité irrégulière et saccadée de ses bonds on devinait aisément un animal de race. La noble bête ne trompa pas nos prévisions ; sa conduite fut admirable. Doué d'une ruse de renard et d'une légèreté de tigre, cet excellent taureau eut l'honneur d'éventrer deux hommes.

Ce fait, qui se représente si rarement, frappa de stupeur l'épée chargé de terminer sa glorieuse carrière ; il marcha d'un pas chancelant et le visage décoloré à la rencontre de son adversaire ; cette émotion, qui n'échappa pas à la foule, valut à la espada¹² les injures des spectateurs ; une nuée d'oranges lancées de toutes les loges, en signe de mépris, augmenta encore la confusion et le trouble du misérable.

Un silence solennel se fit lorsque la espada et le taureau furent face à face ! Quant à moi, à la façon dont le taureau, insensible aux provocations de son ennemi, se recula en grattant la terre de son sabot, je compris que la

espada était perdu. Je ne me trompais pas. L'animal saisissant avec un rare bonheur et une singulière intelligence un faux mouvement de son adversaire, s'élança sur lui d'un bond terrible et lui plantant ses cornes en pleine poitrine, le jeta en l'air à une hauteur de plus de vingt pieds. La espada retomba mort.

Ce dernier exploit du merveilleux taureau changea notre enthousiasme en délire. Nous nous embrassions et nous nous félicitions les uns les autres sans nous connaître. Bientôt mille têtes se retournèrent vers la loge royale, et dix mille voix demandèrent qu'on fît marcher une nouvelle épée. Honte éternelle ! aucun matador ne répondit à cet appel : les misérables avaient peur !... Jamais une monstruosité pareille ne s'était présentée dans une course.

La foule, indignée, commençait déjà à démolir le cirque, lorsque Polinario tressaillit ; puis tout à coup et avant que j'eusse le temps de deviner en projet, il enjamba le rebord de la loge et sauta légèrement dans l'arène.

IX

A la vue de cet aficionado¹³ qui, botté et éperonné, entraît si témérairement en lice, les spectateurs se tordirent de joie sur les banquettes et poussèrent des bravos frénétiques. Quant à Polinario, froid et impassible, il fût, suivant l'usage, s'agenouiller devant la loge royale pour solliciter la permission de tuer le taureau. Si le corrégidor l'eût refusé, je ne doute pas qu'on ne l'eût massacré sur place.

Comment décrire à présent le silence solennel, l'émotion poignante de la foule, lorsque Polinario, après avoir obtenu l'assentiment du magistrat, marcha droit à l'ennemi ? On entendait les cœurs battre dans les poitrines.

L'intérêt déjà presque douloureux, tant il était violent, que l'on portait à Polinario, s'accrut encore, lorsqu'on le vit s'éloigner des palissades derrière lesquelles il eût pu, en cas d'un danger extrême, chercher un refuge, et venir se camper au beau milieu de l'arène, hors de portée de tout secours.

Le taureau lui-même, comme étonné de l'audace de son nouvel adversaire, cessa ses bonds furieux et parut hésiter. Pendant près de cinq secondes, qui me parurent durer une heure, l'homme et l'animal, à peine séparés l'un de l'autre par une distance de deux pas, restèrent immobiles à s'observer. La sueur perlait sur mon front.

Soudain une exclamation spontanée et formidable poussée par la foule retentit jusqu'aux deux ! Polinario sortant, par un trait de génie, des règles de la tauromachie, s'était élancé sur son ennemi, et d'un coup d'épée si adroitement donné que pas une goutte de sang ne rejaillit, l'avait jeté mort par terre ! Je renonce à vous décrire le délire des spectateurs. Le souvenir de cette corrida, hélas ! à jamais mémorable, comme vous le verrez tout à l'heure, est encore aussi vif en moi que si elle avait eu lieu hier.

Les femmes jetaient dans l'arène leurs bijoux, leurs mouchoirs ; les hommes leur or.

Polinario, les bras croisés, la tête inclinée sur sa poitrine, le visage soucieux, semblait ne pas s'apercevoir de l'admiration qu'il excitait, et restait étranger à son triomphe.

Les onces en roulant à ses pieds avaient formé un tapis d'or ; il se contenta, de désigner aux chulos, par un geste dédaigneux, ces richesses, et

d'une voix dont les notes sonores et impérieuses révélaient l'habitude du commandement : Ramassez ceci pour vous, enfants ! dit-il.

Après une courte hésitation, il parut prendre son parti : il s'avança jusqu'à la loge où se tenait la duchesse d'A***, et, mettant un genou en terre, il la salua de son épée sanglante.

Jamais je n'oublierai le cri de joie folle, insensée que poussa Polinario lorsqu'un ruban bleu, mollement balancé par la brise, vint tomber à ses pieds.

La duelliste était vaincue.

Tant de courage, de générosité et de galanterie, portèrent le délire des spectateurs jusqu'aux dernières limites de la frénésie ; je suis persuadé que parmi les femmes présentes à cette course, il n'en était pas une qui n'eût abandonné en ce moment, pour suivre Polinario, ses enfants, sa famille, son fiancé !

Hélas ! un horrible dénouement devait clore cette belle journée.

Soit que les démonstrations des spectateurs eussent été trop bruyantes et trop vives, soit que la foule fût trop nombreuse, un sinistre craquement se fit entendre, et le cirque s'écroula avec un horrible fracas.

Je me cramponnai instinctivement à une poutre restée debout : de la hideuse mêlée, de la scène sans nom qui suivit la catastrophe, je ne me rappelle qu'une chose : un homme qui, une épée de matador à la main et portant une femme évanouie sur son épaule, se frayait un sanglant passage à travers la foule éperdue de frayeur.

La duchesse fut sauvée. Polinario ne rentra à l'auberge que trois jours plus tard.

— Ami, me dit-il en m'abordant, ne m'interroge jamais sur cette absence !... Je t'aime réellement comme un frère. Eh bien ! si après avoir deviné mon secret, tu le dévoilais, je te jure sur mon honneur que je te poignarderais sans hésiter !...

Le soir du retour de Polinario, l'aubergiste lui remit une lettre qu'un inconnu avait apportée pour lui. Cette lettre était de Trinidad ; elle ne contenait que ces deux lignes ;

« Polinario, j'ai besoin de votre appui. Accourez, je vous attends ! »

— Eh bien ! lui demandai-je en l'interrogeant du regard.

— J'ai promis à Trinidad un dévouement éternel, me répondit-il ; ma parole m'engage. Le devoir avant tout !

Polinario commanda à l'aubergiste de seller nos montures : nous nous mîmes en route.

Hélas ! à peine avions-nous fait cent pas que nos deux chevaux s'abattirent ; puis, avant que nous eussions le temps de nous relever, une nuée de dragons et d'alguaz ils embusqués dans le corridor d'une maison voisine, fondirent sur nous et nous lièrent les bras.

— Comment ai-je pu tomber d'ans un piège si grossièrement tendu ! me dit tranquillement Polinario. J'étais trop heureux !... Mon pauvre Gomez, ton pressentiment se réalise : je commence à croire que nous serons garrottés.

Le lendemain, nous comparûmes devant le juez de letras ¹⁴, et notre procès s'instruisit.

Le misérable qui nous avait vendus était ce lieutenant Guimbarda, dont l'absence prolongée contrariait si fort Polinario.

— Enfin, dit-il à son ancien chef, te voilà en mon pouvoir ! il m'est donc donné de me venger de ta supériorité qui si longtemps a pesé sur moi ! Quant à toi, Gomez, ajouta-t-il en se retournant de mon côté, rappelle-toi, quand on passera à ton col la cravate de fer, que l'auteur de ta mort est ce même homme que tu as déchiré avec tes dents et frappé de ton couteau, la nuit de ton arrivée à Elvicio !...

— Quoi, infâme ! m'écriai-je, c'était toi qui violentais Trinidad lorsque le ciel me permit de voler à son secours ?

— Ne cause pas avec cet homme, Gomez, interrompit Polinario : lorsque le hasard met en présence d'un traître, on lui écrase la tête sous le talon de sa botte, ainsi qu'à un reptile, mais on ne s'abaisse pas jusqu'à lui parler !

Notre procès, contrairement à l'usage, marcha très-vivement. Quinze jours plus tard, nous fûmes condamnés à mort. La veille d'entrer en *capilla*, je me déterminai à aborder avec Polinario un sujet de conversation que je n'avais osé traiter encore.

— Je crois, Polinario, lui dis-je, que si vous vouliez prendre la peine d'écrire une lettre à une grande dame que je sais, notre position changerait du tout au tout. !...

— Me réclamer d'une femme et abuser d'un secret ! s'écria-t-il avec violence. Suis-je donc un malhonnête homme, un bandit ! Plus un mot là-dessus, Gomez... ou je te maudis...

Le lendemain, — il ne nous restait plus que quarante-huit heures à vivre — le juez de letras daigna se présenter en personne dans notre cachot.

— Polinario, dit-il en entrant, je vous apporte votre grâce !...

— A quelles conditions ? demanda froidement Polinario,

— A la condition que vous livrerez votre *cuadrilla*, et que vous serez incorporé dans l'armée.

— Je refuse, señor juez de letras...

Le juge, connaissant la fermeté de Polinario, comprit qu'il était inutile d'insister et s'éloigna sans ajouter un mot.

— Je n'ai pas cru nécessaire de te consulter pour répondre, Gomez, me dit mon chef.

— Vous avez eu raison ; je vous remercie. Une heure plus tard, le juez de letras entra de nouveau dans notre prison.

— Que voulez-vous encore ? lui demanda Polinario avec un commencement d'impatience.

— Cette fois j'apporte de bonnes nouvelles. On assure l'oubli et le pardon du passé à ceux de votre *cuadrilla* qui consentiront à rentrer honnêtement dans la société, et du repentir desquels vous vous porterez garant.

— Et de moi, qu'exige-t-on ?

— Que vous escortiez, moyennant un salaire qui sera débattu plus tard, les voyageurs qui traversent l'Andalousie.

— Allons donc ! Pourquoi ne pas m'offrir tout de suite une place de cocher !... — Je dois vous faire observer, Polinario, que vous ne vous trouveriez sous les ordres de personne. C'est vous-même qui choisirez vos hommes et formerez les escortes !

— Savez-vous, señor, interrompit Polinario en riant, que jamais juez de letras n'a mis, pour arracher un condamné à l'échafaud, une insistance pareille.

Je suis tenté de croire que vous subissez l'influence d'une volonté supérieure à la vôtre.

— Eh bien, oui, je l'avoue, j'obéis à des ordres.

— Et de qui viennent ces ordres ? demanda Polinario avec une émotion qui ne m'échappa pas.

— De Monseigneur l'évêque de Minorque.

— Ah ! il ne s'agit que de Monseigneur.

— Il m'a même chargé, dans le cas où je rencontrerais une invincible résistance de votre part, poursuivit le juez de letras, de vous remettre ce mot d'écrit. Tenez, lisez.

Polinario décacheta, de l'air le plus indifférent du monde, le billet que lui remit le juge ; mais à peine y eut-il jeté les yeux, que son visage se couvrit d'une vive rougeur.

— J'accepte, je me sou mets, dit-il ; il sera fait selon le bon plaisir de la cour.

Le billet n'était pas de l'évêque de Minorque, il avait été tracé par la plus jolie main de toutes les Espagnes !

En cet endroit de son récit, j'interrompis l'illustre partisan :

— Senor Gomez, lui dis-je, il me semble que depuis un moment vous glissez avec une extrême rapidité sur les événements. Peut-être bien êtes-vous fatigué ? Quelque intérêt que j'éprouve à vous écouter, je ne voudrais cependant pas devenir importun...

— Rien ne m'est au contraire plus agréable que d'évoquer les souvenirs, hélas ! si loin de moi, de ma jeunesse. Mais vous oubliez, senor, que la journée s'avance et que l'heure du tirage ne peut plus guère tarder à sonner !... Et tenez, voici justement l'ayuntamiento qui vient chercher sa proie... Vous voyez que j'avais raison de me presser. Qui sait s'il me restera encore le temps nécessaire pour terminer mon histoire !...

Gomez parlait, encore que déjà les membres de la municipalité, passant par la geole, avaient pénétré dans la prison.

— Senores, me dit un porte-clefs, l'on va procéder au tirage... il faut me suivre.

Gomez, dont le usage impassible ne décelait aucune émotion, obéit de fort bonne grâce à cet ordre.

— Voulez-vous prendre la peine de m'accompagner, me demanda-t-il d'une voix calme et assurée, peut-être bien trouverai-je, pendant le temps que prendra l'opération, le moyen d'achever mon récit ?

J'aurais bien voulu éditer le lugubre spectacle qui m'attendait, mais, poussé par une curiosité supérieure à ma raison, je me levai et je suivis Gomez.

Lorsque je pénétrai, en compagnie de l'ami de Polinario et du muletier Ortega, dans la salle commune de la prison, un des membres de l'ayuntamiento était occupé à écrire sur des bulletins les noms des détenus politiques.

Ces bulletins devaient être mis ensuite dans un chapeau et tirés au sort. Les quarante-huit premiers sortants désignaient les victimes voulées y la mort.

— Les moments sont précieux, me dit Gomez, après avoir été serrer la main de plusieurs de ses compagnons d'infortune. Ne m'interrompez pas... je poursuis : une fois libre, le premier soin de Polinario fut de rencontrer son ex-lieutenant Guimbarda ! Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce misérable tomba sous le couteau de son ancien chef.

Pendant six mois, Polinario tint religieusement la parole qu'il avait donnée à la cour. Pas un seul voyageur ne fut dépouillé. Malheureusement pour la sécurité publique, le gouvernement méconnut bientôt nos services et se refusa à nous payer l'arriéré qui nous était dû.

— Nous serions bien niais de nous ruiner pour des ingrats, nous dit Polinario ; amis, reprenons notre vie passée, rentrons dans notre indépendance !

Cette proposition nous combla de joie ; nous l'accueillîmes avec enthousiasme.

Pendant cinq années consécutives nous restâmes les maîtres absolus de la Sierra-Morena.

— Et la duchesse d'A***. Gomez ?

— La duchesse d'A***, senor, avait eu un caprice pour le Montera, mais l'homme aux gages du gouvernement ne pouvait plus lui plaire ! Polinario était à peine sorti de prison que déjà elle l'avait oublié.

Après cinq années de triomphes non interrompus, car nous battîmes plusieurs fois les troupes du gouvernement, Polinario reçut une lettre que Trinidad lui écrivit à son lit de mort, pour le supplier de renoncer à sa dangereuse profession. Cette prière de la douce enfant réussit. Polinario, soit remords, soit fatigue, soit dégoût, traita de nouveau avec la cour, et obtint sans peine l'oubli du passé. La cuadrilla fut dissoute et Polinario se retira à Baylen. Les habitants de cette ville, fiers de posséder un tel homme, s'empressèrent de le nommer alcade, Je dois ajouter que Polinario remplit pendant huit années les fonctions de son honorable charge avec un zèle et une intégrité admirables. Il était l'idole de la population.

De temps en temps, pour égayer nos loisirs, nous nous livrions à quelques expéditions de contrebande : ces huit années se sont passées pour moi dans un bonheur parfait. Un jour, Polinario, après une longue course à cheval, but, pendant qu'il était encore en sueur, un verre d'eau glacée. Cette imprudence le conduisit au tombeau.

— Avoir bravé tant de fois le feu, et mourir tué par un verre d'eau me dit-il en souriant, voilà qui est triste et bizarre tout à la fois ! Adieu, Gomez !...

Je vais rejoindre Trinidad... Trinidad, que je n'ai jamais cessé d'aimer... Gomez, suis mon exemple... sois honnête homme. Encore une fois, adieu !

Dès que Polinario eut rendu le dernier soupir, je m'empressai, pour obéir à sa recommandation dernière, de me présenter aux suffrages des électeurs ; j'échouai : ce fut un riche marchand de tabac que l'on choisit pour alcade.

Ne pouvant être honnête homme, je me lançai alors dans la politique. La mort de Polinario m'avait laissé une tristesse et un vide désolants dans le cœur ! Afin de me distraire, je me battis et je pillais de mieux en mieux, mais ce fut en vain ; le souvenir de mon bien-aimé chef me poursuivait sans cesse ! Je m'ennuyais ! Aussi, est-ce sans crainte que j'attends le résultat du tirage, sans peine que je verrai le bulletin portant mon nom sortir du chapeau ! Mais, tenez ; voici que la cérémonie commence. Attention !

Hélas ! le premier nom que l'on proclama au milieu de la stupeur générale fut celui de Gomez !...

— Vous voyez que je n'avais pas tort de me vanter hier de ma chance aux jeux de hasard, me dit-il froidement. J'ai toujours gagné à la loterie. J'espère, caballero, que vous voudrez bien me faire l'honneur d'assister à mon exécution ?

J'étais tellement ému qu'il me fut impossible de répondre à cette singulière invitation.

Un prêtre s'avança alors vers Gomez ; mais celui-ci l'interrompant dès le début de son discours :

— Mon père, lui dit-il, j'ai acheté il y a à peine quinze jours, six semaines d'absolution et d'indulgence ; c'est un mois que je perds... Bah ! je ne m'en repens pas... On ne saurait être trop bon chrétien !... N'importe ! quand on se trouve acteur dans une guerre civile, on a tort de payer fort cher des absolutions ? à long terme !...

Tandis que Gomez parlait au curé, je me glissai parmi la foule, et, gagnant la porte, je me hâtai de quitter la prison.

Une heure plus tard, j'étais remonté à mule, et j'allais sortir de la ville, lorsque j'entendis plusieurs décharges de mousqueterie retentir dans le lointain. Il m'est impossible de rendre l'impression que me causa le bruit de cette fusillade.

Bientôt mon guide Ortega me rejoignit : il avait l'air radieux.

— Ah ! señor, me dit-il, quelle belle *funcion* ! Gomez est tombé en héros ! la foule l'a applaudi à trois reprises !... Quel triomphe pour lui !... quelle belle mort !... Laissez-moi vous raconter ses derniers moments !...

— Tais-toi ! je ne veux rien savoir, m'écriai-je en labourant de l'éperon les flancs de ma mule, qui prit le galop.

JUANITO LE HARPISTE.

I

Le port de San-Blas situé sur la côte mexicaine que baigne l'Océan Pacifique, était aussi célèbre et florissant aux temps de la domination espagnole qu'il est maintenant inconnu et abandonné. Comptoir du commerce de la Chino et entrepôt des mines inépuisables des départements, ou, comme on disait alors, des États de la Californie, de Sonora et de Sinaloa, il expédiait en Europe ces fameux galions bourrés de lingots d'or et d'argent dont la capture était si avidement convoitée et si audacieusement tentée par les écumeurs de mer de toutes les nations. Ces galions, maintes fois éventrés par le coutelas cupide des flibustiers de l'île de la Tortue, couvrirent souvent de leurs riches épaves les plages françaises de Saint-Domingue.

La guerre de l'indépendance, en affranchissant le Mexique au commencement de ce siècle, porta une atteinte irréparable à la prospérité de San-Blas, exclusivement habité par des négociants espagnols. Depuis cette époque, ce malheureux port n'a fait que dépérir ; il est aujourd'hui, m'a-t-on dit, complètement mort !

Vers la fin de l'année 1840, si j'ai bonne mémoire, je quittai Mazatlan pour me rendre à Tépïc. Le motif qui me poussait à entreprendre ce voyage de cinq cent vingt kilomètres, à travers le département désert de la Sonora, pourra paraître bien futile aux personnes sédentaires ; j'allai tout bonnement renouveler ma provision de poudre de chasse à peu près épuisée. Je dois ajouter qu'un parcours de quatre cents kilomètres est considéré au Mexique comme simple excursion, presque comme une promenade. On s'invite à dîner à cent milles de distance, et l'on franchit volontiers six cents kilomètres s'il s'agit d'une partie de monte ¹⁵.

A Tépïc, laide et triste petite ville de huit à dix mille âmes, un grand déboire m'attendait.

J'eus beau parcourir tous les magasins, frapper même aux portes des maisons particulières que l'on m'indiquait, il me fut impossible de me

procurer une once de poudre. En désespoir de cause, je me rendis à la caserne. Hélas ! les dragons n'étaient pas mieux fournis de munitions que les particuliers ; ils avaient échangé leurs cartouches avec les *leperos* ¹⁶ contre du tabac, et les le peros avaient tiré des feux d'artifice. Toutefois, c'est une justice que je me plais à leur rendre, les dragons m'offrirent, en revanche, de me vendre, à mon choix, leurs armes ou leurs chevaux.

— Parbleu ! me dit l'hôte du misérable mes on (ou auberge) où j'étais descendu et à qui je contais le soir mes aventures vie la journée, que ne vous rendez-vous à San-Blas ?

— Êtes-vous bien certain que j'y trouverai de la poudre ?

— Nullement, au contraire !... mais c'est si près... — Ai-je au moins des chances de réussir ?

— J'en doute ; mais considérez donc, vingt lieues ¹⁷ à peine !

— A ce compte-là, je pourrais faire le tour du monde.

— Au fait, rien ne vous empêche, seigneurie, — au Mexique, tout homme qui porte un doliman en drap est une seigneurie, — de pousser jusqu'à Guadalajara... Pourtant, moi, si j'étais à votre place, je partirais pour San-Blas. C'est à présent la saison des arrivages de navires européens ; il y a déjà une frégate française, *la Vénous*, qui sait si...

J'interrompis mon hôte :

— Êtes-vous sur que *la Vénus* soit en rade de San-Blas ?

— *La Vénous*, reprit mon hôte on appuyant sur ce mot, pour me faire sentir la défectuosité do ma prononciation, *la Vénous* est en rade depuis quinze jours !

— Que ne m'appreniez-vous cela plus tôt... Voilà mon affaire.

Le lendemain, je montai à cheval à trois heures du matin.

— La route est-elle bonne ? demandai-je à mon hôte, qui me tenait l'étrier.

— Excellente, seigneurie... moins toutefois douze kilomètres de sables mouvants...

— Facile à suivre ?

— Comme une allée d'Alaméda... seulement, prenez garde de vous égarer dans la forêt que vous aurez à traverser... il n'y a pas de chemins tracés, et si vous vous perdiez, vous mourriez à coup sûr de faim... comme cela est arrivé, il y a à peine quinze jours, à un voyageur anglais.

— Ah ! diable !... Et est-elle longue à traverser, cette forêt ?

— Oh ! du tout... du tout... une douzaine de lieues au plus ! Bien du plaisir, seigneurie... Je vous baise les mains ! Que Dieu vous protège !

Ces renseignements et ces adieux me donnèrent un moment envie de retourner à Mazatlan ; toutefois, à la pensée que j'allais revoir des compatriotes, — il y avait bien deux ans que je n'avais eu l'occasion de parler français, — je pris bravement la route de San-Blas.

Au rancho (ou ferme) de la Manuela, où je m'arrêtai pour déjeuner, j'eus le bonheur de rencontrer un compagnon de voyage. Grâce à sa parfaite connaissance des lieux, j'arrivai sain et sauf, à la nuit tombante, au port de San-Blas.

— Seriez-vous assez bon, señor, demandai-je à mon guide de hasard, pour vouloir bien m'indiquer une auberge ?

— Il n'y a plus d'auberges depuis longtemps à San-Blas, señor, me répondit-il.

— Ah ! bah ! Où couchent donc les voyageurs ?

— Où ils veulent.

— C'est bien vague, ce que vous me répondez là.

— Mais du tout ! je vous dis la stricte vérité. En voulez-vous la preuve ? Choisissez telle maison qui vous conviendra.

— Et puis après ?

— Commencez d'abord par choisir ; vous verrez ensuite.

— C'est juste.

Je jetai les yeux autour de moi.

— Parbleu ! voici une façade magnifique ! Oh ! non, ce serait trop d'ambition... — Pourquoi ?

— C'est que vous m'avez seulement, parlé de maisons, et que ceci me paraît être un palais !...

— N'importe !

— Alors va pour le palais !

J'avais à peine achevé de prononcer ces paroles, que le Mexicain, descendu de son cheval, donnait un violent coup de pied dans la porte. La porte tomba.

— Entrez, señor, me dit-il, vous êtes chez vous.

Je restai stupéfait ; à travers le vide formé par la chute de la porte, je venais d'apercevoir des monceaux de ruines d'un palais, car c'en était réellement un, et, même des plus magnifiques ; la façade seule restait.

Mon compagnon de route se mit à rire de mon étonnement.

— C'est comme cela partout, me dit-il ; vous voyez que je ne vous trompais pas : la ville entière vous appartient !

— Bon ! j'ai maintenant un abri, quoi qu'à ne vous rien cacher, cela me plaise médiocrement de passer la nuit dans ces amas de décombres qui ont l'air de vrais nids à scorpions et à revenants. Mais reste mon souper ?

— Votre souper, senor, si vous voulez bien me faire l'honneur de votre compagnie, vous attend à ma maison.

— L'honneur et le profit seront pour moi seul, senor, répondis-je ; j'accepte votre offre avec reconnaissance.

— Mille remerciements ! Alors, donnez de l'éperon à votre cheval, car on m'attend, et nous avons encore pour une demi-heure de marche.

— Ne sommes-nous donc pas arrivés ?

— Dans l'ancien San-Blas espagnol, oui, mais non pas dans le nouveau San-Blas mexicain.

Mon compagnon de rencontre, le senor don Francisco, quoiqu'il fût un simple employé subalterne des douanes, avait un ton et des manières dignes d'un grand seigneur du dix huitième siècle. Du reste, nulle part au monde, pas même en Espagne, les vieilles traditions de la belle courtoisie castillane ne se sont conservées intactes comme au Mexique. Il n'y a pas un lepero qui, par l'élégance de son langage, la dignité et l'aisance de son maintien, le tact exquis de sa conversation, pour peu qu'il daigne s'observer, ne soit parfaitement à même de tenir sa place dans un salon aristocratique. Ce bizarre phénomène doit être attribué sans doute à la merveilleuse instabilité qui préside aux destinées de ce singulier et curieux pays. Chaque jour voyant éclore une révolution nouvelle, et chaque révolution ébranlant de fond en comble toutes les classes de la société, il n'y a rien d'étonnant à ce que chacun s'attende et se prépare à jouer son rôle sur une scène élevée.

L'unique différence visible qui existe entre le lepero et l'homme puissant consiste donc dans l'habillement. Les étoffes seules vous indiquent la position sociale des gens avec qui vous vous trouvez accidentellement en contact ; ne la cherchez pas ailleurs, se serait peine perdue.

Le nouveau San-Blas est à l'ancien ce que le Mexique est à l'Espagne : des cabanes remplacent les palais, et des cahutes les maisons ; seulement, le dernier né a un grand avantage sur son aîné, surtout pour un port, il est situé au bord de la mer.

Comme je m'étonnais que les Espagnols, ce peuple si éminemment colonisateur, eussent fondé leur port à près d'une lieue de la plage, le

douanier Francisco me donna l'explication de cette contradiction apparente.

— Nos conquérants, me dit-il, lorsqu'ils étaient excités par la soif de l'or et l'ardeur des batailles, savaient certes supporter les plus rudes privations, les plus incroyables fatigues ; mais, victorieux, ils recherchaient toutes les douceurs et les commodités de la vie ! Or, l'élévation où ils avaient bâti San-Blas les mettait à l'abri des moustiques. Vous riez, attendez encore quelques moments avant de vous prononcer...

Hélàs ! l'employé de la douane n'avait que trop raison en parlant ainsi ; à peine avais-je descendu l'espèce de rampe naturelle qui conduit au nouveau port, que je ressentis une douleur aiguë au visage ; j'y portai la main et je la retirai feinte de sang.

C'étaient les *sancudos* ou les moustiques qui me souhaitaient la bienvenue.

— Après tout, on s'y habitue, me dit tranquillement dont Francisco ; mais n'importe, je crois que nos conquérants avaient agi sagement, en évitant ce désagrément.

— Et moi donc ! c'est-à-dire que je me demande maintenant, *senor*, comment vous pouvez vivre ici ?

— Vous me plaignez à tort ; je ne passe tous les ans que six semaines au plus à San-Blas !... Quant à l'administrateur de la douane, il n'y reste jamais plus de huit jours.

— Mais les contrebandiers, qui les surveille ?

— Oh ! San-Blas est si peu fréquenté, qu'en dehors de la courte saison des arrivages, il n'y entre pas un navire tous les deux mois. Le *senor* *administrador*, pardon, je voulais dire le trésor de la république, ne perd pas grand'chose à notre absence. Et puis, après tout, il faut bien que tout le monde vive, n'est-ce pas ? Or, que deviendraient les douze à quinze mille Ames qui composent la population de San-Blas, si on ne les laissait pas frauder un peu ! Mais nous voici arrivés. Il me reste à m'excuser auprès de vous de la triste hospitalité qui vous attend.

Don Francisco avait arrêté son cheval et mis pied à terre devant une espèce *d'enramada*, ou cahute construite en branchages ; je m'empressai de suivre son exemple.

— Tiens, c'est toi, Juanito ! s'écria mon hôte en s'adressant à un jeune homme qui passait en ce moment près de nous ; voilà bientôt un an que je n'ai eu le plaisir de te voir !... Marina t'aime-t-elle toujours ? joues-tu encore de la harpe !...

— Oui, Marina m'aime toujours ! répondit le jeune homme avec un soupir qui semblait bien involontaire. Quant à moi, que veux-tu que je fasse, si ce n'est jouer de la harpe ? N'est-ce pas mon unique gagne-pain ?

— Sans adieu, Juanito.

Les deux amis échangèrent un abrazo, et le jeune homme, qui paraissait peu soucieux de prolonger cette conversation, s'éloigna aussitôt.

— Cet homme est sans contredit le plus grand musicien que possède la République, me dit mon hôte. Il sait par cœur plus de vingt airs de fandangos.

— Vraiment !

— Peut-être trente. Tout le département le connaît, et quand on donne un grand bal à Tépic, on ne manque jamais de l'envoyer chercher. Malheureusement pour lui, il refuse presque toujours de venir. S'il voulait, il gagnerait autant d'argent à lui seul que trois employés du resguardo¹⁸.

— Cela prouve que le señor Juanito est plus paresseux qu'il n'est intéressé.

— Juanito n'est nullement paresseux dans son métier. Il passe ses journées entières, grimpé sur la cime de quelque rocher, à jouer de la harpe ; seulement il est un peu fou.

— Quel dommage ! répondis-je, plutôt par politesse que par intérêt, car le señor Juanito, je dois l'avouer, m'était complètement indifférent. Et quel est son genre de folie ?

— D'abord, je vous le répète, de refuser de beaux et faciles bénéfices ; ensuite... ma foi, je ne sais trop que vous dire. C'est une folie si extraordinaire que la sienne, qu'il me serait difficile de la préciser. Il a des susceptibilités étranges, inexplicables. Il met son bonheur et son malheur dans les actes les plus simples de la vie. D'une indifférence superbe dans certaines occasions sérieuses, il s'abandonne au désespoir à propos d'une contrariété insignifiante. Tel sarcasme bien aiguisé le laisse froid et insensible ; puis voilà qu'à un mot sans portée et sans conséquence, il entre dans des fureurs inouïes, et se brouille à tout jamais avec ses meilleurs amis. Du reste, à part ces inégalités de caractère qui dénotent un cerveau malade, Juanito est le type par excellence du caballero accompli. Sa générosité est sans bornes, et sa courtoisie exquise. Quant à dona Marina...

— Pardon, señor, dis-je en interrompant mon hôte, tous ces détails que vous voulez bien me donner m'intéressent au dernier point ; seulement, si

nous restons à causer ainsi plus longtemps dehors, je serai bientôt hors d'état de pouvoir vous entendre, car les *sancudos* livrent un tel assaut à mon visage, que je crains de devenir, non pas comme le señor Juanito, un fou débonnaire, mais bien un fou furieux. Ah ! combien je rends justice à présent à la sagesse des fondateurs du vieux San-Blas !

— Ne vous inquiétez pas de ces piqûres, señor, ce ne sera rien ; du moment que votre tête sera entièrement, enflée, vous ne souffrirez plus.

— Jolie perspective !... Et serait-elle longue à enfler, ma tête ?

— A peine trois jours.

— Ah ! à peine trois jours ; me voilà tout consolé ! Que le diable me torde le cou si je reste plus de vingt-quatre heures au San-Blas mexicain.

L'intérieur de la enramada dans laquelle Francisco m'offrait si gracieusement l'hospitalité, ne mérite pas les honneurs d'une description. Quant au souper, qui nous fut servi par un vieil Indien qui attendait depuis la veille le préposé des douanes, mon estomac en a gardé un trop lamentable souvenir pour que je veuille en rapporter ici le menu. Quelles *tortillas* nauséabondes, quelle abominable *tajaso*¹⁹ !

Je m'empressai dès que j'eus, non pas satisfait, mais détruit mon appétit, d'étendre mes armes d'eau²⁰ à terre, et m'enveloppant soigneusement la tête de mon zarape (ou couverture de laine), quitte à étouffer de chaleur, j'essayai de dormir. Ce fut en vain. Le tissu démon zarape, d'une rare finesse, m'avait cent fois garanti victorieusement des plus fortes pluies, mais il ne put me défendre de la voracité des sancudos ; le sancudo passe là même où ne pénètrent pas les rayons de la lumière. Cet insecte, que Buffon ne mentionne pas, méritait certes, bien plus que le lion, quelques pages du célèbre et superbe prosateur aux manchettes en point d'Angleterre.

Enfin, un peu avant l'apparition du soleil, brisé par la douleur, l'insomnie et la fatigue, je parvins à fermer les yeux ; cette trêve fut de courte durée.

Plusieurs coups de canon, mille fois répercutés par les majestueux échos de la plage, me firent m'agiter sur ma couche de terre.

— Oh ! ne vous dérangez pas, me dit Francisco qui achevait de se lever, c'est la frégate *la Vénus* qui, en s'éloignant, salue le port.

D'un bond je fus sur pied.

— *La Vénus* qui appareille ? m'écriai-je.

Ma prononciation vicieuse choqua Francisco, de même qu'elle avait déjà froissé mon hôtelier de Tépïc.

— Oui, c'est *la Vénous*, non pas qui appareille, mais qui vient d'appareiller, me répondit-il.

Décidément, je n'avais pas de chance dans mon voyage.

— Ma foi, pensai-je, quitte à être réduit à chasser désormais à l'arc, comme les anciens Aztèques, je retourne à Mazatlan.

Néanmoins, avant de quitter San-Blas, je résolus d'aller rendre une visite à sa plage ; je jetai mon zarape sur mon épaule droite, mon fusil en bandoulière sur la gauche, et je sortis de la enramada.

La rade de San-Blas est avec celle de San Francisco la plus belle de l'univers. L'amphithéâtre de forts qui l'entoure, les rochers aux formes fantastiques et impossibles qui, semblables à des têtes de gigantesques Tritons, se détachent sur l'émeraude des eaux, produisent un admirable panorama qu'une plume ne saurait décrire, et qu'un pinceau aurait bien de la peine à retracer.

La brise du matin, eu chassant momentanément les sancudos, et, en apportant un soulagement extrême à mon visage enflammé, ne contribuait pas peu à me faire apprécier la beauté du paysage.

Assis sur une *canoa* ²¹ renversée, et fasciné par les magnificences que la nature offrait dotons les côtés à mes regards surpris et charmés, je ne tardai pas à oublier, non-seulement mes mésaventures passées, mais même l'objet de mon voyage.

Délicieusement absorbé dans une rêverie indéfinissable, qui se traduisait plutôt en vagues sensations qu'en pensées nettement formulées, je laissais indolemment errer mon regard sur l'immensité inondée de soleil qui s'étendait à perte de vue devant moi, lorsqu'un point blanc, à peine visible à la ligne où le bleu du ciel se confondait avec les flots verts de l'Océan, attira insensiblement mon attention, et me rendit peu à peu au sentiment de la réalité.

Ce point blanc était un navire.

— Parbleu ! pensai-je, un proverbe dit où à peu près, que la fortune nous vient eu rêvant. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que la poudre que j'ai été chercher si loin, m'arrivât juste au moment, où je renonçais à me la procurer. Et puis, ma foi, par une aussi splendide matinée, une promenade en mer doit être un charmant passe-temps ! il ne s'agit plus que de trouver un rameur qui veuille bien me conduire à bord de ce navire. J'achevais à peine de prendre ma détermination, lorsqu'en regardant autour de moi,

j'aperçus une espèce de lepero assez misérablement vêtu, qui se promenait d'un pas majestueux sur la grève ; je l'appelai.

— Holà ! amigo, lui dis-je, vous plairait-il de gagner une piastre ?

— C'est selon. Comment, seigneurie ?... me répondit-il.

— Oh ! d'une façon très-honnête, en me conduisant à bord de ce navire qui cingle vers le port.

Le lepero observa pendant, quelques instants l'état du ciel, puis me saluant avec une grâce infinie :

— Je suis à vos ordres, seigneurie, me dit-il.

— Vous avez un canot ?

— Non, seigneurie, mais une canoa.

— Ah ! caramba, c'est que c'est bien fragile une canoa... et puis, ces embarcations ont la détestable habitude de chavirer sans aucun prétexte plausible, à propos de rien...

— Bah ! seigneurie, on ne saurait éviter sa destinée.

A mon tour je consultai l'horizon : pas un nuage, — si ce n'était une toute petite tache blanche à peine visible, — ne troublait la limpidité du ciel.

— Allons, va pour la canoa, dis-je. N'importe, j'aurais préféré un canot !
Nous nous embarquâmes.

II

Tandis que le lepero égratignait la mer avec la palette à deux tranchants qui dans les canoas remplace les rames, je l'observais curieusement. Je n'étais pas fâché de savoir quelle physionomie pouvait avoir un lepero qui s'informait, quand on lui offrait une piastre, — et avant de l'accepter, — de ce qu'il fallait faire pour la gagner. Tous les leperos que j'avais connu jusqu'alors prenaient d'abord la piastre et ne questionnaient qu'après avoir mis leur gain en sûreté.

Mon rameur avait de vingt-deux à vingt-cinq ans. Sa chevelure d'un noir lustré de bleu, ses grands yeux rêveurs et d'une singulière douceur, la pâleur de son teint, l'expression mêlée de mélancolie, de tristesse et, d'ennui que reflétait son visage, formaient un ensemble plein de sympathie et de distinction. Ses mains étaient blanches, fines et délicates comme celles d'une femme, sa taille souple et élancée.

— Pourquoi, me dis-je, la nature invente-t-elle des grands d'Espagne si laids et si rabougris, et crée-t-elle des leperos d'une si suprême élégance ?... Évidemment la nature doit se tromper !

Mollement bercé par les ondulations douces et cadencées de la vague, je ne tardai pas à tomber dans une espèce de torpeur que mon insomnie de la nuit passée me rendait doublement agréable, lorsqu'une secousse assez violente me tira de mon demi-sommeil.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je à mon lepero.

— Ce n'est rien, seigneurie ; c'est l'orage qui se déclare.

— Comment, l'orage ! Que me chantez-vous là ? Il fait un temps magnifique !

Un de ces terribles coups de tonnerre, comme l'atmosphère chargée d'électricité de l'Amérique peut seule en produire, me réveilla tout à fait. Un épais rideau de nuages noirs et lourds s'étendait à perte de vue au-dessus de nos têtes ; tout présageait une épouvantable tempête.

— Que faire ? m'écriai-je. Nous sommes à une égale distance de la terre et du navire. Où porte le vent ?

Mon lepero ne me répondit pas. Je le regardai ; il avait l'air radieux.

— Ne m'entendez-vous pas ? repris-je avec violence. Que faire ?

— Que faire, senor, dites-vous ? Mais admirer la puissance de Dieu et jouir des beautés de la tempête.

Cette réponse, à laquelle j'étais loin de m'attendre, m'exaspéra.

— Que l'enfer vous engloutisse ! m'épriaï-je hors de moi. Vraiment, je serais tenté de croire, à votre joie, que vous aviez prévu ce qui nous arrive,

— Vous ne vous tromperiez pas, seigneurie, me dit froidement le lepero. Oui, j'avais deviné ce *chivasco* (ou tourmente).

— Et malgré cela, vous avez pris la mer ?

— C'est justement parce que je présageais cette belle colère de la nature que je suis sorti du port, me dit-il, autrement je n'aurais pas embarqué, car je ne suis pas marin de mon état.

— Vous n'êtes pas marin, répétai-je de plus en plus étonné, il ne manquait plus que cela !

Qu'êtes-vous donc alors ?

— Joueur de harpe, seigneurie.

— Ah ! mon Dieu ! ne vous nommez-vous pas Juanito ?

— Je me nomme, en effet, Juan, pour vous servir, seigneurie, mais comme je suis un pauvre être sans conséquence, on m'appelle

familièrement Juanito !

Le joueur de harpe aurait pu poursuivre tant qu'il aurait voulu sans que la pensée me fût venue de l'interrompre ; j'étais anéanti. Me trouver en tête-à-tête avec un fou, dans une étroite et frêle canoa, et au beau milieu d'une tempête, constituait une position si difficile et si désagréable, qu'un peu de découragement m'était bien permis.

Je me rappelai heureusement que Francisco, en me parlant de Juanito, m'avait assuré que sa folie était douce et tranquille ; toutefois, il avait ajouté que le musicien était d'une extrême susceptibilité de caractère ; je me résolus, en conséquence, à user de grands ménagements envers lui, à ne le contrarier en rien dans ses manies, et je repris la conversation d'un ton affable, peut-être même, à mon insu, un peu patelin.

— Señor Juanito, lui dis-je, comme la plage est immobile et que le navire en vue avance rapidement dans notre direction, il me semble que nous agirions sagement en renonçant à aborder à terre.

— D'autant mieux, seigneurie, interrompit le harpiste, que le vent pousse à la haute mer.

— Votre observation, señor Juanito, est parfaitement judicieuse. Voulez-vous prendre la peine de ramer vers le navire ?... Mais peut être bien êtes-vous fatigué ? cédez-moi votre palette.

— Je ne suis nullement fatigué, seigneurie, et quand bien même je le serais, mon devoir est de vous conduire là où vous m'ordonnerez d'aller. Un marché est un marché.

— Oh ! un marché, señor, m'écriai-je en essayant de grimacer un sourire, dites plutôt un acte de complaisance de votre part, car pour deux piastres...

— Nous ne sommes convenus que d'une piastre, seigneurie, interrompit froidement Juanito.

Je n'osai insister dans la crainte de le contrarier ; et puis je me souvins que Juanito, à ce que m'avait appris mon hôte, n'était nullement intéressé, et qu'il ne faisait aucun cas de l'argent.

L'Océan Pacifique, jusqu'alors sourdement irrité, — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — commençait à prendre son élan ; la tempête montait du fond à la surface de la mer ; les vagues devenaient hautes ; notre canoa bondissait sur leurs crêtes écumantes, ainsi qu'un cheval furieux et indompté.

— Comment, se peut-il, señor Juanito, demandai-je au harpiste qui. — je dois lui rendre cette justice, ramait avec autant de zèle que d'adresse, —

comment se peut-il que vous ayez deviné cette tempête, vous qui n'êtes pas marin ?

— Hélas ! seigneurie, me dit-il, je suis une étrange et misérable créature, je ne ressemble en rien au reste des hommes... Dieu, en me refusant la force d'âme, c'est-à-dire l'indifférence, l'égoïsme et l'oubli, m'a donné de bien tristes instincts.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que je suis doué, — c'est affligé que je devrais dire, — d'une sensibilité nerveuse inouïe. Quand on parle, j'écoute ordinairement, non le sens des mots que l'on m'adresse, mais bien le son de la voix qui les prononce, et je sais aussitôt si la personne me veut du bien ou du mal. Quand doit m'arriver un malheur imprévu, j'en souffre avant que le fait se soit accompli. En un mot, seigneurie, je suis toujours en avance sur ma vie. Aussi, bien des gens me traitent-ils d'insensé. Et, qui sait ? je suis parfois tenté de croire qu'ils ont raison.

La sensibilité pleine de tristesse et de sentiment que le harpiste mit dans sa réponse, m'aurait certes attendri dans tout autre moment : elle ne servit alors qu'à me rassurer. Juanito n'était pas fou, c'était tout simplement une nature exceptionnelle et bizarre ; pour l'instant, cette conviction me suffisait.

— Allons ; courage, lui dis-je, la distance qui nous sépare du navire se rétrécit à vue d'œil. Encore quelques minutes et nous serons hors de péril.

— Oh ! soyez sans inquiétude, seigneurie, nous ne courons aucun danger, je le sais ; autrement je n'aurais pas consenti à associer votre sort au mien. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être seul, afin de pouvoir jouir tout à mon aise et sans remords du magnifique concert de la tempête.

— Franchement, señor Juanito, je trouve que c'est pousser trop loin l'amour de l'art.

Un quart d'heure après cette courte conversation, nous accostions le navire et nous réüssissions, non sans péril et sans peine, à l'aborder. Nous étions sauvés.

Le navire dont je foulais avec tant de joie le pont sous mes pieds, était le *Cygne*, barque trois-mâts du commerce de Bordeaux. Pour arriver plus vite à San-Blas, il avait passé à travers le détroit de Magellan, au lieu de doubler le cap Horn. Son équipage se composait de sept hommes, y compris le capitaine, le lieutenant et un novice ou pilotin, chargé, — vraie sinécure, — des soins de la cuisine ; en réalité, il ne comptait donc que quatre matelots.

Quatre hommes pour une dangereuse navigation de près de six mille lieues, c'était à n'en pas croire ses yeux ! Il n'y a que la passion de l'avarice qui soit capable d'entreprendre et d'accomplir de si miraculeuses témérités. Quel marin, soutenu par l'amour seul de la gloire, aurait osé risquer avec une mauvaise barque et quelques pauvres diables à moitié morts de faim, le terrible passage du détroit presque inconnu de Magellan ? Aucun.

Le capitaine ressemblait à un bouledogue : gros, court, petit, trapu, commun, sacrant, jurant, sifflant, crachant et chiquant, il portait pour costume de vieilles défroques incroyables, qu'il avait dû acheter d'occasion à quelque Patagon prodigue et à court de tabac. Au reste il m'accueillit d'une façon assez gracieuse, — relativement parlant, bien entendu. — Il pressentait en moi un acheteur.

— Ah ! mille tonnerres ! vous êtes Français me dit-il avec un certain dépit en me voyant sourire à son audacieux et baroque jargon espagnol. Bah ! ça ne fait rien, je serai quitte pour vous vendre moins cher. Mais je vous vendrai bien tout de même quelque chose. Venez voir ma pacotille, j'ai tout ce qu'il y a de plus récent en modes d'Europe.

Le capitaine, qui faisait un voyage d'escales, était depuis deux ans en mer. Nous le suivîmes, Juanito et moi, dans sa cabine.

Ce fut en vain que j'essayai d'expliquer au brave Bordelais que je n'avais besoin que de poudre de chasse, il ne m'écoutait pas, tant il était occupé à faire valoir sa marchandise.

— Regardez-moi quelles belles bottes, me disait-il en me secouant rudement par le collet de mon doliman, est-ce souple, est-ce fort, est-ce bien taillé ! Tiens, il manque une semelle... ne faites pas attention... ça n'est rien... un simple morceau de cuir et il n'y paraîtra plus... le premier *gnaf* venu vous arrangera ça... Vous décidez-vous pour ces bottes ?

Enfin, voyant qu'il me prodiguait en vain les trésors de son éloquence, le capitaine dirigea ses batteries vers Juanito, le musicien ; il ne pouvait pas plus mal s'adresser : le harpiste, soit que le sonde voix du Bordelais lui fût antipathique, soit indifférence réelle, ne l'écoutait pas. Il me fut enfin permis de m'informer s'il y avait de la poudre de chasse à bord du Cygne.

— C'est de la poudre que vous voulez, s'écria le capitaine, morbleu ! que ne le disiez-vous tout de suite ; j'en ai de *l'anglaise*, tout ce qu'il y a de plus fin et de meilleur ; mais ça sera cher...

Je débattais le prix exorbitant qui m'était demandé, lorsqu'une exclamation, poussée par Juanito, et exprimant tout à la fois la joie et la

surprise, attira mon attention et celle du capitaine.

— Ah ! Jésus ! quel merveilleux instrument ! disait le Mexicain, les yeux brillants d'enthousiasme et les mains croisées, en signe d'admiration.

— Quoi donc ?... ah ! cette harpe... Parbleu ! vous n'êtes pas dégoûté, l'ami, s'écria le capitaine d'un ton quasi solennel, c'est tout ce qu'il y a de mieux en son genre, elle est de Sakoski... Non, ce sont mes bottes, qui sortent des magasins de Sakoski. N'importe, cette harpe est du premier fabricant d'Europe, elle vaut son pesant d'or ! Je ne m'en déferai pour rien au monde... voulez-vous me l'acheter ?

— Combien ? dit vivement Juanito, qui n'avait entendu et compris que ces derniers mots.

— Êtes-vous musicien vous-même, demanda le capitaine en redoublant de solennité.

— Oui, murmura le Mexicain, les yeux toujours fixés sur la harpe, et en proie à une véritable extase.

— Ah ! vous êtes musicien, reprit le capitaine ; en ce cas, je vous ferai une forte remise...

— Combien ? répéta Juanito avec une anxieuse impatience.

— Pour vous, musicien, ce sera seulement deux cents piastres ou mille francs ! A tout autre, je demanderais le double de cette somme.

Juanito poussa un douloureux soupir et laissa tomber ses bras le long de son corps ; deux grosses larmes tremblaient dans ses yeux ; il semblait atterré.

Cette muette et expressive pantomime n'échappa pas à la sagacité du Bordelais.

— Allons, je vois que ce prix est-au-dessus de vos moyens, reprit-il avec une charmante bonhomie, Je vais faire une sottise, je le sais, mais que voulez-vous ? j'ai toujours eu un faible pour les artistes, moi !... Va pour cent cinquante piastres.

Un nouveau soupir fut la seule réponse de Juanito.

— Ah ça ! jeune Mexicain, je ne puis cependant pas vous faire cadeau de cette harpe sans pareille, continua le capitaine. Pourtant, je ne vous le cacherai pas, votre douleur me touche sincèrement ! Bah ! vivent les artistes ! Donnez moi cent piastres et l'instrument est à vous. Quoi ! au lieu de me sauter au col et de me remercier avec effusion, vous continuez de garder le silence ! Finissons-en ; combien avez-vous d'argent, de quel somme vous est-il possible de disposer ?

— Je n'ai rien !... murmura Juanito d'une voix étouffée et à peu près inintelligible.

Je n'essaierai pas de dépeindre la colère de l'ami des artistes, et je me garderai bien surtout de retracer les pittoresques et virulentes locutions dont il se mit à accabler le pauvre musicien.

— Laissez donc cet homme en paix, capitaine, lui dis-je en français, c'est un malheureux fou.

— Que ne m'avez-vous prévenu plus tôt, mille millions de furies !

— Il m'eût été assez difficile de m'expliquer, vous n'avez pas cessé une seconde de parler. Revenons maintenant à notre affaire.

Un prix que j'avais d'abord refusé et que je finis par subir, ramena bientôt le Bordelais à de meilleures façons ; il voulut recommencer l'exhibition de sa déplorable pacotille.

— C'est inutile, capitaine, lui-dis-je en l'interrompant, je n'ai plus besoin de rien ; toutefois, comme je ne voudrais pas vous avoir dérangé pour si peu, je vous propose un marché.

— Bravo ! Quel marché ? Mon navire, mon équipage et mon second ? J'accepte ; je vends tout, moi.

— Non, merci ; il s'agit de la harpe.

— Vous ne plaisantez pas ?

— Nullement, je vous assure, ou si je plaisante, c'est l'argent à la main. Cette harpe, et Dieu sait par suite de quelles vicissitudes elle a pu arriver à votre bord, ne vaut absolument rien... Si vous m'interrompez, tout est rompu entre nous... Cette harpe donc, que vous seriez obligé de vendre en Europe au poids du bois, et dont vous ne vous déferez certes pas pendant tout le cours du voyage, dussiez-vous parcourir jusqu'aux mers de la Chine, je vous l'achète dix piastres ou cinquante francs... Ah ! je vous en conjure, ne marchandons plus... C'est là mon dernier mot ; c'est à prendre, ou à laisser.

Le capitaine comprit clairement à mon ton décidé, presque tranchant, que ses finesses seraient perdues.

— J'accepte, me répondit-il. Toutefois, remarquez bien que je ne vous vends que la harpe.

— C'est entendu ; votre navire n'entre pas dans le marché. Voici les cinquante francs.

Le Bordelais examina soigneusement une à une les dix piastres que je lui comptai, puis après les avoir enfermées à clé dans une armoire de sa cabine

:

— Or, reprit-il, je vous avertis que comme cette harpe n'a pas une seule corde, il vous sera difficile de vous en servir... A moins cependant que vous ne vous décidiez à m'acheter une boîte pleine de cordes de rechange que je dois avoir quelque part.

— Mille remerciements, capitaine. Je n'en ai nul besoin ! Cette harpe n'est pas à mes yeux un instrument de musique, mais bien un meuble !

— Comment cela, un meuble ?

— Oui, j'ai l'intention d'en faire un garde brise, ou, si vous le préférez, un paravent.

— Satané imbécile que je suis, comment n'ai-je pas pensé à cela ! Et moi qui espérais vous tenir par mes cordes !... J'ai été joué... Que diable voulez-vous maintenant que je fasse de ces cordes ?

— En désirez-vous une piastre ? Je tâcherai de les céder à quelque pauvre amateur de guitare.

— Voici la boîte, donnez la piastre ! J'avais enfin obtenu ce que je voulais, mais je ne laissai rien paraître de ma joie ; le capitaine du *Cygne* eût été capable de me retenir à son bord et d'exiger une rançon pour me rendre à la liberté. Digne capitaine !...

Tandis que je devenais ainsi acquéreur à si bon marché de la harpe si fort souhaitée par Juanito, la tempête, ou pour être plus exact, le grain qui s'était déchaîné si subitement et avec tant de violence, était presque passé. La mer était encore houleuse, mais le ciel avait repris toute sa limpidité. — Partons-nous ? dis-je à Juanito.

L'infortuné était si absorbé dans ses réflexions, qu'il ne m'entendit pas ; je dus l'appeler deux fois par son nom avant de parvenir à attirer son attention.

— Vous savez, seigneurie, que je suis complètement à vos ordres, me dit-il en s'inclinant.

— Eh bien ! prenez votre harpe et venez.

Une vive rougeur colora les joues pâles de Juanito.

— Comment dites-vous, seigneurie ? reprit-il d'une voix tremblante et du ton d'un homme qui, subitement arraché au sommeil, ne sait pas si ce qu'il vient d'entendre n'est pas là suite d'un rêve.

— Je dis, Juanito, prenez *votre harpe* et venez !

La façon dont j'appuyai sur le bienheureux pronom possessif ne laissait plus de place au doute. L'émotion de Juanito fut si violente que je crus un

moment qu'il allait perdre connaissance. — Ah ! seigneurie, s'écria-t-il d'une voix pleine de sanglots, car la joie l'étouffait ; ah ! seigneurie, ma vie entière ne me suffira pas pour vous prouver toute ma reconnaissance !... Mais, non... je ne puis accepter ce riche cadeau...

— Taisez-vous, Juanito, je vous en prie ! Que le capitaine ne se doute de rien... sans cela... Partons ! partons !

Juanito s'élança sur la harpe ainsi qu'un tigre bondit sur une proie, la serra amoureusement dans ses bras, et me suivit sur le pont, où déjà nous avait précédés le capitaine.

— A l'œuvre, Juanito ! embarquons.

Le Mexicain se troubla.

— Votre seigneurie ne craint-elle pas, me dit-il en hésitant, que la mer ne soit encore bien forte ?

— N'êtes-vous pas ami de la tempête ?

— Tantôt, oui ; mais maintenant... Juanito jeta un regard passionné sur la harpe, puis, par un signe à peine perceptible, m'indiqua le capitaine.

— Soit, attendons.

Une demi-heure plus tard l'Océan -Pacifique ressemblait à un lac ; nous prîmes congé de l'aimable capitaine du Cygne, et nous redescendîmes dans notre canoa. Nous poussâmes au large.

— Seigneurie, me dit Juanito lorsque nous nous retrouvâmes seuls, je ne vous fatiguerai pas par l'expression de ma profonde reconnaissance, et puis un cœur trop ému souffre toujours d'avoir la langue humaine pour interprète. Les mots sont bons pour rendre des idées, mais non des sensations. Permettez-moi toutefois d'aborder une question délicate.

— Voyons cette question, señor !

— Je ne puis accepter comme un don, seigneurie, la harpe que vous venez d'acheter ; c'est bien assez déjà que je la garde à titre d'avance... Oh ! n'allez pas croire, au moins, que j'aie hâte de m'affranchir de toute gratitude... que votre générosité me pèse... vous vous tromperiez du tout au tout... Mais, je vous l'ai dit ce matin, seigneurie, et je vous le répète maintenant, je suis une bien malheureuse et incomplète organisation, je suis l'esclave de puériles susceptibilités dont il ne m'est pas possible de m'affranchir.

— Je vous préviens, señor Juanito, que vous commencez à vous embarrasser dans votre discours, — car c'est un discours que vous

prononcez. Vous m'avez appelé votre ami ; allez donc droit au but abordez franchement la question. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit, seigneurie, reprit le Mexicain en rougissant comme une jeune fille, que mon sot amour-propre s'irrite à la pensée que j'ai reçu d'un étranger un cadeau qui ressemble presque aune aumône... Il s'agit, qu'à partir de demain, je ferai taire mes sots scrupules, et j'essayerai d'utiliser ma harpe d'une façon plus lucrative que je ne l'ai fait jusqu'à présent, afin de parvenir, Dieu aidant, à vous rendre, dans un court délai, l'argent que je vous dois !... C'est justement dans deux jours la fête de l'Indépendance. Pendant une semaine, il va pleuvoir des bals et des fandangos de tous les côtés.

— Un mot à mon tour, señor Juanito. Vous savez de quelle somme vous êtes mon débiteur ?

— Non, seigneurie, car je n'ai pas pris garde à ce que vous avez payé au capitaine. Cent piastres, si je ne me trompe.

— Vous vous trompez. Vous me devez onze piastres.

— Onze piastres... répéta le harpiste d'un air méfiant et froissé.

— Pas davantage.

Je traduisis alors en bon espagnol, au señor Juanito, la conversation que j'avais eue en français avec le gracieux commandant du *Cygne*.

— Maintenant, poursuivis-je, apprenez-moi, je vous prie, comment il se peut faire que la possession de cette harpe vous rende si heureux ; vous la croyez donc bien supérieure à la vôtre.

— La harpe dont je me sers, seigneurie, me répondit Juanito en souriant, c'est moi qui l'ai fabriquée ; et comme je manquais d'un modèle, et que je n'ai vu de harpe de ma vie, il paraît que j'ai fort mal réussi ; du moins c'est ce que m'ont assuré des officiers d'un navire de guerre anglais, qui se sont beaucoup amusés à mes dépens... L'un d'eux voulait même m'acheter ma harpe comme objet de curiosité. Il n'y voyait que le travail d'un sauvage !

— Et qui vous a appris la musique, Juanito ?

— Personne, señor.

— Comment, personne ?

— Votre étonnement est probablement irréfléchi, seigneurie ? Avez-vous jamais appris à parler ?

Le caractère de Juanito, que je commençais à comprendre ou plutôt à deviner, m'offrait un intéressant sujet d'étude, aussi fut-ce bien contre ma volonté que je mis fin à cette conversation. Nous étions descendus à terre.

Juanito tout joyeux et chargé de sa précieuse acquisition, allait s'élancer sur la plage, lorsqu'un changement subit et inexplicable s'opéra en lui. Son regard brillant s'éteignit, ses lèvres entr'ouvertes par un sourire de joie devinrent sérieuses, et sa contenance pleine d'un laisser aller tout juvénile prit une rigidité de statue.

— Elle, toujours elle, murmura-t-il, oh ! mon Dieu, que c'est donc une triste chose que l'esclavage dans la liberté !

Je ne tardai pas à connaître, sinon l'explication, du moins le motif de la métamorphose que venait de subir le Mexicain. C'était l'arrivée d'une femme qui accourait vers lui en agitant les bras en signe de joie.

— Ah ! Juanito, mon bien-aimé Juanito ! s'écria-t-elle en se précipitant dans notre canoa, que béni soit Dieu qui te rend à ma tendresse !... Si tu savais combien j'ai pleuré lorsque l'on m'a appris que tu t'étais embarqué un peu avant le commencement de la tourmente !... Méchant imprudent ! cœur égoïste et sans pitié, tu n'as donc pas pensé à la Marina ? Mais je ne te gronderai pas... non... non... je suis trop heureuse de ton retour !...

Marina, — elle venait de dire elle-même son nom, — pouvait avoir de vingt-quatre à vingt six ans ; elle représentait le type par excellence de la femme mexicaine de basse condition ; son teint était un peu cuivré ; ses yeux noirs, étincelants d'audace, exprimaient toutes les ardeurs de la passion ; sa taille était énergiquement cambrée.

Sa marche, à la fois souple, décidée et hardie, ne manquait pas de grâce ; elle se rapprochait assez des allures de la panthère. Les traits de la Mexicaine, quoiqu'ils fussent d'une parfaite régularité, offraient dans leur ensemble une certaine dureté qui éloignait toute sympathie. Il me fut d'autant plus facile d'examiner tout à loisir dona Marina, qu'elle ne semblait seulement pas se douter de ma présence ; elle était tout au bonheur de revoir son Juanito ! Quant à ce dernier, — et j'étais trop désintéressé dans la question pour pouvoir me tromper dans mon appréciation, — il me parut accueillir avec plus de résignation que de joie les transports de Marina.

— Querida, lui dit-il avec cette douceur froide et polie qui froisse bien plus le cœur des femmes aimantes que ne le ferait une brutale injure, vous me voyez au désespoir de vous avoir causé de telles inquiétudes. Soyez persuadée que si j'avais pu me douter de vos ennuis, je ne serais pas allé à la mer.

— Senor, continua le harpiste en se retournant de mon côté, quand et où aurai-je le plaisir et l'honneur de vous revoir ?

— Je demeure chez don Francisco, l'employé de la douane.

— C'est justement à deux pas de chez moi. A demain, seigneurie.

III

Juanito, après avoir placé sa harpe sur son épaule gauche, offrait son bras droit à la Marina, lorsque, poussant tout à coup une exclamation étouffée et évidemment involontaire, il resta droit et immobile comme si une puissance surnaturelle clouait ses pieds au sol.

A vingt-cinq pas à peine de l'endroit où nous nous trouvions, une jeune fille remarquablement belle venait de sortir d'une pauvre chaumière et s'avancait dans notre direction ; le regard passionné avec lequel Juanito suivait ses moindres mouvements, m'apprit que cette gracieuse apparition était l'unique cause de l'émotion subite du musicien. — Ah ! voici l'incomparable Gloria ! Mais salue-la donc, Juanito ; ne la vois-tu pas, cette merveille des merveilles ! là, devant nous ?...

Le ton railleur et haineux, mais plutôt haineux que railleur avec lequel la Marina prononça ces paroles, me prouva qu'elle avait également deviné le motif du trouble du musicien.

Quant à la jeune fille, à peine eut-elle aperçu la Marina, qu'elle rentra précipitamment dans sa chaumière, en donnant tous les signes d'une véritable terreur. Juanito fit un geste pour courir après elle ; mais à une vigoureuse pression exercée par la main de Marina sur son poignet, Il s'arrêta en grimaçant un complaisant et triste sourire.

Cette petite scène, assez banale au fond, mais relevée par le paysage qui l'encadrait et par les costumes pittoresques et les mœurs un peu sauvages de ses acteurs, m'avait vivement intéressé ; je m'éloignais, fâché dans mon égoïsme de ne pas la voir se prolonger, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage renoua l'intrigue que je croyais, terminée.

Le quatrième acteur de ce drame intime était ce que les Mexicains appellent un hombre de à caballo, un homme de cheval, et si j'emploie ici cette expression espagnole, c'est par l'excellente raison qu'elle manque d'un synonyme dans notre langue, de même qu'elle ne trouverait pas d'application dans nos mœurs.

Au Mexique, un hombre de a caballo est un homme qui vit de son talent d'écuyer et de sa confiance dans la Providence. El hombre de caballo n'a pas de profession bien définie, il se laisse aller au courant de l'aventure. Alternativement et tour à tour jockey, contrebandier, soldat, courrier, guide, et, si les temps sont durs, un tant soit peu écumeur des grands chemins, il est toujours prêt, ainsi que son cheval, à courir toutes les chances de la fortune. Au reste, excellent vivant, joyeux convive, Conteur écouté, il est partout le bienvenu. Philosophe par excellence, il ne tient à rien ici-bas, si ce n'est aux vêtements luxueux, aux armes splendides, à la bonne chère, aux jolies jeunes filles et aux vieux vins !

Le nouveau venu pouvait avoir de vingt-six à vingt-huit ans ; sa taille, qui dépassait la moyenne, dénotait, sinon une force physique exceptionnelle, du moins une santé à toute épreuve. Son visage orné de grands beaux traits, et entouré par un épais collier d'une barbe touffue et soigneusement frisée, n'exprimait pas, quand on l'examinait de près, une intelligence hors ligne, mais vu par des indifférents, il devait plutôt éveiller l'admiration que la critique ; en un mot, c'était ce qu'on appelle vulgairement « un bel homme. »

— Bonjour, charmante Marina, dit-il d'un ton assez familier. Puis, adressant une légère inclination de tête au musicien : Heureux coquin, ajouta-t-il, toujours fidèle !

— Bonne chance, Gabacho ! répondit Marina, faisant allusion sans doute à un précédent qui m'était inconnu.

Gabacho continua son chemin ; une minute plus tard il s'arrêtait devant la maison où était rentrée, ou, pour être plus exact, où s'était réfugiée la jeune fille : puis, poussant la porte avec un sans-façon qui indiquait l'intimité, il en franchissait le seuil.

A cette vue, Juanito, jusqu'alors impassible, poussa un véritable rugissement, jeta sa harpe par terre, et, s'élançant sur les pas de Gabacho, pénétra presque en même temps que lui dans la cabane.

— Malédiction ! murmura Marina en portant instinctivement la main au manche d'un poignard passé dans sa faja, comme il l'aime !... Cela finira mal !

J'ignorais l'exposition de ce drame, mais l'action me parut marcher d'une façon assez satisfaisante, et je regagnai la enramada de Francisco en cherchant un dénouement.

La seconde nuit que je passai à San-Blas fut un peu moins mauvaise que ne l'avait été la première ; ma tête, ainsi que me l'avait prédit mon hôte, commençait à enfler ; les sancudos, pour qui je n'étais plus une primeur, cessèrent de me piquer avec fureur. Comme j'avais l'intention de consacrer deux jours à mon retour à Tépïc, et que six heures me suffisaient pour atteindre la ferme de la Manuela, où je comptais coucher, je ne devais me mettre en route que vers midi ; la matinée me restait. Je me levai avec le jour, et, mon fusil sur le dos, j'entrai en chasse.

Les environs de San-Blas sont giboyeux au possible ; j'étais à cinq cents pas à peine de mon enramada, lorsqu'un daim paresseux et qui dormait sa grasse matinée, partit pour ainsi dire entre mes jambes ; j'appuyai sur les doubles détentes de mon fusil : les deux capsules seules éclatèrent.

Ma première pensée fut d'abord que j'avais mal chargé mon arme, mais quelques grains de poudre que j'aperçus à l'orifice des cheminées, me prouvèrent que je n'avais rien à me reprocher. Alors un mauvais soupçon me traversa l'esprit. Je versai un quart de charge dans ma main, et j'appliquai dessus l'extrémité enflammée de ma cigarette : la poudre ne prit pas feu ! Mes soupçons firent place à une certitude ; l'aimable et joyeux capitaine du *Cygne* m'avait vendu une admirable imitation de poudre, mais de poudre, point. Digne capitaine !

Cette découverte m'accabla, non pas qu'il en résultât pour moi une grande perte pécuniaire, loin de là ; mais le succès de mon voyage devenait de plus en plus douteux ; plus j'avais et plus le but que je poursuivais semblait s'effacer dans le lointain.

J'étais encore sous l'impression de ce dernier déboire, lorsque plusieurs coups de canons tirés dans la direction de la mer me firent dresser l'oreille. La *Vénus*, contrariée dans sa navigation par le vent, rentrait-elle dans la rade de San-Blas ? C'eût été trop de bonheur ; je ne pouvais croire à tant de chance. Toutefois, je me mis à courir vers la plage.

O joie ! un beau navire de guerre, toutes ses voiles carguées et se balançant gracieusement sur la large carène, venait de jeter l'ancre !... C'était la *Vénus* ? mais non... la *Vénus* est une frégate, et le nouveau venu porte un gréement de corvette. Et ce pavillon que je n'ai pas aperçu tout d'abord !... C'est un navire de guerre anglais que j'ai devant les yeux.

Mon hôte Francisco, qui accourait de son côté, m'aborda d'un air radieux :

— Eh bien ! me dit-il, voici la corvette anglaise !

— Vous l’attendiez donc, cette corvette ?

— Caramba ! chacun soupirait ici après son arrivée.

— Pourquoi donc ?

— Parce que la mission de cette corvette, que l’Angleterre expédie tous les ans à pareille époque pour les mers du Sud, es d’embarque en contrebande les matières d’or et d’argent que les négociants de la côte destinent à l’Europe.

— Eh bien ! vous qui êtes douanier, vous ne devriez pas être si joyeux ; vous allez avoir un surcroît de besogne, voilà tout !

— C’est-à-dire que ce sont mes appointements qui arrivent.

— Je ne vous comprends pas.

— Dame, c’est clair. Comme le gouvernement ne nous paye jamais, et que les négociants, au contraire... Enfin, peu importe... qu’il vous suffise de savoir que les cargadores ou portefaix, les habitants, les leperos, les négociants, les mariniers sont tous dans la joie de leur âme. Du reste, l’entrée en rade de cette corvette est le signal des fêtes de la saison. Le seigneur administrateur de la douane donnera son premier bal ce soir. Ce sera magnifique, car la plupart des riches négociants de Tépïc se trouvent en ce moment avec leurs femmes à San-Blas. Je tâcherai de vous faire inviter.

— Ce serait trop d’honneur.

— Non, non. Le seigneur administrateur n’est pas plus fier depuis qu’il occupe ce grand emploi qu’il ne l’était auparavant. Les six cents mille piastres qu’il a gagnées depuis quatre ans l’ont enrichi sans le changer.

— Et qu’était-il, il y a quatre ans, le senor administrador ?

— Croupier dans une petite maison de jeu.

— Il n’a pas perdu au change ; maintenant il gagne à coup sûr.

Francisco ne m’avait pas trompé : l’apparition du bienheureux navire de guerre mettait toute la population de San-Blas en émoi ; les femmes surtout n’étaient plus reconnaissables, tant la subite coquetterie qui s’était emparée d’elles les avait métamorphosées ; l’on ne voyait plus que des *corte de tunicos* ²² neufs, des rebozos ou écharpes gracieusement drapées, de jolis petits pieds nus dans d’élégants souliers de satin, et des chevelures trop négligées la veille, et alors surchargées de rubans ; ces aimables senoras attendaient sous les armes l’invasion des enfants d’Albion : à contrebandier, contrebandier et demi.

Je passai le reste de la journée à chasser, non pas avec la poudre anglaise du capitaine du Cygne, mais avec celle que j’avais emportée de Mazatlan ;

puis, vers les quatre heures, suivi d'un Indien qui pliait sous le poids des riches dépouilles opimes conquises par mon adresse, je revins à mon enramada. J'allais donc enfin, grâce à mon fusil, faire un véritable repas. A la fois mon cuisiner et mon amphitryon, je fus satisfait de moi sous tous les rapports. Ce dîner a pris place parmi les plus doux souvenirs de ma vie de voyage.

Il était sept heures lorsque mon hôte rentra chez lui, ou chez nous, car je disposais de son enramada avec un sans-gêne complet ; il avait le regard triomphant, la bouche épanouie en cœur, et, chose inouïe ! des gants.

— Eh bien ! venez-vous ? me dit-il.

— Où cela ?

— Mais au bal... Ah ! à propos, le seigneur administrateur m'a invité personnellement à sa fête. Vous voyez, je suis prêt.

— Comment cela, vous êtes prêt ? Francisco me montra d'un air tout à la fois fier et joyeux ses mains gantées.

— Ma foi, cher ami, je ne demande pas mieux que de vous accompagner, mais ce sera seulement jusqu'à la porte. Je suis en voyage, et je n'ai pas de toilette, moi.

— Au fait, c'est juste, je n'y avais pas pensé. Du reste, à l'honneur près de danser avec les senoras, vous serez tout aussi bien dans la rue que dans le salon ; vous y serez même mieux, car la chaleur y est étouffante.

— Mille remerciements ! Que voulez-vous que je fasse dans la rue ?

— Parbleu, vous regarderez par les fenêtres. Le palais de la Douane n'a qu'un rez-de-chaussée ; on voit du dehors tout ce qui se passe au dedans.

— En ce cas, partons, répondis-je enagrafant le ceinturon de mon sabre, car, passé l'heure de l'Angélus, personne ne sort, au Mexique, sans être armé.

Lorsque nous arrivâmes devant le *palais* de la Douane, — une grange, — nous trouvâmes toute la population de San-Blas accourue déjà pour assister à cette belle solennité. Je me glissai à travers la foule, et je parvins sans trop de peine jusqu'à une fenêtre. Ces fenêtres, percées presque au niveau du sol de la rue, et défendues par de simples barreaux de bois très-écartés les uns des autres, me permettaient de voir au mieux dans la salle, au frêle rempart près qui me séparait des invités, j'étais de la fête.

A la vivacité des dialogues qui s'échangeaient autour de moi, je ne tardai pas à deviner que la foule était occupée d'un grave événement ; seulement, ces dialogues étaient si bizarres, que je fus assez longtemps avant de

pouvoir deviner quel était cet événement. Il était des plus considérables ; je ne serais pas étonné que l'on en parlât encore à San-Blas.

Le capitaine de la corvette de guerre, jeune lord immensément riche et appartenant à l'une des plus grandes familles d'Angleterre, avait fait apporter son piano chez l'administrateur ; or, c'était la vue de cette machine étrange, mystérieuse, inconnue, qui excitait à un si haut degré la curiosité de la foule, et donnait lieu aux questions incroyables et aux commentaires bizarres qui m'avaient un instant si vivement intrigué.

Lorsque la plupart des invités eurent fait leur entrée solennelle, que les hommes se furent rangés le long d'un mur et les femmes assises de l'autre côté, l'administrateur s'approcha d'une fenêtre, et d'une voix de stentor :

— Fuego ! cria-t-il.

Aussitôt, d'affreuses détonations retentirent autour de moi ; on tirait un feu d'artifice. L'administrateur n'avait pas voulu être en reste de galanterie avec le capitaine de la corvette ; au piano, il répondait par des pétards.

Alors se passa un spectacle merveilleux, spectacle auquel j'ai assisté cent fois, et qui m'a toujours fortement impressionné. Un homme monté sur un cheval indompté s'élança au milieu des pièces d'artifices qui étincelaient, sifflaient, éclataient ; puis, l'air calme, la cigarette à la bouche, le poing droit sur la hanche, força l'animal, pris de vertige, fou de terreur, à rester dans ce cercle de feu.

L'adresse et le sang-froid du cavalier étaient si extraordinaires, que le cheval, malgré ses bonds prodigieux, ses élans désordonnés, sa fureur inexprimable, ne put sortir des quatre pieds carrés que son maître avait assignés à son impétuosité.

Ce cavalier était le senor Gabacho.

— *Que bravo.* Qu'il est vaillant ! murmura une voix douce près de mon oreille : *que lastima*, quel malheur que Juanito ne sache pas monter ainsi à cheval !...

Je me retournai et me trouvai face à face avec la senorita Gloria. La jeune Mexicaine ne perdait pas à être vue de près ; elle me parut encore plus jolie que la veille.

— Senorita, lui dis-je, les meilleurs écuyers ne font pas toujours les meilleurs maris.

A cette interpellation directe, à laquelle elle ne s'attendait pas, la jeune fille se troubla et resta sans répondre.

— Vous connaissez Juanito, señor ? me demanda-t-elle après un assez long silence.

— Oui, mademoiselle, j'ai cet honneur !

— Trouvez-vous qu'il joue bien de la harpe ?

— Aussi bien au moins que le señor Gabacho monte à cheval !

Je n'avais jamais entendu Juanito, mais je crus devoir me permettre ce petit mensonge tout bienveillant ; et puis Gabacho, avec son air impudent et sûr de lui-même, ne me plaisait nullement.

— Oui, señor, vous avez raison, reprit la jeune Gloria après une nouvelle pause, je partage votre opinion. Il n'y a personne au monde qui sache mieux enlever un fandango que Juanito !... Il devrait apprendre à monter à cheval !

— Pourquoi ne conseillez-vous pas aussi au señor Gabacho de prendre quelques leçons de harpe ?

— Le fait est que Gabacho n'est pas du tout musicien... Tiens, te voilà, Juanito, continua la jolie Gloria que son amant venait enfin de trouver après l'avoir longtemps cherchée dans la foule, pourquoi donc n'es-tu pas dans la salle de bal ?

— Parce que l'on n'a pas encore besoin de moi, et que moi j'avais hâte de te souhaiter le bonsoir ! répondit le harpiste en serrant tendrement une main que Gloria lui laissa prendre sans résistance.

Juanito m'aperçut alors, et m'adressant un salut plein de courtoisie :

— Ah ! que je suis donc heureux de vous voir ici, señor, me dit-il ; si j'obtiens ce soir un petit succès, il sera doublé à mes yeux par votre présence, car ce sera à votre générosité que je le devrai.

Pendant que le harpiste m'adressait ces paroles, Gloria l'examinait avec une extrême attention.

— Pourquoi, Juanito, ne laisses-tu pas pousser ta barbe ? lui demanda-t-elle après une courte hésitation.

— Parce que la nature ne m'en a pas donné, répondit-il en riant et sans paraître attacher beaucoup d'importance à la question de la jeune fille.

Pour moi, le désir exprimé par Gloria n'était pas sans portée ; loin de là, il signifiait que la balance penchait du côté de Gabacho. Néanmoins, je ne désespérai pas de la fortune du musicien ; Gabacho venait de faire manœuvrer son cheval, et Juanito n'avait pas encore joué de la harpe. La lutte était engagée, voilà tout.

La conversation des deux amants, ou des deux fiancés, car j'ignorais encore les positions respectives des personnages de ce petit drame intime,

fut interrompue par un grand silence qui se fit dans la foule.

Le capitaine de la corvette anglaise venait de s'asseoir au piano. Aux premiers sons que rendirent, les touches d'ivoire et d'ébène, ce fut parmi les cargadores et les leperos un étonnement, mieux même, une stupéfaction sans bornes ; bientôt un enthousiasme délirant succéda à la surprise : des hourras prolongés, frénétiques, s'élevèrent du milieu de la foule et interrompirent la contredanse.

Quant aux dames du Tépïc, comme elles avaient déjà entendu jouer du piano, elles se contentaient de lancer des œillades assassines aux jeunes midshipmen qui assistaient au bal.

— Eh bien ! demandai-je à Juanito, que pensez-vous du piano ?

— Je pense, seigneurie, me répondit-il avec une indifférence qui me surprit, je pense que cet instrument est très-bien approprié à la danse, mais il manque d'âme.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends par là, seigneurie, et il peut très bien se faire que je me trompe, que les sons du piano diffèrent trop de la voix humaine pour avoir le don de parler au cœur.

Cette réflexion, ou si l'on préfère cette impression de Juanito, enfant dénué de toute instruction et à moitié sauvage, me donna beaucoup à réfléchir.

— Et l'air que l'on vient de jouer, continuai je, comment vous a-t-il semblé ?

— Parfait pour stimuler des jambes de danseur !

La contredanse achevée, le capitaine anglais consentit, à la requête des dames, à jouer un nouveau morceau en guise d'intermède. Il choisit un des motifs les plus populaires de *Guillaume-Tell*. Je dois constater en passant, que le jeune lord était un des plus forts pianistes que j'aie jamais entendus, un véritable artiste.

Cette fois les leperos et les cargadores applaudirent médiocrement, car ce qui les avait le plus enthousiasmés d'abord avait été de voir que le piano, malgré son apparence calme et inoffensive, était capable de produire un tel bruit ; mais il n'en fut pas de même pour Juanito.

La respiration oppressée, le regard brillant d'un indicible enthousiasme, le visage livide, il se cramponnait instinctivement aux barreaux en bois de la fenêtre, comme s'il craignait de succomber sous le poids et la force de ses émotions.

Le capitaine avait cessé de jouer, que le harpiste l'écoutait encore.

— Eh bien ! Juanito, lui dis-je en répétant ma première question, que pensez-vous du piano ?

Le pauvre jeune homme était si bouleversé, qu'il resta quelque temps incapable de prononcer une parole.

— Ah ! seigneurie, me dit-il enfin d'une voix pleine de larmes, que cet Anglais est donc un grand monsieur ! Comment ai-je pu râcler de la harpe pendant tant d'années, sans m'apercevoir que je n'étais qu'un sot et qu'un misérable !... Quels accents, mon Dieu !... comment cet homme a-t-il pu les trouver ?... et, qui plus est, les trouver au milieu d'une foule inepte de négociants grossiers et de senoras occupées seulement de leurs toilettes... Il me semble que de pareilles harmonies ne devraient surgir *du* cerveau d'un homme que dans l'isolement, ou qu'en présence des beautés de la nature.

Juanito fit une légère pause, puis il reprit, comme se parlant à lui-même :

— Et pourtant, au milieu de cette harmonie qui m'a écrasé de douleurs et enivré de délices, une chose m'a étonné... C'était comme un bégaiement monotone et répété, qui se reproduisait à chaque instant à côté des accents les plus vrais, les plus admirables ! Oui, je devine... ce capitaine, distrait par le bruit du bal, revenait sur sa pensée qui lui échappait ! Quel homme, mon Dieu ! Que je voudrais qu'il m'accordât la grâce de lui baiser la main ! Moi !... mais je ne suis pas même digne d'appuyer mes lèvres-sur les traces de ses pas.

— Ce capitaine possède, en effet, un rare talent d'exécution, dis-je à Juanito ; mais vous lui attribuez un mérite auquel il n'a rien à prétendre, celui de la composition.

— Comment cela, seigneurie ?

— Cette musique, qui vous a si fort charmé, n'est pas de lui ; il ne l'a pas inventée, il l'a simplement jouée. Supposez que vous venez d'entendre un écolier récitant couramment une leçon qu'il a apprise par cœur... son *Pater*, par exemple !

Juanito m'écoutait la bouche béante ; il ne pouvait revenir de sa surprise et ne songeait plus à Gloria.

— Quant aux passages qui vous ont choqué dans cet air, et que vous compariez tout à l'heure à un bégaiement monotone, ils sont le fait, non de l'auteur véritable de ce morceau, mais d'un autre compositeur qui s'est emparé de la musique primitive, et a brodé dessus, ce que nous appelons en Europe, des variations.

— Je ne comprends plus, señor, me dit Juanito. Qu'entendez-vous par des variations ?

J'allais répondre, mais je m'arrêtai et me mis à réfléchir ; j'étais assez embarrassé pour donner l'explication qui m'était demandée.

— Supposez, Juanito, qu'un homme dise un mot fin, profond ou spirituel... Vous me comprenez bien...

— Parfaitement, señor. Continuez, je vous prie.

— Alors vient un autre homme qui prend ce mot, le retourne en tous sens, met la fin de la phrase au commencement, le commencement au milieu, et le dénature de façon à lui retirer toute sa portée et sa signification, sans pourtant le rendre pour cela complètement méconnaissable. Me comprenez-vous toujours ?

— Je comprends, seigneurie, que vous me parlez d'un fou ou d'un imbécile qui veut singer un homme d'esprit... mais en quoi tout cela a-t-il rapport avec ce que vous appelez des variations ?

IV

Le tact naturel et inné de Juanito donnait une telle logique à ses arguments, que je trouvai prudent de ne pas les combattre ; il ne pouvait me convenir d'avoir le dessous, dans une question d'art, avec un pauvre lepero ignorant.

Le harpiste) après avoir attendu ma réponse, et voyant que je gardais le silence, n'insista pas davantage. Ce Juanito avait vraiment tous les instincts du gentleman ou du caballero.

— Une dernière question, je vous prie, seigneurie, me dit-il après un moment de silence.

— Parlez, Juanito.

— Pourquoi donc l'officier anglais, tandis qu'il jouait de cet instrument que vous appelez un piano, consultait-il du regard un grand cahier placé ouvert devant lui, et couvert de caractères et de lignes bizarres ?

— Il lisait la musique qu'il exécutait.

— On écrit donc la musique comme on écrit les paroles, seigneurie ? s'écria Juanito avec une anxieuse vivacité.

— Certainement.

— Quoi, je pourrais fixer sur le papier les mélodies qui bercent mon sommeil et charment mes heures de solitude ?

— Certes. Et si ces mélodies étaient réussies, elles se répandraient dans l'univers et porteraient votre nom dans toutes les parties du monde.

— Est-ce bien difficile d'apprendre à écrire là musique, señor ?

— Pas trop ; cela exige plus de travail que d'intelligence.

— Où cela s'enseigne-t-il ?

— En Europe.

— Y a-t-il loin d'ici en Europe ?

— Si je vous répondais par un total de lieues vous seriez effrayé, vous surtout qui n'avez jamais voyagé ; je préfère donc vous dire simplement que le trajet de San-Blas à la Vera-Cruz s'accomplit aisément en six semaines, et qu'un navire met environ deux mois pour se rendre de la Vera-Cruz en Europe.

Juanito pencha la tête d'un air accablé.

— Cela vous semble bien long ? lui dis-je.

— Oh ! non, me répondit-il en baissant la voix et en approchant sa bouche de mon oreille, mais je songe que Marina ne me laisserait pas partir... et que m'en donna-t-elle la permission, je n'en profiterais pas... car je resterais pour Gloria !...

Un incident fort naturel mit fin à notre conversation ; on appelait Juanito dans la salle de bal.

Il nous quitta tristement après avoir fait promettre à la jeune Mexicaine qu'elle l'attendrait à cette même place, jusqu'à la fin de la fête. Je n'étais pas fâché, je l'avoue, de savoir enfin à quoi m'en tenir sur le talent de Juanito ; ce fut donc avec une satisfaction pleine d'impatience et d'intérêt que je le vis s'approcher de sa harpe.

— Juanito, lui dit l'administrateur de la douane, on attend une contredanse.

Juanito, l'air distrait et réfléchi, me parut ne pas avoir entendu ou compris l'ordre que venait de lui donner l'amphitryon : je ne me trompais pas.

Les midshipmen et les senoras étaient déjà en place, — les senoras regardant amoureusement les midshipmen, les maris admirant leurs senoras, et les midshipmen jetant des regards de convoitise sur une table chargée de bouteilles d'eau-de-vie, et qui représentait le buffet du bal, — lorsque Juanito préluda sur sa harpe.

Aussitôt vingt couples de danseurs, déjà partis en avant, s'arrêtèrent dans leur élan ; un sourd murmure parcourut les rangs des invités, l'air que jouait Juanito ne fournissait aucun prétexte à la danse : c'était le motif de *Guillaume Tell*.

La distraction du musicien aurait pu lui causer un échec, elle lui valut un triomphe.

Quoique son auditoire ne fût rien moins que musical, Juanito improvisait avec une inspiration si vive, une verve si prodigieuse, que les assistants sentirent instinctivement que ce qu'ils entendaient n'était pas une chose ordinaire, et comprirent que le musicien répondait dignement à l'Anglais ! Dès lors, la harpe de Juanito prit les proportions d'une question de dignité nationale ; sa gloire était celle du pays ; il fut applaudi à tout rompre.

Quanta moi, ma stupéfaction était si extrême, que je ne songeais même pas à joindre mes bravos à ceux de la foule ; Juanito venait de reproduire, ou, pour mieux dire, de rétablir presque dans sa complète intégrité le texte original de Rossini. Je croyais rêver.

Le capitaine anglais fut le premier à rendre hommage au talent du musicien ; seulement il était bien loin de soupçonner que ce talent était du génie.

— *Amigo*, lui dit-il en lui offrant une demi-once (quarante francs), Je n'aurais jamais cru rencontrer un artiste tel que vous sur les rives reculées de San-Blas ! Où donc avez-vous fait vos études musicales ? Quel singulier caprice du sort vous a réduit à habiter ce port abandonné ?

A la vue de la pièce d'or que lui tendait le jeune lord, Juanito avait d'abord rougi ; mais bientôt un calme et doux sourire apparut sur son visage.

— Seigneur capitaine, répondit-il, j'ai pensé un instant que vous vous moquiez de moi ; mais je vois maintenant à votre air sérieux que vous parlez dans la sincérité de votre cœur. Le peu que je puis savoir, je l'ai appris tout seul : aussi n'est-ce pas grand chose. Je n'ai jamais quitté San-Blas, — du moins depuis l'âge où me reportent mes premiers souvenirs, — car je n'ai jamais connu mes parents, — et si je me suis permis de reproduire la mélodie que vous avez touchée sur le piano, ç'a été, pour ainsi dire, à mon insu, sans m'en douter.

Le salut dont Juanito accompagna ces paroles était à la fois si fier et si courtois, que le capitaine rougit à son tour et remit sa pièce d'or dans la poche de son gilet sans que le Mexicain eût eu la peine de la refuser.

— Mais, señor, reprit le jeune lord en regardant son interlocuteur avec une attention des plus marquées, si vous avez exécuté ce morceau après me l'avoir entendu jouer une seule fois, comme vous le dites, comment se fait-il, qu'au lieu de me copier servilement, vous ayez joué la vraie musique de Rossini ?

— J'ignore quel est ce Rossini dont parle votre seigneurie, dit Juanito ; quant aux changements que je me suis permis d'opérer dans votre mélodie, veuillez, je vous en conjure, ne pas les prendre en mauvaise part ; je les ai fait sans y songer. Il me semblait que l'on ne pouvait pas rendre autrement cet air.

— Vous vous trompez étrangement sur la nature de ma question, señor, dit le jeune capitaine, et vous n'avez nul besoin de vous disculper, tout au contraire. Comment vous nommez vous, je vous prie ?

— Juanito, pour vous servir, seigneurie.

— Eh bien, señor Juanito, promettez-moi que vous viendrez me voir après-demain à mon bord. Vous apporterez votre harpe, et nous passerons notre journée à faire de la musique. Et puis, qui sait !... Puis-je compter sur vous ?

Juanito rougit de nouveau, mais cette fois de plaisir.

— Tous les honneurs de la soirée sont pour lui, me dit Gloria qui semblait toute radieuse des succès obtenus par le harpiste. Il dînera sans doute avec le capitaine anglais. Gabacho est capable d'en faire une maladie de dépit. Après tout, Juanito mérite bien ce qui lui arrive, n'est-il pas vrai, señor ?

— Juanito est digne de la plus grande fortune et des plus grands honneurs, señorita, répondis-je. Il ne lui manque qu'une chose pour être accompli.

— Quoi donc, seigneurie ?

— De savoir monter à cheval !

— Oh ! dit la jeune Mexicaine avec une petite moue qui la rendait adorable et qui exprimait le plus souverain mépris pour l'équitation, ce n'est pas un talent si désirable. A quoi cela vous sert-il ? A divertir les leperos. Un homme n'entre pas à cheval dans un salon !

Mes prévisions se réalisaient ; les actions du beau Gabacho étaient à leur tour à la baisse.

La contenance lamentable et piteuse des négociants de Tépïc, qui, pour montrer leur savoir-vivre et constater leur supériorité, étouffaient dans les

habits et les pantalons noirs collants dont ils s'étaient affublés, m'irritait les nerfs, J'abandonnai mon poste de spectateur pour aller faire une promenade sur la plage, Toutefois, avant de m'éloigner, je priai la senorita Gloria de dire à Juanito que je viendrais l'attendre à la sortie du bal. L'exposition du drame ou de la comédie auquel ou à laquelle j'assistais, m'était, je l'ai déjà dit, entièrement inconnue. Cette ignorance nuisait beaucoup à l'intérêt que m'offrait la représentation de cette scène de la vie privée mexicaine, et je désirais la faire cesser. C'était dans cette intention que je donnai un rendez-vous au harpiste.

Lorsque deux heures plus tard je revins au palais de la douane, la fête touchait à sa fin ; aussi fut-ce sans peine que je retrouvai la jeune Gloria. Il n'y avait presque plus personne aux fenêtres ; les leperos, après avoir vu les négociants se divertir, étaient partis s'amuser de leur côté ; on se battait partout à coups de couteau.

J'allais accoster Gloria, lorsqu'une femme, me repoussant avec une énergie toute masculine, au beau milieu de mon salut, prit ma place, et s'adressant à la jeune fille :

— Que fais-tu ici à pareille heure, belle Gloria ? lui dit-elle avec un accent de méchanceté, je n'ose ajouter de férocité, qui me fit tressaillir ; tu attends sans doute la sortie des caballeros de Tépïc, car vraiment, incomparable Gloria, tu ne saurais nier que tu sois ambitieuse ! Il te faut les hommages des grands et des petits, des puissants et des humbles !... Crois-moi, Gloria, tu joues-là un jeu dangereux ! J'en ai connu d'aussi belles et de plus résolues que toi, qui ont perdu leur vie à cette partie !... Prends garde, enfant, prends garde !

La femme qui s'exprimait ainsi, était, — ne l'a-t-on pas déjà deviné ? — la Marina.

Gloria, pâle comme une morte, tremblait de tous ses membres ; elle ressemblait alors au pauvre petit oiseau que l'œil fascinateur du serpent empêche de fuir et retient immobile sur la branche. Soit que le silence de sa rivale n'eût abouti qu'à accroître son audace, soit plutôt que la vue prolongée de la beauté de la jeune fille la rendît de plus en plus furieuse, la Marina redoubla d'insolences ; de la raillerie, elle passa à l'injure ; puis s'exaltant outre mesure, jusqu'au délire, de l'injure elle en vint à l'action.

— Mais réponds-moi donc, misérable vipère ! s'écria-t-elle en secouant rudement par le bras la pauvre enfant à moitié pâmée de frayeur ; réponds-moi donc, infâme coquette ! ou je jure Dieu que cette beauté, dont tu es si fière et dont tu fais un si déplorable usage, va disparaître et s'effacer sous le tranchant de mon couteau !

Joignant alors le geste à la parole, la Marina porta la main au poignard passé dans les plis de sa *faja* de crêpe de Chine.

Il me parut que mon intervention, qui jusqu'à ce moment eût été déplacée, devenait urgente : je saisis à mon tour la Marina par un bras, et, — il y avait peut-être dans mon fait un peu de rancune, — je l'envoyai trébucher à dix pas de distance.

Deux cris partirent en même temps, l'un d'effroi, l'autre de rage.

— A moi ! à mon secours !... criait Gloria.

— Ah ! tu vas mourir ! hurlait la Marina, me lançant des regards furieux.

Ma position était plus qu'embarrassante, elle était ridicule. Me servir contre une femme de mon sabre, même dans le fourreau, me semblait une action odieuse, impossible. D'un autre côté, le rugissement de lionne poussé par la Marina, et la façon dont elle saisit son poignard, indiquaient non pas une vaine menace, mais bien une résolution fermement arrêtée.

Ah ! si j'avais mieux connu cette femme, comme mes scrupules et mes traditions d'Européen se seraient promptement évanouis ! Mais, hélas ! je ne pouvais ni me douter, ni même soupçonner ce que c'était que la Marina !

Une intervention à laquelle je ne songeais pas, vint fort à propos couper court à mes irrésolutions, et me permettre de rentrer dans la neutralité.

Juanito avait entendu le cri de détresse de Gloria ; s'élançant aussitôt, la tête nue, hors de la salle de bal, il était accouru sur le théâtre de l'action dans laquelle je remplissais un rôle si ingrat.

Je vivrais cent ans que jamais je n'oublierai la magnifique expression de fureur que reflétait le visage du musicien ; c'était l'explosion d'une patience trop longtemps comprimée. J'eus peur un instant qu'il ne tuât la Marina.

— Infâme ; lui dit-il en marchant lentement vers elle comme s'il était arrêté et excité à chaque pas par le souvenir d'une douleur passée, infâme ! tu avais déjà mon mépris, te faut-il donc ma haine !

Ce peu de mots produisit un effet extraordinaire sur la Marina. Elle pâlit, chancela, puis tout à coup un sanglot déchirant sortit de sa poitrine.

— Pardonne-moi, Juanito, dit-elle en courbant la tête, pardonne-moi, j'étais folle, j'avais perdu la raison... Mais c'est qu'aussi je souffrais tant !...

Tu me pardonnes, n'est-il pas vrai, tu ne me détestes pas ?... Oh ! je t'en conjure les mains jointes et à deux genoux, dis-moi que tu ne me détestes pas, que je ne suis pas pour toi un objet d'horreur... Tu aimes Gloria, je le sais, n'essaie pas de le nier... eh bien ! si... si ton bonheur est attaché à cet amour, si tu ne peux être heureux sans elle... fais-en ta femme... épouse-la... Tu m'entends ?... je te dis, épouse la !... Mais ne me répète jamais que tu me détestes, Juan... ce serait me tuer... tu ne voudrais pas assassiner une femme...

Juanito était préparé à une scène violente ; cette soumission, tout à la fois servile et passionnée, le désarma.

— Marina, dit-il lentement et avec une gravité solennelle, je jure sur mon honneur d'honnête homme que si tu te refuses au serment que je vais exiger de toi, cette fois est la dernière que nous nous verrons, dussé-je, pour te fuir, me réfugier dans les bras de la mort !

— Parle, Juanito...

— Sur la mémoire de ta pauvre mère, morte entre tes bras, et que tu t'es si souvent et si amèrement reproché de n'avoir pas rendue heureuse, sur ta part de paradis, sur ton salut éternel, m'assures-tu que jamais tu n'attenteras ni directement, ni indirectement aux jours de Gloria ?... Ne te hâte pas de prononcer ce terrible serment... réfléchis... — Non ! non ! c'est inutile, je le jure ! répondit la Marina d'un ton qui décelait la franchise, et qui pourtant me parut étrange.

— Merci, Marina, murmura Juan en tendant la main à la Mexicaine.

— Maintenant, il faut que je m'en aille, car tu comptes sans doute reconduire Gloria chez elle ? dit la Marina après avoir porté à ses lèvres la main de Juanito.

— Non, Marina, je te laisse ce soin.

— Oh ! merci... merci de cette confiance, Juanito ; elle me prouve que je n'ai pas perdu toute ton amitié. J'ai d'horribles défauts, j'en conviens ; mais toute générosité n'est pas éteinte dans mon cœur... Tu le sais bien aussi, toi ; voilà pourquoi je ne perds pas encore toute espérance.

— Il me reste à m'excuser auprès de vous, señor, me dit Juanito lorsque nous fûmes seuls, de l'ennui que vous a causé la Marina.

— Ne parlons plus de cela. Mais le bal est fini, ne retournez-vous pas chez vous ?

— Oui, seigneurie.

— Alors, nous ferons route ensemble, car nous sommes voisins.

Juanito rentra dans le palais pour prendre sa harpe et son chapeau, et nous nous acheminâmes vers mon enramada.

— Savez-vous bien, señor Juanito, lui dis-je sur le ton de la plaisanterie, que vous êtes furieusement aimé ! Cette senora Marina montre une énergie et une exaltation dans la manifestation de ses sentiments qui atteignent jusqu'aux dernières limites de la passion...

— Hélas, seigneurie, la Marina est extrême en tout, dans sa haine comme dans son amour... Elle n'a jamais su se contraindre. Aussi quels tristes souvenirs tachent son passé !

— Comment l'entendez-vous ?

Juanito s'arrêta brusquement, et, me regardant en face :

— La Marina a déjà tué deux femmes, me dit-il froidement.

— A cause de vous ? demandai-je en sentant un frisson me passer à travers le corps.

— Elle ne me connaissait pas alors, seigneurie.

— Comment pouvez-vous aimer cette femme ! m'écriai-je avec une indignation dont je ne fus pas maître.

— Je ne l'aime pas, señor.

— Mais vous vous laissez aimer par elle !

— Mon Dieu, seigneurie, ma position vis-à-vis de la Marina est bien difficile à expliquer. Elle m'a pris un jour dans ses serres, comme ferait un vautour d'une grive. J'ai été d'abord si étourdi, si effrayé, qu'en me retrouvant vivant, j'ai presque ressenti pour elle de la reconnaissance de ce qu'elle ne m'avait pas dévoré.

— Les caresses de cette femme, dont les mains sont souillées de sang, devaient pourtant vous...

Juanito ne me laissa pas achever ma phrase.

— Vous ne connaissez la Marina que sous son mauvais côté, seigneurie, dit-il en m'interrompant ; elle possède trop de fierté et de religion pour avoir jamais songé à être ma maîtresse... elle veut m'épouser... voilà tout !

— Voilà tout, dites-vous ; mais je ne vois pas trop ce que vous pouvez craindre de pis !

— Je ne crains rien, seigneurie, car moi, j'aime Gloria... et puis...

— Et puis ?... Achevez, Juanito.

Le harpiste, malgré mon invitation, demeura assez longtemps réfléchi et silencieux ; enfin, changeant de ton, il reprit la parole :

— Vous n’avez probablement pas remarqué, seigneurie, la singulière intonation de la voix de la Marina, quand elle m’a juré qu’elle ne tenterait rien contre Gloria ?

— Je vous demande bien pardon, Juanito. Avez-vous peur qu’elle né manque à sa promesse ?

— Oh ! non... la Marina est femme de parole, elle tient à ce qu’elle dit, et ce qu’elle dit elle le fait ! Gloria n’a plus rien à redouter de sa haine...

— Alors, tout est au mieux !

— Oui, tout est au mieux ; car c’est contre moi seul qu’elle va tourner sa colère.

— Que vous importe !...

— Oh ! cela m’importe peu, en effet, me répondit-il avec un sourire plein de résignation et de tristesse.

— Vraiment, vous dites cela d’une drôle de façon ! Au total, que peut contre vous la Marina ?

Ce ne fut que cent pas plus loin, c’est-à-dire lorsque nous fûmes arrivés devant mon enramada, que Juanito répondit à ma question.

— Il y a longtemps, me dit-il, que Marina a envie de poignarder un homme.

— Quelle horreur ! Vous êtes fou !

— Oh ! je connais Marina, seigneurie. Vous verrez ! vous verrez !

Juanito me salua à la hâte et s’éloigna rapidement, sans me donner le temps de reprendre la conversation.

Je me jetai en rentrant sur mon zarape, mais je ne pus fermer les yeux jusqu’au lendemain ; cette fois ce n’étaient plus les sancudos qui m’empêchaient de dormir.

V

L’anniversaire de la proclamation de l’Indépendance mexicaine est, sans contredit, la fête la plus bruyante et la plus animée que célèbre, chaque année, cette république si pleine de fantaisie et d’imprévu. Toutefois, l’on se tromperait grandement si l’on s’imaginait que les passions politiques entrent pour quelque chose dans l’éclat de cette solennité patriotique ; ce qui rend la fête de l’indépendance si populaire, c’est que là tradition veut que l’on y tire beaucoup de feux d’artifices ; et le Mexicain est fanatique du

cuete (ou de la fusée.) Du reste, on doit reconnaître que les leperos manient et dirigent les pétards avec une remarquable adresse ; une fonction se passe rarement sans qu'il y ait quelques spectateurs blessés ; c'est presque aussi intéressant qu'une course de taureaux !

La fête de l'Indépendance joint aussi aux plaisirs de la pyrotechnie ceux de l'éloquence ; chacun trouve un auditoire pour écouter son discours, et chacun le prononce ! De Morellos, Guerrero, Allende, etc., de tous ces hommes, les uns réellement supérieurs, les autres simplement passionnés, qui tombèrent victimes de leur révolte contre la mère-patrie, il n'en est point question ; car ce sont là des noms ignorés de la foule et dont les grands politiques seuls de la capitale ont gardé un confus souvenir ; mais, en revanche, chaque orateur parle beaucoup de lui-même. Tel lepero soutient qu'il couperait les oreilles à tout audacieux rival qui oserait courtiser sa belle ; tel *ranchero* (ou fermier) annonce qu'il possède le secret d'un coup de *machete* (ou sabre droit) d'une infailibilité incontestable, et jure que, si quel qu'imprudent était assez malavisé pour oser lui disputer le haut du pavé lorsqu'il passera à cheval, il le tuerait roide sur place ! En un mot, chacun au nom de la liberté provoque plus ou moins son voisin, et comme tout le monde a fait un énorme abus de boissons fermentées, chaque ville, chaque village, chaque hameau se change, vers la fin de cette belle journée, en une sanglante arène. On s'égorge et l'on s'assassine d'une extrémité à l'autre de la République, aux cris de viva la libertad ! Aussi, je le répète, cette solennité est-elle attendue et saluée par la foule avec autant d'impatience que de joie.

J'avais pris pour règle invariable de conduite depuis que j'étais au Mexique, de rester enfermé chez moi pendant toute la durée de ces espèces de saturnales ; mais le séjour de la *enramada* du garde Francisco était si peu attrayant que l'heure de l'Angélus sonnée, je sortis pour aller respirer la brise du soir. Les abords de la plage présentaient un singulier coup d'œil, un spectacle d'une animation étrange. D'innombrables bûchers d'ocote (ou bois résineux), séparés les uns des autres par quelques pas à peine, éclairaient de leurs rouges rayons une population ivre de *miscal*, affolée d'enthousiasme et de mouvement.

Des cris aigus et prolongés, qui pouvaient tout aussi bien exprimer la joie poussée jusqu'au délire, que la colère atteignant jusqu'à la fureur, formaient un effrayant concert dont l'ensemble *ne* manquait pourtant pas d'une

sauvage harmonie ; on eût dit un de ces chœurs infernaux dont parient les ballades.

De nombreux débits de liqueurs alcooliques, débits improvisés pour la circonstance, surexcitaient plutôt qu'ils ne renouvelaient les forces épuisées de la foule, et enflammaient les légions indisciplinées des leperos et des contre bandiers des terribles ardeurs du meurtre pour l'amour du sang ! De temps à autre, la blanche et sinistre lueur d'un couteau traversait l'épaisse couche de fumée rouge produite par l'ocote, et le gémissement d'un blessé ou le râle d'un mourant venait se fondre dans les retentissantes clameurs de la foule !

Ma première pensée, en arrivant sur le théâtre de cette orgie en plein vent, fut pour Juanito. Depuis la veille au soir que je l'avais quitté, je n'avais pas été ; pour ainsi dire, un instant sans songer à lui ; les dernières paroles qu'il avait prononcées en prenant congé de moi n'avaient cessé de bourdonner à mes oreilles comme un glas de mort. Je pressentais un drame terrible et prochain ; et, malgré l'égoïsme momentané que me donnait alors l'habitude des voyages, je ne pouvais me défendre d'une sympathie pleine de dévouement pour ce sauvage enfant du génie.

Mes recherches ne furent ni longues ni vaines : les accords d'une harpe, à chaque instant interrompus par des bravos frénétiques, m'apprirent bientôt l'endroit où se trouvait Juanito.

La rigoureuse exactitude de mon costume mexicain m'offrant le précieux avantage de pouvoir circuler parmi la foule sans attirer l'attention de personne, je n'hésitai pas à me mêler à la plèbe rugissante et déchaînée, et je parvins sans trop d'efforts jusqu'à la triple barrière humaine de spectateurs qui entouraient le harpiste de San-Blas.

Jamais je n'oublierai l'expression que reflétait en ce moment le visage de Juanito : c'était comme l'orgueil vrai et dans toute sa virile beauté, uni à une sensibilité féminine. Sa tête rejetée un peu en arrière, et le pli ironique de ses lèvres disaient l'attente, mieux encore le désir et l'impatience de la lutte, tandis que ses yeux noirs, adoucis par de molles langueurs, semblaient implorer une mystérieuse tendresse. Sa main, à la fois distraite et nerveuse, tirait de sa harpe de singuliers accords ; c'était une improvisation étrange et remplie d'antithèses ; les passions les plus fougueuses éclataient et alternaient sans aucune transition avec les douces, charmantes et frivoles plaintes de l'amour heureux.

Quoique cette mélodie ne pénétrât pas au delà de l'épiderme de l'auditoire de Juanito, les leperos n'en subissaient pas moins l'harmonieuse influence. Vingt d'entre eux, poètes, improvisateurs, accompagnaient de leurs chants, tantôt véhéments, tantôt plaintifs, la harpe de leur compatriote. Les cordes vibraient elles comme le clairon dans la bataille ? ils déclamaient la glorieuse indépendance de la République, et menaçaient de coups de couteau leurs voisins et amis ; soupiraient-elles, ainsi que la brise du soir glissant sur les cimes des orangers ? ils murmuraient, — assez indiscretement, — les noms de leurs maîtresses, et se désolaient, — avec de prétendues restrictions d'une rare fatuité, — de la cruauté avec laquelle elles accueillaient leurs hommages.

Le lepero mexicain, complètement maître de son gracieux idiome, l'assouplit sans peine aux exigences de la poésie libre et familière ; peu d'Européens, — même de ceux appartenant à la classe lettrée, — seraient capables de lutter contre eux dans ces poétiques tournois, où souvent jaillit du choc de deux rimes une pensée ingénieuse et très-heureusement rendue.

J'assistais depuis dix minutes à cette scène bizarre et à peu près indescriptible, lorsque je vis Juanito pâlir et rougir alternativement dans l'espace d'une seconde ; peu après il s'arrêta. Puis, écartant d'un geste lentement solennel et distrait, la foule compacte qui l'emprisonnait, il s'éloigna d'un pas rapide et sans emporter sa harpe ! Soit qu'ils fussent dominés par un respect instinctif pour Juanito, soit plutôt qu'ils fussent déjà las de ce délassement inoffensif et anodin, les leperos n'essayèrent pas de retenir le harpiste ; ils se contentèrent de passer de la poésie à la prose ; les injures succédèrent aux bouts rimés, et les coups de couteau aux panto mimes animées dont ils accompagnaient naguère leurs improvisations. Je m'éloignai au plus vite dans la direction prise par Juanito.

J'avais fait cent pas à peine lorsque j'aperçus le musicien ; il n'était pas seul ; une jeune femme, — du moins à en juger par sa marche simple et légère, — s'appuyait à son bras ; je crus reconnaître Gloria, et ne voulant pas troubler cet heureux tête-à-tête, je rentrai dans la foule. Le hasard me guida à merveille ; il me conduisit au fandango. Le fandango, la danse nationale, favorite et à peu près unique du peuple mexicain, n'a rien de l'impétuosité ondoyante, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — de la cachucha ou du boléro ; il demande peu d'espace, ne s'écarte jamais de la ligne droite et remplace par un vertigineux piétinement les poses provocatrices et renversées de la chorégraphie andalouse. Le fandango mexicain a ceci de

particulier qu'il s'exécute, non pas aux sons des instruments, mais de la voix humaine. L'orchestre se compose de deux ou trois chanteurs qui glapissent une espèce de pot-pourri dont chaque couplet marque une figure nouvelle.

Ce fut non sans peine que je parvins à me glisser impunément à travers les rangs serrés des assistants.

Deux planches, longues chacune d'environ deux mètres, larges d'à peu près trente centimètres, servaient de plancher aux deux danseurs : un homme et une femme.

Lorsque j'arrivai, le fandango atteignait à l'apogée de sa brutale et expressive vivacité ; les chanteurs hurlaient avec une prodigieuse précipitation la fameuse stance :

Pica (*ter*) perico.
Pica (*ter*) et ramo, etc.

stance qui marque un mouvement désordonné, et est l'écueil et l'effroi des artistes faibles ou inexpérimentés.

Cette fois, le fameux « Pica perico, » enlevé avec une irréprochable et fougueuse netteté, souleva d'unanimes applaudissements : les spectateurs des deux sexes trépignaient de joie.

Cinq à six leperos, abandonnant leur place, allèrent à tour de rôle et en signe d'admiration placer leur chapeau sur la tête de la danseuse qui, quoique surchargée par cette pyramide de feutre, ne ralentit en rien, tout au contraire, la rapidité de ses évolutions.

Plus je regardais cette femme, et plus il me semblait que cette fois n'était pas la première que je la voyais. Je ne me trompais pas : c'était la Marina ! seulement, l'excitation de la danse et l'enivrement des applaudissements la rendaient méconnaissable, en imprimant à ses traits un air de triomphe et de satisfaction qui en adoucissait la dureté habituelle. Sa jupe, ou corte de tunico, extrêmement courte et bariolée de grands dessins aux nuances vives tranchantes, laissait apercevoir la naissance de sa jambe fine, nerveuse et bistrée ; ses pieds nus étaient chaussés de souliers en satin couleur cerise ; une fleur de cactus, rouge comme du sang, était coquettement posée dans sa noire chevelure, dont les reflets bleus miroitaient à la lueur de la flamme ainsi qu'un diadème d'acier bruni.

Une sonore exclamation d'enthousiasme poussée à mes côtés attira un moment mon attention. J'aperçus, non sans une certaine satisfaction,

l'illustre hombre de a caballo, le beau Gabacho qui, le col tendu et les yeux démesurément ouverts, suivait d'un regard ardent les moindres mouvements de la Marina : la troupe des acteurs de mon drame intime était donc au complet.

Le fandango terminé, chaque lepero, qui avait déposé son chapeau sur la tête de sa danseuse, s'en fut le réclamer, en échange d'un cadeau. L'un donna sa *faga* ou ceinture de crêpe de Chine, l'autre le foulard neuf qui lui servait de cravate, celui-ci une piastre, celui là quelques réaux. Ces offrandes d'objets et de numéraire constituent au Mexique, dans ces sortes de circonstances, un usage si généralement répandu et accepté, qu'elles ne blessent et n'engagent en rien la fierté ou la reconnaissance de la personne qui les reçoit, c'est simplement un hommage rendu à la beauté et à l'art. Gabacho se présenta le dernier.

— Adorable Marina, dit-il, en lui présentant galamment une once d'or ²³, pour un baiser de toi je donnerais mon cheval ; pour cette fleur qui orne ta chevelure, je sacrifierais ma vie ! La Mexicaine prit la pièce d'or avec une indifférence marquée, et levant d'une façon ironique ses brunes épaules :

— Tu arrives trop tard, Gabacho, répondit elle, ne sais-tu pas que mon cœur ne m'appartient plus ?

Sa récolte terminée, la Marina, fière et triomphante, s'éloigna pour faire place à un nouveau couple de danseurs.

La pensée qu'elle allait, sans doute, se mettre en quête de son bien-aimé Juanito, me fit souvenir que Juanito n'était pas seul, et songer que si elle le rencontrait en compagnie de Gloria, une catastrophe pourrait bien s'en suivre. Je résolus donc de prévenir la Marina dans son dessein, en allant au plus vite avertir le harpiste qu'il eût à se tenir sur ses gardes. Ma démarche, je l'avoue volontiers, manquait de dignité ; mais elle était plus que justifiée par la confiance que Juanito m'avait faite la veille : il s'agissait d'empêcher un crime !

Après avoir parcouru en vain et pendant assez longtemps les groupes de la fête, je réfléchis que les amants préfèrent au bruit et aux regards de la foule, le silence et la liberté de la solitude, et je m'acheminai vers les endroits déserts de la plage. Il paraît que la Marina partageait eh cela ma manière de voir, car je n'avais pas encore franchi une distance d'un demi mille lorsque je l'aperçus se faufilant dans l'ombre entre deux rochers : sa marche, doucereusement menaçante, si l'on peut parler ainsi, se rapprochait de l'allure rampante de la panthère : elle semblait guetter une proie.

Tout à coup, soit que la présence d'un inconnu l'inquiétât, soit qu'elle obéît à une idée subite, elle se retourna, prit son élan et s'élança avec une fougueuse impétuosité dans la direction de la fête.

Cette retraite précipitée me parut, je ne sais trop pourquoi, de mauvais augure. J'hésitais sur le parti que je devais prendre, quand je crus entendre, non loin de moi, un léger craquement dans le sable ; une minute plus tard je me trouvais face à face avec Juanito.

— Vous, seigneurie ! s'écria-t-il avec un joyeux étonnement. Quel hasard vous a conduit ici ?

— Ce n'est point le hasard, Juanito ! Je suis venu ici parce que j'espérais vous y rencontrer.

— Moi, seigneurie ? Serais-je assez heureux pour que vous ayez, je n'ose dire un service à me demander, mais, au moins, un ordre à me donner ?...

— C'est, au contraire, un service que je voulais vous rendre... Seulement, j'ai peur d'être arrivé trop tard.

J'expliquai alors en peu de mots, au harpiste, et mes craintes et ma rencontre avec la Marina.

Ce fut avec des paroles simples, dites avec un accent dénué de toute emphase, et partant évidemment du cœur, que Juanito me remercia de mon intention et de ma démarche.

— Hélas ! seigneurie, poursuivit-il d'une voix dont le timbre voilé exprimait plutôt la résignation que la tristesse ; hélas ! seigneurie, j'appelle de tous mes vœux un dénouement à ma position, dût-il se produire par une catastrophe ! La domination de la Marina me rend le plus malheureux des hommes. La vie sans la liberté, c'est le jour sans le soleil !...

— Que ne faites-vous un appel à votre volonté, Juanito ? Une heure de fermeté vous délivrera à tout jamais des obsessions de cette misérable créature.

Le musicien resta quelques instants silencieux, puis d'un ton qui décelait l'abattement :

— Il n'est plus temps, me dit-il.

— Comment cela, il n'est plus temps ?

— Non... je n'aime plus Gloria !...

Cette réponse, à laquelle j'étais bien loin de m'attendre, me causa une surprise extrême. Je fus tenté de croire qu'en effet Juanito, ainsi que me l'avait affirmé mon hôte, ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés morales.

Le harpiste devina mon étonnement ; un triste sourire courba gracieusement ses lèvres.

— Ne vous ai-je pas avoué, seigneurie, reprit il, que je suis affligé d'une bien malheureuse organisation ? Que je suis l'esclave de puériles susceptibilités ? L'entrevue que je viens d'avoir avec Gloria m'a complètement détaché d'elle... Mes yeux se sont ouverts à la clarté, et mon amour, qui n'était qu'une illusion, a disparu devant l'éclat de la lumière...

— Que vous a donc dit Gloria ?

— Elle m'a assuré de toute son affection.

— Cet aveu, pour un cœur épris comme vôtre, devrait être plutôt un sujet de joie que de découragement.

— Oui, c'est vrai, senor. Que voulez-vous ! ce n'est pas ma faute si certaines paroles isolées, et auxquelles personne n'attribuerait aucune importance, détruisent pour moi l'ensemble d'une phrase, et lui donnent un sens entièrement opposé à ce que l'on a voulu sans doute exprimer. Je vous le répète, Gloria ne m'a rien dit de bien saillant, de bien particulier ; mais ce pauvre enfant m'a prouvé, à son insu, qu'elle était incapable de comprendre ces délicatesses de l'amour Gloria n'est ni méchante ni perfide ; elle est sotte, ce qui est pis !

— Allons, je vois que vous vous serez querellés : les rancunes et les bières des amoureux sont, à les entendre, éternelles et implacables ; en réalité, il suffit d'un sourire pour les changer en ravissements et en extases !

— Vous votas trompez, seigneurie, Gloria n'a nullement eu l'intention de me faire de la peine, tout au contraire... elle m'a même quitté persuadée qu'elle venait de m'avouer la préférence qu'elle m'accorde sur mes rivaux ; elle se figure que je suis *au* comble du bonheur !

Le harpiste fit une légère pause, puis il reprit à demi-voix et comme se parlant à lui-même : — C'est étrange pourtant comme l'homme est sujet à de singuliers aveuglements ! Un amour propre ridicule et une soif ardente de jouissances troublent continuellement sa raison, et lui font prendre pour des réalités ses rêves et ses espérances. Il pare la femme qu'il remarqué de toutes les qualités qu'il se croit digne de rencontrer, et il finit ainsi par aimer non plus une œuvre défectueuse de la nature, mais bien une création enfantée par son propre orgueil !

Ce langage ne me surprit point : je n'en étais plus avec Juanito aux étonnements.

— Permettez-moi une question, cher senor, lui dis-je ; depuis quand connaissez-vous Gloria ?

— Depuis un an, seigneurie.

— Alors comment peut-il se faire qu'ayant eu autant de temps pour l'étudier, vous ne vote soyez aperçu qu'aujourd'hui seulement, et cela en quelques minutes, de l'absence totale des qualités que vous aviez cru trouver en elle jusqu'à ce jour ? Il me semble que vous êtes en ce moment-ci sous l'influence d'un sentiment éphémère qui disparaîtra, j'en suis persuadé, avec la cause futile qui l'a produit.

— Vous me faites vraiment trop d'honneur, seigneurie ! me répondit Juanito d'une voix dont la douleur déguisait mal l'ironie. Vous discutez mes sentiments comme s'ils étaient ceux d'un être raisonnable. Vous ignorez probablement que l'on m'appelle le fou de San-Blas ! L'impression remplace en moi le raisonnement. Ainsi que les insensés et les enfants, je me laisse volontiers prendre aux mirages qui éblouissent et trompent ma simplicité ! Il faut un coup de foudre pour m'arracher aux puérilités de mon imagination !... — La foudre a donc éclaté ? dis-je en riant.

— Pas encore, seigneurie, me répondit-il froidement ; mais l'éclair a déjà brillé, et sa lueur a éteint l'auréole dont je m'étais plu à entourer Gloria !... Maintenant j'attends avec indifférence l'orage.

Les vrais voyageurs goûtent peu, en général, le langage métaphysique ; ce qu'ils recherchent, avant tout, c'est la clarté de l'expression et la précision du fait ; je me hâtai donc, par une interrogation bien prosaïque et bien positive, de changer la forme de notre dialogue, qui menaçait de tomber dans ce pathos pompeusement monotone, que les romanciers de couleur locale croient devoir mettre dans la bouche des Peaux-Rouges de la prairie.

— La Marina, lorsque je l'ai rencontrée, vous avait-elle donc accosté, Juanito ? demandai-je. Y a-t-il eu entre Gloria et cette mégère, un échange de ces aigres et vilaines paroles qui attristent et découragent si profondément l'homme qui en est tout à la fois la cause et le témoin ?... Vous vous taisez !... Allons, il paraît que je juge encore trop favorablement cette odieuse créature ! Elle aura manqué à ses promesses... oublié son serment !... Vous venez de subir une scène de violence. Cet éclair dont vous parlez, c'est une lame de couteau qui aura brillé dans l'ombre...

— Vos suppositions sont complètement fausses, seigneurie. J'avais deviné, en effet, que la Marina rampait sur mes traces, mais je ne l'ai point

aperçue. Ne vous souvenez-vous plus, senior, de ce que je vous ai dit lors de notre première rencontre ? quand doit m'arriver un malheur imprévu, j'en souffre avant qu'il ne s'accomplisse. Je suis toujours en avance sur ma vie. Soyez assuré qu'un grave événement est sur le point de prendre place dans mon existence. Vous secouez la tête d'un air de railleuse incrédulité ; soit. Je ne prendrai que trop tôt ma revanche... Vous verrez, vous verrez !

VI

Tout en causant avec Juanito, je l'avais suivi sans trop prendre garde où il me conduisait ; une formidable clameur et des applaudissements passionnés, qui retentirent à quelques pas de nous, me firent relever la tête ; j'étais en plein cœur de la fête ; décidément le hasard l'emportait sur ma volonté. Malgré ma sage et ferme résolution de ne jamais assister à ces dangereuses réjouissances annuelles, qui, sous prétexte de célébrer le triomphe de la liberté, tombent dans la plus honteuse et déplorable licence, je me trouvais être, ce soir-là, l'un des plus assidus spectateurs de l'orgie, qui mugissait, plus bruyante que la vague sur les plages lointaines de San-Blas.

— Ne désirez-vous point connaître, seigneurie, la cause de ces bruyants bravos ? me dit Juanito.

— Non, merci ; j'ai seulement hâte de regagner mon *enramada*.

Le harpiste resta silencieux l'espace de quelques secondes : il semblait réfléchir.

— Au fait, je préfère que vous ne soyez pas témoin de ce qui va se passer, seigneurie, reprit-il. L'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, vous rendrait pénible cette scène brutale.

— Que va-t-il se passer ? à quelle scène faites-vous allusion, Juanito ? lui demandai-je avec un battement de cœur.

— Je l'ignore au juste, seigneurie ; mais soyez assuré, je vous le répète, qu'un événement important pour moi va se produire... Je ne dois pas être étranger aux bravos que vous venez d'entendre.

— Caramba ! Juanito, m'écriai-je, l'occasion de vous confondre s'offre cette fois-ci trop belle pour que je la laisse échapper ! Quitte à me faire égratigner par quelque pointe de couteau en fendant cette foule compacte, je

veux vous prouver que vos pressentiments n'ont pas le sens commun !
Avançons !

Joignant l'action à la parole, je me jetai bravement à travers les rangs serrés des leperos ; Juanito me suivit. Ma stupéfaction fut sans bornes, lorsque, après avoir opéré ma victorieuse trouée, je me trouvai face à face avec la Marina, qui, l'œil brillant, le teint animé et assez semblable à une bacchante, achevait d'exécuter un triomphant fandango.

Le beau Gabacho, agenouillé devant elle dans une pose des plus castillanes, sollicitait humblement, publiquement — et en bouts rimés, — la fleur de cactus qui ornait sa chevelure.

C'étaient la galanterie de Gabacho et la danse de la Marina qui avaient soulevé les bravos prolongés que nous venions d'entendre.

Un grand silence se fit : la Marina allait parler ; chacun attendait impatiemment sa réponse.

— Pauvre Gabacho, dit-elle d'une voix moqueuse et avec un sourire de pitié, ton désir de briller en public t'a conduit dans une sottise aventure !... Sais-tu à quoi tu t'exposes ? A battre honteusement en retraite lorsque je t'apprendrai le prix que coûte cette fleur à la possession de laquelle tu n'attaches d'autre importance que celle de passer pour un caballero accompli !... Allons, relève-toi, et va chercher ailleurs de plus faciles triomphes !...

Des éclats de rires universels saluèrent la déconfiture de l'écuyer. Gabacho était trop beau pour n'avoir pas beaucoup d'ennemis ou d'envieux parmi les leperos présents.

L'homme de a caballo tressaillit ; une pâleur livide envahit son visage, et ce fut d'une voix qu'il essaya en vain de rendre calme et indifférente qu'il reprit la parole.

— Marina, dit-il, tout le monde sait que tu es une femme aussi honnête qu'extravagante, mais personne n'ignore non plus que je suis un généreux et fier caballero. J'ai pour principe qu'un homme ne doit jamais reculer devant un sacrifice dès qu'il s'agit de dégager son honneur, ni rester sous le coup d'une humiliation qui ternirait sa gloire. Fixe toi-même un prix à cette fleur, et je jure par mon patron, que dussé-je, pour satisfaire ton exigence, vider ma ceinture, vendre mon cheval et mes armes, je ne reculerais pas. J'attends.

Cette fois, les leperos n'osèrent plus rire ; Gabacho avait pour lui la partie féminine de son auditoire : toutes les peladas²⁴ l'admiraient.

Soit calcul, soit conscience, la Marina parut d'abord hésiter, mais bientôt un cruel sourire contracta son visage, puis d'une voix qui semblait sortir contre sa volonté de ses lèvres serrées et qui se rapprochait assez du sifflement de la vipère :

— Va t'en, malheureux ! s'écria-t-elle, ce ne serait pas de l'or que te coûterait cette fleur, ce serait du sang !

Un joyeux murmure parcourut la foule. Les leperos flairaient un drame prochain. En effet, Gabacho s'était trop avancé pour ne pas insister.

— Ce que tu m'apprends là me comble de joie, Marina, reprit-il, car si ma bourse est parfois mal garnie, mon couteau, du moins, est toujours prêt. Maintenant, je suis certain de ne pas me trouver impuissant ou humilié devant tes hautes prétentions.

— Non... non... je ne veux pas... éloigne-toi, Gabacho !...

— Tu as peur pour moi, bonne Marina ! Rassure-toi ! j'ai mis le couteau à la main cinq fois dans ma vie... et je dois cinq morts !

La pittoresque et expressive locution mexicaine devoir *une mort*, signifie tout bonnement avoir tué quelqu'un : il y a bien des leperos qui sont insolubles !

L'indécision de la Marina était visible, et il était évident qu'une lutte violente avait lieu dans son esprit ; Gabacho coupa court, par l'action, aux irrésolutions de la Mexicaine ; d'un geste rapide comme la pensée, il se saisit de la fleur qu'il avait jusqu'alors si vainement sollicitée.

La Marina eut un superbe mouvement d'indignation et de colère.

— Lâche ! s'écria-t-elle, tu profites de l'absence de Juanito...

Gabacho ne put retenir une exclamation de joie.

— Quoi ! c'était de Juanito qu'il s'agissait, dit-il d'un air narquois ; ma foi, belle Marina, je n'aurais jamais deviné que ce fût là le terrible champion dont tu me menaçais. Juanito mesurer son couteau avec le mien ! voilà en vérité une charmante plaisanterie ! Pauvre innocent, un simple froncement de mes sourcils suffirait pour le mettre en fuite !

— Tu te trompes, Gabacho, dit une voix nettement accentuée, me voici !

Le harpiste, qui jusqu'alors s'était tenu caché derrière moi, venait, par un fougueux élan, de se placer devant son adversaire. La foule battit des mains, puis il se fit un silence solennel. La représentation commençait.

Gabacho, un instant troublé par cette apparition si inattendue, avait d'abord reculé de deux pas : on devinait la pâleur sous le bronze de ses joues ; mais reprenant bientôt son sang froid, il enveloppa son bras gauche

de son zarape, et sortant d'une poche de sa calzonera un long couteau à la lame étroite et soigneusement affilée, il tomba en garde.

Juanito, les bras croisés, la contenance calme et impassible, contemplait el hombre de a caballo d'un regard qui exprimait bien plutôt la pitié que la colère.

Quant à la Marina, son visage reflétait doux sentiments fort opposés, la joie et la frayeur ; cette intervention flattait son amour-propre et épouvantait sa tendresse ; du reste, persuadée que ses efforts pour empêcher une lutte n'aboutiraient qu'à la rendre plus prochaine et plus acharnée, elle gardait une immobilité de statue.

Je ne parlerai pas de mes émotions ; unies devinera sans peine.

— Eh bien, señor Juan, j'attends ! dit Gabacho. Ne daignerez-vous pas vous mettre en défense !... Mais j'y songe !... peut-être bien n'êtes-vous pas armé ?...

— C'est vrai, señor, répondit le harpiste ; mais aurais-je un acier à opposer au vôtre, que je ne m'en servirais pas à présent... Oh ! n'affectez point cet air bravache, Gabacho ; vous sentez parfaitement bien en vous-même que je n'ai pas peur ; et les terribles froncements de vos sourcils ne serviraient qu'à vous rendre ridicule. Dieu n'a pas donné à l'homme et à la brute un égal sentiment de destruction. La brute obéit à la fureur, l'homme au devoir ! Céder à la colère, c'est abdiquer sa dignité humaine et se ravalier au rang des animaux ! Je veux rester ce que Dieu m'a fait, un homme !... Je comprends, certes, l'impatience des caballeros qui assistent à ce débat, mais je ne saurais la satisfaire.

— Ainsi, vous refusée de vous battre ?

— Ce soir, oui ; demain, non.

La réponse du harpiste causa autant de désappointement que d'étonnement à la foule ; l'assassinat est si fréquent au Mexique entre les indigènes, que le duel y est inconnu

— Et qui vous empêche de terminer hotte différend sur l'heure ? reprit Gabacho.

— Avant de répondre à votre question, señor, permettez-moi quelques paroles d'explication. Si j'ai accepté votre défi, ce n'est pas que je sois jaloux de la Marina... non... mille fois non !... Je ne l'ai jamais aimée, je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais !... Seulement, je crois qu'il y va de l'honneur d'un homme d'écouter l'appel d'une femme qui invoque son nom et se met sous sa protection. La Marina a bien voulu me choisir pour son

défenseur ; je ferai de mon mieux pour ne pas trahir sa confiance. A présent, si je refuse d'en venir ce soir aux mains, c'est que je tiens beaucoup à ma propre estime ; or, votre ton, vos actions, l'animation de vos paroles, me donnent à supposer que vous êtes sous l'empire d'une triste influence... Je ne saurais me battre contre une outre de mescal... Demain, à neuf heures du matin, je me rendrai armé de mon couteau à cette même place-ci ; j'espère que je vous y rencontrerai... Senor, je suis votre serviteur !

Après avoir prononcé ces paroles avec un rare sang-froid, Juanito salua courtoisement son adversaire et s'éloigna lentement. La foule s'écarta, silencieuse, pour lui livrer passage.

— Pardon, seigneurie, me dit-il lorsque je le rejoignis à quelques pas plus loin, vous m'obligeriez infiniment en voulant bien me laisser seul... j'ai besoin de me recueillir.

Malgré cette invitation si formelle, je continuai à marcher à côté du harpiste.

— Juanito, lui dis-je, que cela vous convienne ou non, il faut, je veux que vous m'écoutez.

Le Mexicain réprima un mouvement d'impatience et s'arrêta.

— Soit, seigneurie, je vous écouterai, mais je ne discuterai pas ! Promettez-moi donc que quand vous m'aurez dit tout ce que vous croyez avoir à me dire, vous me rendrez ma liberté !

— Je vous le promets.

— Parlez, seigneurie.

— Juanito, repris-je après une légère pause, il me semble inutile d'insister sur la frivolité, pis encore, sur l'absurdité de la cause de votre duel. La Marina, — vous me l'avez déclaré vous-même, — vous fait horreur, et, grâce à Dieu, aucun lien ne vous unit à cette infernale créature ! Il y aurait folie d'autant plus insigne de votre part à vous considérer comme responsable ou solidaire de ses actions, que vous n'ignorez pas qu'en vous suscitant cette querelle, elle a eu uniquement pour but de se venger de votre froideur ou de vos dédains. Quant à votre adversaire Gabacho, c'est un garçon si nul et si au-dessous de vous sous tous les rapports, que vous ne devez attacher la moindre importance à son opinion. Rien, absolument rien ne justifierait donc votre rencontre de demain. J'aborde maintenant un autre ordre d'idées. Ce qui vous rend inquiet, agité, malheureux, ce qui en un mot vous donne le dégoût de la vie, c'est que vous ne vous trouvez pas à votre place. J'ajoute, Juanito, qu'en cela vous avez raison. Il y a en vous l'étoffe

d'un grand homme... Songez donc que quatre mois vous suffissent pour vous rendre en Europe, et que dans quelques années d'ici vous pouvez être un des élus de la gloire !...

Le harpiste tressaillit ; mais reprenant bientôt son sang-froid :

— Au revoir, senior, me dit-il, que Dieu vous accorde une nuit paisible et d'heureux songes !

Alors, sans attendre ma réponse, il s'éloigna presque en courant. Je regagnai tristement mon enramada. Cette fois, ma fatigue l'emporta sur mon inquiétude ; je ne me réveillai le lendemain que quand le soleil brillait déjà de tout son éclat. Il était six heures.

VII

Ma première pensée fut de sortir pour me rendre auprès de Juanito ; mais la réflexion m'arrêta. Le Mexicain pouvait venir pendant mon absence ; je me résolus donc à l'attendre jusqu'au moment fixé pour le combat. Mon impatience était si fébrile que les deux heures qui suivirent me semblèrent interminables.

Enfin, à huit heures précises, la porte de la enramada s'ouvrit, et Juanito apparut. Je poussai un cri de soulagement, presque de joie,

— Je désespérais déjà de vous voir, lui dis-je, en m'élançant à sa rencontre et en lui serrant la main.

— Vous aviez donc oublié, seigneurie, que je suis votre débiteur, me répondit-il. Je vous apporte les onze piastres que vous avez bien voulu m'avancer pour l'acquisition de ma harpe ! Recevez de nouveau, je vous en prie, l'expression de ma reconnaissance et de tous mes remerciements...

— J'aurais préféré, senior Juanito, devoir à tout autre motif le plaisir de votre visite...

— N'est-il pas bien naturel, seigneurie, qu'avant de courir les chances d'un combat, d'autant plus sérieux qu'il a été différé, je mette mes affaires en ordre ?

— Quoi, Juanito, vous pensez encore à cette sottise provocation de Gabacho ! J'espérais

que la nuit vous aurait porté conseil : ce duel est impossible !

— Vous vous trompez, seigneurie, car dans une heure, la république mexicaine comptera de moins un bon écuyer ou un méchant râcleur de

harpe, me répondit-il en souriant, et d'un ton empreint d'une joie tranquille.

— Mais, Juanito...

— Ah ! je vous en prie, seigneurie, reprit-il presque aussitôt en m'interrompant, n'insistez pas, car vous me contraindriez, ce qui m'affligerait infiniment, à renoncer au plaisir de passer cette dernière heure avec vous. Ma résolution est irrévocable !

Le harpiste fit une légère pause, s'assit sur un *équipal*, et roulant entre ses doigts une cigarette :

— Seigneurie, continua-t-il d'une voix douce et tranquille, vous m'avez déjà témoigné tant d'intérêt, que je ne crains pas d'être indiscret en vous demandant votre opinion sur un sujet qui m'intéresse vivement.

— Je vous écoute, Juanito.

Le harpiste battit le briquet, alluma sa cigarette, puis, après avoir lancé une mince et longue colonne de fumée.

— Que pensez-vous du suicide ? me demanda-t-il.

— Que c'est une lâcheté, m'écriai-je.

— Vous venez de parler comme homme, mais répondez-moi comme chrétien.

— Alors je remplacerai le mot de lâcheté par celui de crime.

— Je suis heureux de me rencontrer avec vous, seigneurie. Oui, selon moi, le suicide est un crime qui doit entraîner la perte du bonheur éternel...

Je regardai le Mexicain avec un étonnement que je ne cherchais pas à cacher : il fumait lentement sa cigarette, aucun signe extérieur ne révélait en lui la moindre émotion.

— Quel est le motif qui vous a fait m'adresser cette question, Juanito ?

— Je n'en ai aucun, seigneurie.

— Mais enfin il n'est guère probable qu'à propos de rien.

Le harpiste ne me laissa pas achever ma phrase.

— Mon esprit a des impatiences et des curiosités que je ne m'explique pas moi-même, me répondit-il. Puis après un court silence, et souriant d'une singulière façon :

— Je parie, señor, poursuivit-il en changeant de ton, que vous ne devinez pas d'où je viens...

J'ai passé la matinée avec Gloria ! Pauvre

enfant ! elle frémit en songeant que je puis être tué ; mais elle se désespère à la pensée que Gabachocourt le danger de tomber sous mon couteau :... sa douleur m'a tout attendri Ce qui me console un peu, c'est

qu'elle est toute disposée à accorder son amour et sa main à celui de nous deux qui sortira vainqueur de la lutte ! Excellente Gloria ! Je l'ai laissée, pour ne pas la déranger dans les soins de sa toilette... elle tient, avec raison, à se faire belle pour assister au combat, car ce spectacle va attirer une foule énorme.

Je ne rapporterai point la suite de ce dialogue ; le lecteur le devinera sans peine : mes prières, mes supplications, mes remontrances furent vaines ; Juanito resta inébranlable.

A neuf heures moins quelques minutes il se leva de dessus son équipai, et me donnant un chaleureux abrazo :

— Adieu, señor, me dit-il, nous ne nous reverrons plus !

— Pourquoi désespérer ainsi de la chance, Juanito ? J'augure au contraire un heureux résultat de votre calme et de votre sang-froid. Oh ! je vous en supplie, et puisque je ne puis Vous convaincre de l'odieuse absurdité de ce duel, — ne vous laissez pas du moins aller au découragement. Ne pas douter de la victoire, c'est presque la tenir.... Gabacho est plus bravache que réellement courageux, pourquoi n'auriez-vous pas l'avantage sur lui ?

— Gabacho à pied est un homme tout comme un autre, me répondit le Mexicain en souriant d'un air de douce moquerie ; aussi n'est-ce point la conscience de sa supériorité qui me fait juger à l'avance du résultat de notre combat. Ce sont mes pressentiments qui m'apprennent que je vais mourir ! Pour la dernière fois, seigneurie, encore merci ! et adieu.

Juanito, sans attendre une réponse, s'élança hors de la enramada. Je m'empressai de le suivre. Je comptais, que sais-je ? sur un dernier effort, sur une dernière prière, mais mon espérance ne fut pas de longue durée. Quand je rejoignis Juanito il était déjà entouré par une dizaine de leperos qui, dans la crainte sans doute que le combat annoncé n'eût pas lieu, s'étaient faits ses gardes-du-corps.

Renouveler mes instances dans un pareil moment, c'eût été non-seulement m'exposer à un échec certain, mais encore à de dangereuses violences ; je me contentai donc de suivre à distance le hideux cortège ; je renonce à peindre les cruelles émotions dont j'étais agité.

La population entière de San-Blas s'était donné rendez-vous pour assistera ce duel, qui lui présentait un spectacle aussi rare que plein d'attraits.

Gabacho, également escorté par la plèbe, attira tout naturellement d'abord mon attention ; il était revêtu de ses habits de fête ; mais je

remarquai avec une joie secrète la pâleur livide de son visage ; l'assurance exagérée et guindée de son maintien me prouva que el hombre de a caballo était loin d'éprouver en ce moment, pour son adversaire, le dédain qu'il lui avait témoigné la veille. Il était évident qu'il avait peur !

Contrairement à l'usage mexicain, les deux combattants, au lieu de se livrer à la déclamation de pompeuses périodes homériques, paraissaient, chacun de son côté, désireux de commencer au plus tôt l'action ; tous les deux dégainèrent en même temps le long couteau suspendu à leur ceinture et tombèrent immédiatement en garde. Un silence solennel s'était fait, lorsqu'un lepero sortant de la foule et se plaçant entre les deux adversaires, arrêta le combat.

— Senores, leur dit-il en les saluant avec une exquise courtoisie, vous plairait-il d'attendre, avant de commencer, que tous les enjeux soient tenus ?

— Quels enjeux, señor ? lui demanda Juanito d'une voix parfaitement calme.

— Mais les enjeux sur l'issue de votre lutte... De nombreux paris sont engagés, señor...

— En vérité, c'est beaucoup d'honneur que vous nous faites.

— Un honneur dont vous êtes tous les deux dignes, répondit le lepero en s'inclinant de nouveau.

Les spectateurs, qui jusqu'alors étaient restés désintéressés dans la lutte, se hâtèrent de prendre position ; en moins d'une minute, tous les paris furent acceptés et tenus ; puis une voix inconnue, sortant de là foule, donna le signal. Le duel entre indigènes est une chose si exceptionnelle au Mexique, que Gabacho et Juanito n'avaient pas même songé à choisir des témoins. Le combat s'engagea sans plus tarder.

Le couteau, — l'épée du Mexicain, — devient entre ses mains une arme savante ; il a ses règles, son escrime, son génie, et la merveilleuse adresse que déploient ses adeptes en ennoblit presque l'usage. Gabacho et Juanito, le corps replié et le bras gauche enveloppé dans leur couverture de laine, restèrent pendant quelques secondes à se mesurer des yeux ; les prunelles de l'homme de a caballo étaient dilatées outre mesure ; le regard de Juanito ébauchait un sourire, s'il est permis de parler de la sorte.

Tout à coup Gabacho se jeta en désespéré sur son adversaire ; je sentis un frisson me passer à travers le corps : le harpiste s'effaça légèrement, et l'acier ne fit que l'effleurer. Il me sembla que le pauvre musicien avait

hésité avant d'éviter ce coup mortel ; un horrible soupçon se présenta à mon esprit.

La seconde passe différa de la première en ce que Gabacho, à qui la crainte avait fait prendre l'offensive, atteignit avec son poing fort rudement, et du reste très involontairement, le visage du harpiste. Ce brutal contact produisit sur Juanito un effet extraordinaire. Un cri de rage, semblable au rugissement d'un tigre, sortit de ses lèvres, un éclair illumina son œil, et d'un bond de jaguar il s'élança sur l'homme de a caballo qui, surpris, stupéfait, terrifié, resta droit et inerte, sans songer à se défendre ; — je crus, — comme tous les témoins de cette scène terrible, que c'en était fait de Gabacho : hélas ! je me trompais ! Juanito au lieu d'achever sa facile victoire, garda une immobilité de marbre. Un murmure d'étonnement, de stupéfaction même, s'éleva du milieu des rangs des spectateurs. Les trois ou quatre secondes qui s'écoulèrent me parurent longues d'une heure ; bientôt une lueur brilla comme un rayon de soleil, un cri étouffé retentit, et Juanito, s'affaissant sur lui-même, tomba par terre. Gabacho, revenu de sa première surprise, et mû par l'instinct de la conservation, lui avait enfoncé son couteau dans la poitrine.

A cette vue, j'écartai brusquement la foule, et je me précipitai au secours de l'infortuné blessé.

— Du courage, Juanito, m'écriai-je sans trop me rendre compte de ce que je disais, votre blessure n'est pas mortelle... vous guérirez !...

Le harpiste me reconnut aussitôt, et, m'adressant un triste sourire :

— Vous le voyez, senor, murmura-t-il, mes pressentiments ne m'ont pas trompé !

— Vos pressentiments ?... Mais, malheureux, ce qui arrive n'est-il pas votre seul ouvrage ?

Juanito garda un instant de silence, puis approchant sa bouche de mon oreille :

— Ce n'est pas un suicide, murmura-t-il, Dieu n'aura pas à me punir, et les hommes n'auront pas à me mépriser !

Juanito, affaibli par ce peu de paroles, s'arrêta un moment, puis d'une voix qui ressemblait à un murmure :

— Ah ! ne me plaignez pas, reprit-il ; jusqu'à présent je n'ai que rêvé... maintenant, seulement, je vais vivre !...

Le regard de Juanito se leva vers le ciel ; je sentis un souffle humide glisser sur mon visage... Le harpiste n'était plus !...

Ce qui suivit cette scène, je l'ignore... Tout ce que je sais, c'est que vers le milieu de la journée, je me retrouvai couché sur mes armes d'eau dans la enramada ; mon hôte, le douanier Francisco, était assis à mes côtés.

— Caramba, me dit-il, je commençais à désespérer de vous voir reprendre connaissance. Quelle terrible évanouissement !

— Juanito est mort, n'est-ce pas ? lui demandait

Don Francisco haussa les épaules d'un air de mauvaise humeur et de pitié.

— Le sot, dit-il, m'a fait perdre cinq piastres ! Ayez donc confiance dans vos amis ! Que n'ai-je parié plutôt pour le brave Gabacho !

— Ainsi Juanito est bien mort ?... Tout est fini ! repris-je sans trop avoir la conscience de *ce* que je disais,

— Juanito est bien mort, mais tout n'est pas fini, me répondit-il.

— Comment cela ?

— La Marina est accourue comme une folle, arrachant le couteau resté dans la blessure

du défunt, elle a juré qu'elle le vengerait. C'est une fille de parole que la Marina ! Gabacho n'a qu'à se bien tenir ! Mais vous avez la fièvre, poursuivit mon hôte en me prenant la main, reposez-vous et dormez.

Ce ne fut que huit jours plus tard que je pus me remettre en route : j'étais encore bien faible, mais le séjour de San-Blas m'était devenu insupportable, j'avais hâte de quitter cette terre maudite.

Un dernier épisode devait compléter pour moi le drame que je viens de raconter dans toute sa sauvage simplicité, et dans lequel je m'étais presque trouvé mêlé à mon insu. Je gravissais, le jour de mon départ, la rampe qui conduit du nouveau au vieux San-Blas, lorsque je dus arrêter mon cheval pour laisser passer une foule assez nombreuse qui barrait la route, c'était une noce. Gabacho épousait Gloria ! La jeune et jolie Mexicaine me reconnut, et m'adressant un gracieux salut :

— Bon voyage, señor, me dit-elle. Ah ! quel malheur que Juanito soit mort.

— Vous le regrettez ? m'écriai-je avec vivacité.

— Oh ! oui, me répondit-elle avec un soupir. Sa harpe nous manque pour le bal de ce soir !

Je déchirai de l'éperon les flancs de mon cheval, et passant brusquement à travers la foule des leperos, je m'éloignai au galop.

Jamais, depuis lors, je ne suis retourné à San-Blas ; j'ignore si la Marina a fait usage du couteau qui a tué son amant.

FIN.

COLLECTION A 1 FRANC LE VOLUME.

MARQUIS DE FOU DRAS.

Un Capitaine de Beauvoisis.	2 vol.
Les Gentilshommes chasseurs.	1 vol.
Madame de Miremont.	1 vol.
La comtesse Alvinzi.	1 vol.
Jacques de Brancion.	2 vol.
Soudards et Lovelaces.	1 vol.

A. DE GONDRE COURT.

Le dernier des Kerven.	2 vol.
Le Bout de l'Oreille.	3 vol.
Les Pêchés mignons.	2 vol.
Médine.	2 vol.
Un ami diabolique.	1 vol.

ALEXANDRE DUMAS, FILS.

Sophie Printemps.	1 vol.
Tristan le Roux.	1 vol.

ERNEST CAPENDU.

Mademoiselle La Ruine.	2 vol.
Les Mystificateurs.	1 vol.
Les Colonnes d'Hercule.	1 vol.

PAUL FÉVAL.

La Louve.	2 vol.
Les Couteaux d'or.	1 vol.
Le Mendiant noir.	1 vol.

ADRIEN ROBERT.

Les Diables roses.	1 vol.
Jean qui pleure et Jean qui rit.	1 vol.
Léandres et Isabelles.	1 vol.

PAUL DUPLESSIS.

Le Batteur d'estrade.	2 vol.
Les Boucaniers.	4 vol.
Aventures Mexicaines.	1 vol.
La Sonora.	2 vol.
Les Grands Jours d'Auvergne.	1 vol.
L'illustre Polinario.	1 vol.
Un Monde inconnu.	1 vol.
Les Mormons.	2 vol.
Les Etapes d'un Volontaire.	3 vol.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

La Pension bourgeoise.	1 vol.
La Recherche de l'Inconnue.	1 vol.

XAVIER DE MONTÉPIN.

Un Brelan de Dames.	1 vol.
La Syrène.	1 vol.
Les Viveurs de Paris.	4 vol.
Les amours d'un fou.	1 vol.
Les Chevaliers du Lansquenel.	3 vol.
Pivoine et Mignonne.	2 vol.
Geneviève Gaillot.	1 vol.
Viveurs d'autrefois.	1 vol.

ÉLIE BERTHET.

Les Mystères de la famille.	1 vol.
Une maison de Paris.	1 vol.
Le roi des Ménestriers.	1 vol.
Antonia.	1 vol.
Le Nid de cigognes.	1 vol.
L'Étang de Précigny.	1 vol.

HENRI DE KOCK.

Les Femmes Honnêtes.	1 vol.
Brin d'Amour.	1 vol.
Minette.	1 vol.
La Tribu des Gêneurs.	1 vol.

LOUIS BEAUFILS.

Cicatrices du cœur.	1 vol.
Les Secrets du hasard.	1 vol.

DIVERS.

Les amours de d'Artagnan, <i>par Albert Blanquet.</i>	2 vol.
Mémoires d'un Policeman, pu- bliés <i>par Alexandre Dumas.</i>	1 vol.
Une Vieille Mattresse, <i>par</i> <i>J. Barbey d'Aurevilly.</i>	1 vol.
Contes d'un Marin, <i>par La</i> <i>Landelle.</i>	1 vol.
La Succession Lecamus, <i>par</i> <i>Champfleury.</i>	1 vol.
Chasses et Pêches de l'autre monde, <i>par Bénédicte Révoil.</i>	1 vol.
Rachel, <i>par Léon Beauvallet.</i>	1 vol.
Les Inutiles, <i>par Angélo de</i> <i>Sorr.</i>	1 vol.
Six mois à Eupatoria, <i>par</i> <i>Léon Palhu.</i>	1 vol.

- 1 Gardes nationaux.
- 2 L'ayuntamiento, conseil municipal.
- 3 Espèce d'inspecteur des finances (partie des contributions indirectes).
- 4 Quadrille, bande armée et organisée.
- 5 Saltéador, voleur à main armée des grandes routes.
- 6 *Montera*. Ce mot ne possède pas d'équivalent dans notre langue, il signifie ; Coureur des bois.
- 7 Fusil très-court, au canon évasé à la gueule, et que l'on charge avec une poignée de balles.
- 8 Le *garrot* est le supplice en usage en Espagne. — On étrangle le condamné.
- 9 Les sept fils de Ecija.
- 10 On appelle ainsi les hôtelleries situées dans les endroits déserts et peu fréquentés.
- 11 De 8,000 à 8,500 francs.
- 12 On appelle *espada* ou *matador* l'homme chargé de tuer le taureau.
- 13 Le mot amateur est l'expression française qui se rapproche le plus d'affionado.
- 14 Juge criminel.
- 15 Le *monte* est le jeu national du Mexique.
- 16 Le *lepero* est le lazzarone mexicain.
- 17 La lieue mexicaine est d'un peu plus de quatre kilomètres.
- 18 *Resguardo*, on appelle ainsi le corps des douaniers.
- 19 Viande découpée en lanière et séchée au soleil.
- 20 Les *armas de agua* (ou armes d'eau) sont des peaux de bique que l'on porte suspendues à l'arçon de la selle et qui servent aux voyageurs à se garantir les jambes de la pluie.
- 21 Légère embarcation tout d'une pièce, creusée et taillée dans un arbre.
- 22 Espèce de jupe très-courte et ornée de dessins éclatants. Le corte de tunico est la robe de fête de la Mexicaine de médiocre condition.
- 23 L'once, anciennement appelé quadruple, vaut 80 à 85 fr., selon le change.
- 24 Femmes de la dernière classe du peuple ; compagnes des leperos.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Illustre Polinario

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6136618w>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr